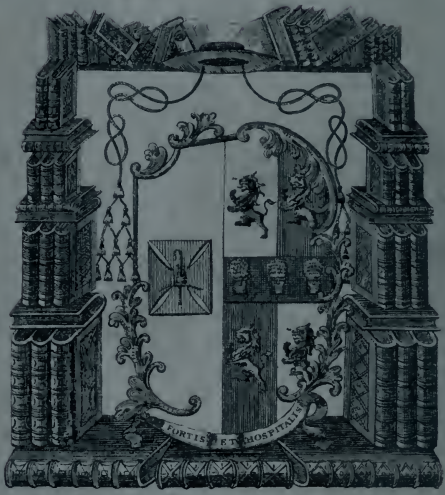
XXXI
XXXI
a.25



John Murphy, Bishop.

Cork, 1815.

SUZETTE
ET
PIERRIN.

SUZETTE

ET

PIERRIN.

SUZETTE
ET
PIERRIN,
OU
LES DANGERS
DU LIBERTINAGE.

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.
Racine, Phédre.

PREMIERE PARTIE.

XXXI C 25

A LONDRES,
Et se trouve à PARIS,
Chez J. Fr. Bastien, Libraire, rue du Petit-Lyon, F. S. G.

M. DCC. LXXX.

PQ
2015
N6S8
1780

AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage est une des premières Productions de ma jeunesse; elle parut, sous un autre titre, & eut un très-grand succès, malgré les défauts dont elle était remplie, puisqu'elle a eu jusqu'à trois éditions. Cependant cette indulgence ne m'a nullement flatté; j'ose en faire l'aveu : je ne me dissimulais point les incorrections & les invraisemblances qui fourmillaient dans cet Ouvrage, j'étais sur-tout révolté des indécences que pouvaient me reprocher les Lecteurs les moins scrupuleux : enfin, je me suis dit qu'il était de mon honneur de retravailler une Production in-

forme, qui avait sans doute quelque mérite, puisqu'elle avait été bien accueillie, malgré toutes ses imperfections; & je me suis dit qu'après avoir été soigneusement retouchée, elle ne pouvait manquer d'avoir un véritable succès, dont mon cœur aurait autant lieu de s'applaudir que mon amour-propre. Je ne crois pas m'être trompé, ni avoir à regretter les occupations d'un autre genre que j'ai quittées, afin de me satisfaire sur cet objet. J'aurai du moins la consolation de ne rien négliger pour obtenir les suffrages des âmes honnêtes.

Outre les indécences que je me suis empressé de retrancher, j'ai cru devoir aussi faire des changemens considérables, qui donneront au moins à mon Livre un air tout-à-fait nouveau, s'ils ne contribuent point à le rendre meil-

leur. C'eſt actuellement un vaſte tableau où j'aurais voulu ſaiſir la manière large & vigoureuſe de Michel-Ange, & le coloris gracieux du Titien ; au-lieu qu'autrefois il avait tout l'air d'une miſérable Bambochade, ou, ſi l'on veut, d'une ſimple eſquiſſe.

Je me propoſe d'y peindre avec force les ſuites que peut ſouvent avoir un premier faux-pas, afin de rappeller, d'une manière frappante, aux jeunes perſonnes, qu'elles doivent ſe garantir de la ſéduction ; & aux jeunes gens, que le vice n'eſt pas toujours éloigné du crime.

Tel eſt le but de tout Roman bien fait ; on y trace des ridicules, on y corrige les mœurs, ainſi que dans une Pièce de Théâtre : la ſeule différence conſiſte dans le dialogue. Mais le Poëte Comique a un avantage conſidérable

sur le Romancier : le jeu des Acteurs, l'illusion théâtrale, donnent souvent un nouveau prix à son Ouvrage, & empêchent quelquefois d'en sentir les défauts; au-lieu que le Lecteur apprécie en silence chaque situation, chaque phrase du Livre qu'il tient entre ses mains : eh ! qu'un Auteur est bien plus connu, lorsqu'il reçoit les honneurs de la Représentation, que lorsqu'il faut essuyer les lenteurs de la vente d'une brochure !

Ces inconvéniens m'ont frappé depuis plusieurs années, & j'aurais certainement préféré la carrière du Théâtre, si je ne l'avais toujours trouvé fermée à mes efforts redoublés. Peut-être que je serai plus heureux par la suite, & que des circonstances fâcheuses cesseront de me contraindre, de réprimer mon goût & mon émulation.

SUZETTE

SUZETTE
ET
PIERRIN.

CHAPITRE PREMIER.

L'Exorde du Roman.

J'ENTREPRENDS de raconter l'Hiſtoire d'une fille long-tems vertueuſe, & qui ne ſe fut pas plutôt permis une innocente faibleſſe, qu'elle ouvrit ſon cœur à la ſéduction, fit pluſieurs faux pas l'un après l'autre, & donna dans les derniers égaremens. On verra auſſi un jeune homme, doué des meilleures qualités, né à la campagne, dans le ſein de l'innocence, ſe pervertir par degrés dès qu'il a ſatiſ-

fait un de ſes penchans vicieux, & venir à la Ville achever de ſe perdre, en s'y livrant à toute la corruption des mœurs. Quel exemple plus frappant puis-je offrir aux perſonnes de l'un & de l'autre ſexe? O jeuneſſe ſans expérience, eſpoir de vos parens & de la Patrie, tremblez quand les paſſions vous font éprouver leur empire! c'eſt alors que vous devez vous tenir en garde, & contre vos deſirs, & contre les piéges que l'on oſe vous tendre; car les plaiſirs de l'amour entraînent ſouvent, des déſordres d'une vie répréhenſible, au comble du crime. C'eſt ce que va prouver l'Hiſtoire que j'offre au Public; on eſt libre de la regarder comme l'ouvrage de mon imagination : j'aſſure cependant qu'elle eſt très-véritable, & que je l'écris d'après le récit des perſonnages même, ou de ceux qui ont eu le malheur d'y jouer un rôle important. D'ailleurs les choſes qu'elle contient ne ſauraient lui donner un air romaneſque; on ſera forcé de convenir qu'elle peint au naturel la fragilité de l'eſpece humaine, qui s'arrête bien rarement une fois qu'elle s'eſt rendue coupable de quelques faibleſſes. Cepen-

dant ceux qui cherchent à se faire illusion sur leurs propres erreurs, peuvent croire tant qu'ils voudront que mon Livre n'est qu'un tissu d'événemens sans vraisemblance; ce n'est point eux que j'ai dessein de persuader, & encore moins d'éclairer. Afin même d'éviter toute dispute, je parais acquiescer à leur idée, en intitulant ce Chapitre l'*Exorde du Roman*. Cela posé, je termine ma longue digression, & j'entre en matière.

Suzette, mon Héroïne, naquit dans un Village de Picardie, éloigné de plusieurs lieues de toutes les Villes voisines, & dont rien ne troublait, par conséquent, la vie tranquille & uniforme des heureux habitans. Cette Suzette était une brune piquante; ses cheveux, qui effaçaient le plus beau jais, formaient un contraste agréable avec la blancheur de son teint, un peu noirci par le soleil, à la vérité, mais qui laissait entrevoir ce qu'il serait, s'il cessait d'être exposé à l'intempérie des saisons: la finesse & la blancheur de sa peau se remarquaient surtout à travers les jours de son double fichu. Ses grands yeux noirs brillaient

d'un feu dont la pudeur tempérait en vain l'éclat. Sa taille haute, bien prise & dégagée, lui donnait un air imposant; & à son maintien & à ses manières, on aurait été tenté de la croire une personne de condition, sans ses habits grossiers & rustiques. Enfin Suzette était faite pour charmer l'homme le plus insensible; elle aurait mené une vie heureuse, si sa conduite eût été digne des attraits dont elle était pourvue. Combien de jeunes personnes, douées comme elle de tous les dons de la Nature, ne font servir ce précieux avantage qu'au malheur de leur existence, tandis qu'il devait leur assurer un sort fortuné!

Les parens de Suzette étaient de bons Payſans assez à leur aise, dont la probité n'avait rien d'étonnant à la campagne, mais qu'on aurait traitée dans les Villes de vertu du tems passé.

Suzette eut long-tems beaucoup d'amour pour la sagesse; elle rougissait lorsqu'on lui disait seulement des choses flatteuses. De quelle nuance de pudeur se serait donc couvert son front, si on eût osé lui tenir des discours trop libres!

Jusqu'à l'âge de quinze ans elle se

chargea avec joie du soin de deux vaches & de quelques brebis ; dès le matin elle s'en allait aux champs conduire son petit troupeau, & chantait pendant la journée des chansonnettes sans esprit, que la Nature avait dictées, & qui n'en étaient que plus piquantes. Souvent de ses doigts délicats elle s'amusait à traire la blanche génisse, & la brebis qu'elle chérissait ; & de leur lait, recueilli dans des vases de terre bien propres, elle en formait du beurre ou des fromages excellens..... Les Petits-Maîtres & les Gens du bel air se récrieront peut-être que mon Héroïne s'occupait à des choses bien basses. Je les prie de ne point mépriser l'honnête travail d'une simple Paysanne, & de considérer que leurs ancêtres éloignés peuvent avoir gagné leur vie d'une maniere moins estimable. Mais, quoi qu'il en soit, l'innocente Suzette, qui garde son troupeau & qui trait ses vaches, ne fait-elle pas mieux que telle femme du grand monde qui a des vapeurs, & ne se dissipe de son désœuvrement qu'en s'ennuyant à faire des nœuds ?

CHAPITRE II.

Autre exposition du sujet.

En attendant qu'on ait tâché de résoudre l'espece de problême par lequel j'ai terminé le Chapitre précédent, je vais dire un mot d'un jeune Payſan, né dans le même Village que Suzette, & qui doit paraître trop ſouvent ſur la Scene, pour que ſon caractere ne ſoit pas connu du Lecteur. C'était un grand garçon auſſi ſage qu'une honnête fille, & dont la conduite était même admirée au Village, où tout le monde eſt réſervé dans ſes mœurs, ſans ſe piquer de l'être. Quoiqu'il eût une phyſionomie intéreſſante, qu'il fût d'une taille avantageuſe, & qu'il eût pu ſe regarder comme un bel homme, rien n'annonçait en lui le moindre ſentiment de vanité. L'innocence & la ſimplicité de ſon âme l'empêchaient de ſe prévaloir de ſes qualités extérieures: auſſi leur fut-il redevable de la ſageſſe & du bonheur qu'il goûta juſqu'à l'âge de

vingt ans. Les jeunes gens qui habitent les Villes, n'attendent pas si longtems pour se corrompre. Pierrin (c'est le nom de l'honnête Payſan dont je parle) ne s'apperçut qu'il était bel homme que lorſqu'il ne put se diſſimuler qu'il était ſincèrement amoureux de Suzette. Le deſir qu'il forma de plaire, lui fit obſerver ceux qu'il regardait comme ſes rivaux; il connut bientôt qu'ils étaient moins aimables que lui, & ſe flatta de l'emporter ſur eux. Il ne fit pas tout de ſuite cette importante découverte, & ne vit auſſi que par degrés les tendres ſentimens que lui inſpirait Suzette. Accoutumé à vivre avec elle dès ſon enfance, à conduire ſon troupeau près du ſien, à paſſer des journées entières aſſis à l'ombre d'un même hêtre, il crut n'éprouver que cet attachement qu'on reſſent pour les perſonnes qu'on eſt dans l'habitude de voir tous les jours. Les prévenances, les attentions qu'il avait pour elle, lui parurent toutes ſimples & ſans conſéquence. Mais l'impatience qu'il avait de la revoir, & ſon chagrin lorſqu'il s'en trouvait éloigné, lui apprirent enfin qu'elle lui était beaucoup

plus chère que les personnes qu'il fréquentait habituellement. Il se livra avec d'autant moins de scrupule à son amour, qu'il se promit d'épouser l'objet de sa tendresse. Voilà comme sont tous les jeunes gens; ils parviennent à trouver leurs passions très-excusables, & sont insensiblement conduits, sans s'en appercevoir, aux derniers excès de la perversité.

CHAPITRE III.

Comment on doit instruire une jeune personne.

SUZETTE, pendant la belle saison, portait chaque jour du lait & du beurre dans un Château, qui n'était éloigné que d'un quart de lieue du Village. Ce Château appartenait à M. Mondor, riche Financier, qui ne manquait pas d'y venir passer tout l'Été avec sa femme & une compagnie brillante, non pour y jouïr des charmes de la campagne, mais pour montrer orgueilleusement à ses amis de Paris son ma-

gnifique Château & l'étendue de son parc. Suzette eut le bonheur de gagner les bonnes graces d'une vieille Femme-de-chambre de Madame ; elle en était toujours reçue affectueusement, ce qui n'était pas un petit avantage pour elle ; car les domestiques des gens riches, on ne sait trop pourquoi, sont beaucoup plus fiers que leurs maîtres. Mademoiselle Manon (c'est ainsi que je veux appeller la Femme-de-chambre) fit plus que d'accueillir la petite Payſanne d'une manière gracieuse ; elle conçut pour elle une véritable amitié, dont elle lui donna souvent des preuves par les présens dont elle l'honorait. Mademoiselle Manon voyant grandir sa protégée, la fit monter un jour dans son entre-sol, & lui parla de la sorte. — » Vous devez commencer à vous défier des » hommes, ma chère fille ; vous approchez de votre quinzième année. A cet » âge, il est dangereux d'être ignorante » sur certaines choses. Le meilleur » moyen que j'aie de vous instruire & » de vous porter à fuir le danger, est » de vous apprendre ce qui m'est ar» rivé. Rien n'est plus utile que l'exem-

» ple, & sur-tout l'exemple d'une
» amie devenue savante par sa propre
» expérience.

» Je suis sûre que vous me croyez une
» demoiselle, parce que vous me voyez
» aussi-bien mise que ma maîtresse.
» Mais je veux avoir la complaisance de
» vous dire que je ne suis, comme vous,
» qu'une simple Payssanne. Je suis née
» dans un Village, où demeurait une
» Dame qui me prit à son service; &
» depuis ce tems-là je mène une vie
» très-aisée : car c'est un métier bien
» commode pour les fainéans que d'être
» domestique des riches, & encore plus
» des gens de condition. Avant ma for-
» tune, & comme pour m'y préparer,
» je perdis mon innocence. Voici com-
» ment la chose m'arriva; faites votre
» profit de ce que vous allez entendre.
» Par malheur pour moi, je fus long-
» tems une sotte; j'ignorais absolument
» tout. Ma mère eut la mauvaise poli-
» tique de me cacher ce que je devais
» savoir; elle fit la réservée; elle croyait
» qu'en éloignant de moi toute idée du
» mal, je ne le connaîtrais jamais, &
» n'avais pas, par conséquent, besoin
» de leçon. Ma bonne mère me laissa

» faire à ma fantaisie ; elle me vit cou-
» rir sans crainte avec les garçons du
» Village. Tant que je ne fus qu'un en-
» fant, elle eut raison de ne point éclai-
» rer mon inexpérience ; mais je devins
» grande, & elle ne songea nullement
» à m'avertir des dangers que je pou-
» vais courir. Cependant je parus jo-
» lie, on me le dit, cela me fit plaisir, &
» je souriais plus volontiers à ceux qui
» me répétaient davantage ce charmant
» aveu. Je ne me doutais point qu'il y
» eût aucune différence entre les hom-
» mes & moi ; je les cherchais toujours,
» sans en savoir la raison ; je ne me trou-
» vais bien qu'avec eux. Un soir que
» j'étais par hasard seule dans un petit
» bois qui cotoyait notre jardin, je fus
» apperçue par un jeune Payfan, qui
» vint aussi-tôt m'aborder, & que je
» n'eus garde de fuir, attendu qu'il était
» un de ceux qui me disaient le plus de
» jolies choses & qui me faisaient le plus
» de caresses ; ajoutez encore que c'é-
» tait un garçon fort aimable, toujours
» jovial, & qui mettait toutes les filles
» de bonne humeur. Il m'embrassa, je lui
» rendis ses baisers ; il redoubla ses ca-
» resses, je me sentis vivement émue ;

» enfin, il m'apprit que les hommes ne
» nous reſſemblent pas tout-à-fait. Je ne
» m'oppoſai nullement à ce qu'il exigea
» de moi; grace à l'ignorance où ma
» mere m'avait laiſſée, je croyais faire
» une action très-permiſe : elle me pa-
» rut ſi naturelle ! Je revins à la maiſon,
» enchantée de mon bonheur & de mes
» découvertes. Je cachai pourtant à tout
» le monde combien j'étais devenue ſa-
» vante, & le plaiſir qu'il y avait à s'inſ-
» truire : je craignais apparemment que
» quelqu'une de mes amies ne m'enle-
» vât mon maître, dans le deſſein de
» recevoir auſſi de ſes leçons. Chaque
» jour je faiſais des réflexions ſur mon
» aventure du bois; j'étais étonnée, j'a-
» vais de nouveaux doutes : l'aimable
» garçon qui avait diſſipé mes premie-
» res erreurs, entreprit de ſatisfaire
» entiérement ma curioſité. Je le trou-
» vais toujours d'une complaiſance ex-
» trême, diſpoſé à répondre à toutes
» mes queſtions, & je lui faiſais répé-
» ter ſes leçons bien ſouvent. Au bout
» de deux ou trois mois je me ſentis ma-
» lade; j'eus des dégoûts, des maux
» de cœur; mais je devins beaucoup
» plus graſſe. Je fis remarquer à mon

» cher Mathurin mon embonpoint ex-
» traordinaire ; au lieu de m'en félici-
» ter il se troubla ; & depuis ce fatal
» moment je ne l'ai plus revu. J'ai ap-
» pris long-tems après qu'il alla se faire
» soldat dans la Ville prochaine ; il ne
» tarda point à se rendre à l'armée, &
» les ennemis tuerent le pauvre garçon.
» Je fus pendant quelques jours incon-
» solable de son départ précipité. Plon-
» gée dans une profonde rêverie, je tâ-
» chais de deviner les raisons qui pou-
» vaient l'avoir fait disparaître tout-à-
» coup, lorsque ma mere me regar-
» dant attentivement, poussa un grand
» cri, & s'évanouït. J'eus beaucoup de
» peine à la faire revenir. Quand elle
» eut repris l'usage de ses sens, au lieu
» de me remercier, elle se mit à me
» battre. — Malheureuse, me dit-elle
» enfin, vous avez donc oublié la ver-
» tu ! — Pardonnez-moi, lui répondis-
» je, j'ai toujours été sage. — Il y pa-
» raît, me repliqua-t-elle, votre taille
» prouve votre mauvaise conduite. —
» Oh ! lui dis-je, je me porte fort bien,
» depuis quelque tems je deviens grosse
» & grasse à merveille. — Mais, in-
» sista-t-elle, vous allez sans doute avec

» un garçon? -- Hélas ! lui répondis-
» je, M. Mathurin m'a quittée; j'en
» suis encore toute triste : je l'aimais
» tant ! Il venait chaque soir me trou-
» ver dans le petit bois ; là nous restions
» deux heures ensemble. -- Ma mere
» reprit encore toute sa colere, & me
» redonna plusieurs soufflets, en s'é-
» criant qu'une fille honnête n'agissait
» pas comme moi. -- Je n'en savais rien,
» m'écriai-je à mon tour, vous ne m'a-
» vez jamais parlé de cela. -- Cette
» excuse lui parut sans doute excellen-
» te, ou bien elle comprit peut-être
» qu'elle devait s'en contenter. Quoi
» qu'il en soit, elle se radoucit, me re-
» commanda fortement de ne décou-
» vrir à personne l'accident qu'avait
» éprouvé ma vertu, & me conduisit à
» dix lieues de notre demeure, chez
» une de ses cousines, qu'elle fut enga-
» ger aussi à garder le secret. J'accou-
» chai dans la maison de cette bonne pa-
» rente d'un enfant qui mourut en ve-
» nant au monde, & je revins ensuite
» chez ma mere, comme si de rien n'é-
» toit. Les gens de mon Village me
» trouverent plus jolie qu'avant mon
» départ ; ils soutenaient que j'avais l'air

» plus mutin & plus éveillé. Ma mere, » sans m'en dire la raison, chercha quel- » que nigaud qui voulût m'épouser. Elle » n'aurait point eu de peine à rencon- » trer ce qu'elle desirait; mais une Dame » riche & de condition, qui m'affection- » nait beaucoup, offrit de me prendre » auprès d'elle, & sa proposition fut ac- » ceptée avec joie. Elle me fit instruire » par une de ses Femmes-de-chambre » dans l'art de coëffer & de diriger une » toilette; & lorsque je fus assez habile, » j'eus l'honneur de remplir les graves » fonctions auxquelles j'étais destinée. » J'ai souvent changé de condition, & » il m'est arrivé plusieurs aventures » agréables ou tristes, qui toutes ont » été une suite de ma complaisance pour » Mathurin dans le petit bois; car » quand une fille s'est rendue coupable » d'une faiblesse, comme elle cesse de » s'estimer, elle est moins réservée sur » sa conduite: d'ailleurs se donne-t-elle » la peine de vaincre l'habitude qu'elle » a de goûter des plaisirs criminels?

» Vous voyez qu'une fille ignorante » est plus sujette à mal faire qu'une au- » tre. Je n'ai pas voulu vous laisser » dans l'erreur. Oui, les hommes s'es-

» forcent de nous séduire ; ils tâchent » de profiter de nos penchans & de » notre sottise : mais à peine n'ont-ils » plus rien à désirer, qu'ils mépriſent » assez communément celle qui fut » trop facile. Croyez-moi donc, ma » chère Suzette, n'écoutez jamais les » amans ; ils vous tromperaient, & vous » en auriez beaucoup de chagrin. S'il » vous arrivait de prêter l'oreille à » quelque suborneur, vous ne pourriez » pas, comme moi, alléguer pour votre » excuse que vous avez péché par igno- » rance. Songez-y, ma chere fille, le » plaisir ne dure qu'un moment, & les » regrets durent toujours ».

CHAPITRE IV.

Jeunes Filles, prenez garde à la coquetterie.

SUZETTE ne comprit presque rien à tout ce que lui dit l'instruite Femme-de-chambre ; cependant elle promit d'être sage, & fit tout son possible pour tenir parole. Afin de suivre le plan qu'elle se prescrivait, elle résolut de

fuir les hommes, & se sauvait d'aussi loin qu'elle en appercevait un : de même que la timide brebis s'esquive prudemment à l'aspect d'un loup. Elle n'avait pourtant qu'une idée confuse du danger que peut courir une fille jeune & jolie : mais elle avait cru comprendre qu'un tête-à-tête avec un garçon était une chose à redouter, & cela lui suffisait. D'ailleurs, comme son cœur ne parlait point encore, elle n'eut aucune peine à prendre un parti qui lui paraissait très-raisonnable, d'après les conseils de la Femme-de-chambre. Il n'y eut que Pierrin qu'elle regretta un peu, parce qu'elle s'était accoutumée à le voir sans crainte, & à jouer avec lui à mille petits jeux innocens.

Tous les Bergers du Village furent extrêmement étonnés de la trouver si farouche, &, entr'autres, Pierrin, qui avait coutume d'amener son troupeau paître auprès du sien, & qui fut contraint de la laisser seule dans le lieu qu'elle avait choisi, sans qu'il pût deviner la raison d'une telle rigueur. Le Dimanche au soir, lorsqu'on s'assemblait pour danser sous l'ormeau, Suzette n'y paraissait que pour s'asseoir avec

les vieillards, ou bien à côté des vieilles les plus décrépites; les jeunes garçons n'osaient s'en approcher, ni même l'inviter à se mêler à la danse. Plus d'une Bergère riait sous cape, & disait tout bas, *elle y viendra!*

Une fille doit avoir le cœur sensible à quelque chose; si elle fuit les hommes, elle aime Dieu. Aussi Suzette se rendit-elle sincèrement dévote, & restait à l'église le plus qu'il lui était possible. Elle n'avait point tout cet attirail si cher aux Bigotes, une grande coëffe, une croix longue d'un pied, pendue sur sa poitrine, une robe lugubre, arrangée singulièrement. Cet habit-là ne donne point la vertu. Suzette, avec son corset & sa cotte ordinaire, avait plus de dévotion que la vénérable la plus embéguinée. On était édifié de son maintien comme de ses actions; elle marchait modestement les bras croisés, la tête baissée; son visage tranquille annonçait la sérénité de son âme; & si elle avait soin que son extérieur fût grave & posé, ce n'était point pour être remarquée.

Cette conduite admirable aurait peut-être duré bien long-tems; mais

en passant un beau jour près d'une fontaine, dont les eaux claires & limpides coulaient doucement sur un sable qui semblait argenté, notre petite Dévote eut envie de se regarder dans ce miroir naturel. Elle se trouva jolie, & vint chaque jour avec complaisance contempler ses attraits; là elle faisait, sans y penser, une espèce de toilette. D'abord sa coëffe était trop avancée, son fichu trop serré sur son cou; & il fut tout simple de remédier à cela. La Belle s'apperçut ensuite qu'une fleur placée dans ses cheveux faisait un bon effet; & d'en mettre une, puis deux. Bref, la voilà qui s'applaudit de savoir s'habiller avec goût; insensiblement la dévotion s'éteint dans son cœur, pour faire place aux soins de la parure, au desir de plaire, à la coquetterie.

Mais cette coquetterie n'eut dans son origine rien de criminel; elle n'était produite que par l'envie de s'habiller proprement, & de tirer parti des fleurs que la Nature fait naître. Suzette consultait sur-tout la fontaine les jours de fête. Un petit chapeau de fleurs couvrait alors sa tête mutine; les roses par-

fumaient ſon ſein; un doux ſourire achevait de l'embellir, & une aimable gaité prêtait de nouveaux charmes à ſes jeunes attraits.

Les garçons du Village, effrayés, diſperſés par l'extrême vertu qu'avait montré Suzette, reprirent courage en la voyant ſe parer avec tant de ſoin, & ſe raſſemblèrent autour d'elle; mais ils connurent que l'inſtant de la ſéduction n'était point encore tout-à-fait arrivé, & qu'il fallait s'armer de patience.

CHAPITRE V.

Portraits ridicules, qui ne ſont pas ſans originaux.

J'AI dit plus haut qu'il y avait auprès du Village de Suzette un magnifique Château qui appartenait au Financier Mondor, & dans lequel il ne manquait pas par orgueil de venir chaque année paſſer la belle ſaiſon. Le Lecteur ne doit donc pas être ſurpris de le voir arriver avec Madame ſon épouſe, l'un & l'autre accompagnés de plu-

sieurs Personnes de qualité, qui regardaient plutôt à la fortune qu'à la noblesse de leurs amis. Deux carrosses à six chevaux entrent avec fracas dans les cours du Château de Mondor. Voyons descendre de voiture cette brillante compagnie. Une masse informe de chair se présente d'abord à la portière; elle passe de côté, deux laquais la soutiennent & la posent doucement à terre. Cette espèce de petit monstre est M. Mondor. Il est haut de trois pieds & demi, il chancelle sur ces grosses & courtes jambes, il souffle avec bruit, sa tête a presque autant d'ampleur que tout son corps.

Un Petit-Maître s'élance ensuite de la voiture en sifflant, son habit lui va justement au milieu des cuisses, son chapeau lui couvre à peine le sommet de la tête; & il porte un bouquet qui lui cache la moitié de l'estomac. Ce pantin animé est le Marquis d'Arneuil; sa naissance était illustre, & son bien très-médiocre; les femmes, auxquelles il ressemblait assez, le mettaient à même de se soutenir décemment dans le monde: leurs bontés avaient augmenté sa fatuité naturelle, & ne l'empêchaient

XXXI
a 25

point d'être faux & inconſtant. Mondor lui prêtait ſouvent de groſſes ſommes qui ne lui étaient jamais rendues, & ſe conſolait de la perte de ſon argent, parce qu'il avait le plaiſir de voir un grand Seigneur venir chaque jour ramper dans ſon Hôtel.

Une petite femme qui a l'air d'une poupée, & dont la tête eſt chargée d'un panache de plumes, comme le caſque d'un Héros Grec ou Romain, ſaute leſtement à terre, & ſe met à éclater de rire ſans ſavoir pourquoi. Cette jolie miniature ſe nomme la Comteſſe d'Oſſebrun; elle n'a guères plus de vingt-deux ans, & a déjà fait le bonheur & le déſeſpoir de quarante-deux amans au moins. Son caractère eſt un mêlange de folie & de raiſon, de conſtance & de caprices, qu'il ſerait impoſſible de définir; elle eſt dans le même inſtant de la meilleure humeur du monde, & tout-à-coup attaquée de vapeurs & de migraines: elle n'a pu ſympathiſer avec ſon mari, & vit beaucoup mieux avec tous les hommes en général.....

Mais quel eſt ce ſpectre qui deſcend après elle? C'eſt Madame Mondor, femme vieille, ſèche & décharnée, &

dont l'horrible maigreur fait encore paraître plus énorme la hauteur de sa taille ; l'enluminure de ses joues lui donne tout l'air d'une furie qui voudrait plaire par le secours de la toilette ; & sans le feu qui brille dans ses petits, petits yeux, on aurait de la peine à les distinguer. On prétend que cet épouvantail a des adorateurs : je le crois ; l'or est si précieux par-tout où il se trouve !

Observons maintenant les personnages qui vont descendre de l'autre voiture. Un jeune homme ambré, parfumé, dont les cheveux négligemment bouclés flottent sans art sur les épaules, & semblent n'avoir été couverts de poudre que pour la répandre avec profusion sur un habit mor-doré, à boutons d'or ; un jeune homme, dis-je, qui sent aussi bon qu'un gros bouquet qu'il tient à la main, sort le premier du second carrosse ; il pirouette & chante une ariette d'un nouvel Opéra comique. Croirait-on que cette vraie poupée est un Abbé, c'est-à-dire, un de ces êtres équivoques, revêtus sans conséquence d'un habit respectable, & qui n'ayant, à proprement parler au-

cun état dans le monde, peuvent impunément édifier ou scandaliser la société ? Celui dont il s'agit ici se nomme l'Abbé Frivolet; il est d'une naissance distinguée, raison qui pourrait bien un jour contribuer à son avancement, & qui a souvent plus de poids que le mérite & la vertu. En attendant que les circonstances l'obligent à plus de réserve, il se livre à tous les plaisirs; il est l'idole des femmes, préside à leur toilette, fait la fortune ou cause la chûte des Brochures du jour, chante dans tous les cercles les vaudevilles galans & satyriques qui viennent de paraître, & ne cesse d'élever l'Opéra Bouffon au-dessus de la Comédie Française & de tous les genres de Spectacles. Aussi Dieu sait comme on admire son génie dans la Capitale; heureux qui peut entendre un instant M. l'Abbé Frivolet! Heureux qui peut en l'invitant deux mois d'avance, être certain de l'avoir à souper !

Voyez-le donner galamment la main à une femme aussi bien faite que jolie. Cette Beauté piquante est l'épouse d'un Financier estimable, qui, charmé de sa voix & de ses talens pour la musique;

musique, daigna faire sa fortune & la préférer à des partis très-riches, quoiqu'elle fût née dans l'indigence & dans l'état le plus obscur. Cet homme qui marche après elle, & dont la physionomie a quelque chose d'intéressant, est son heureux époux : il l'aime trop pour s'en séparer. Remarquez, je vous prie, qu'elle lui parle avec humeur, & le regarde en fronçant le sourcil, tandis qu'elle sourit gracieusement à l'Abbé.

Cette grave société fut à peine descendue au Château, qu'on se trouva brisé, excédé, anéanti. Notez bien qu'ils n'avaient pourtant fait que trente lieues, assis sur le duvet & mollement balancés dans des voitures suspendues avec art.

Mondor congédia brusquement le Bailli & le Curé, qui venaient le complimenter sur son heureuse arrivée, & implorer sa protection en faveur des pauvres gens du Village. On eut à peine la force de se mettre à table ; on mangea, en se plaignant beaucoup de la fatigue, des mets légers & délicats, & l'on courut s'enfoncer doucement dans des lits voluptueux, bassinés avec le plus grand soin.

CHAPITRE VI.

Voyez ce que c'eſt que d'être jolie !

A midi tout le monde fut à-peu-près levé au Château. D'Arneuil & Frivolet, ſelon leur coutume, reſterent deux heures à leur toilette, & ne ſe montrerent qu'après avoir relevé la pâleur de leur teint par une légere couche de rouge. Lorſque le dîner fut fini, ils allèrent ſe promener dans les jardins, en ſe tenant ſous le bras. A peine étaient-ils ſur une terraſſe ſituée au bout du parc, qu'ils virent paſſer une jeune Payſanne, à la mine friponne, à la taille fine, à la démarche légere, & qui portait leſtement un pot de lait ſur ſa tête. Pareil objet était bien fait pour faire une vive impreſſion dans l'âme de deux libertins, puiſqu'il aurait déridé le front ſourcilleux d'un ſage : auſſi la lorgner, la convoiter, & lui faire ſigne d'approcher, ne fut qu'une même choſe. Mais Suzette, car c'eſt elle-même, ſe

contenta de sourire, & s'éloigna si promptement, qu'ils la perdirent bientôt de vue ; il lui suffisait que ses charmes eussent été remarqués ; c'est tout ce que desire d'abord une Belle qui se complaît dans sa parure.

D'Arneuil & Frivolet coururent apprendre à Mondor qu'ils venaient d'appercevoir dans la campagne une jeune personne d'une beauté ravissante & portant avec grace un pot de lait sur sa tête. — » Eh quoi, Messieurs, leur dit le » Financier, pouvez-vous abaisser vos » regards sur une simple Payssanne ? — » Ma foi, répondit Frivolet, j'ai tou» jours été d'avis qu'en amour une pe» tite Grisette fait autant de profit » qu'une Marquise à grande livrée. — » En honneur, reprit d'Arneuil, je » pense comme l'Abbé : la Ducheſſe » aux sentimens héroïques m'honora de » ses faveurs ; je fus mille fois plus heu» reux dans les bras de sa Soubrette. » — Mais des gens comme nous ! s'é» cria le Financier ». —

La conversation en était là entre ces trois personnages, qui s'entretenaient à l'écart auprès d'une croisée du salon, lorsque l'Abbé, jetant par hasard les

yeux au travers des vitres, apperçut Suzette qui sortait des cuisines du Château, où elle venait d'apporter du lait.

» Parbleu, s'écria-t-il, vous allez » juger par vous-même, mon cher » Mondor, des attraits de la petite per- » sonne; tenez, la voilà; il me paraît » qu'elle est connue ici ». — Mondor regarde; & dit qu'il croit l'avoir entrevue quelquefois; mais qu'il n'a jamais fait attention à sa figure. Il recommande le silence à ses amis, & il ajoûte que, puisque la Payfanne est si jolie, il va faire en sorte qu'elle vienne demeurer au Château. Alors, s'approchant du reste de la compagnie, il informe Madame Mondor qu'on a recommandé à sa charité une jeune Payfanne, qui depuis long-tems apporte diverses denrées au Château, & qu'il la prie de l'employer dans la maison aux choses qui lui paraîtront convenables, comme, par exemple, d'avoir soin du linge, &c. Madame Mondor qui songeait à faire sa partie, & qui s'occupait de l'arrangement des tables de jeu pour l'après-dînée, ne fit qu'une bien légere attention au discours de

son mari, & lui répondit nonchalamment qu'il était le maître.

Les choses ainsi disposées, Mondor envoya un de ses gens ordonner à la mère de Suzette de venir le lendemain matin lui parler avec sa fille.

L'une & l'autre furent extrêmement surprises d'un tel message. — » Que » nous veut Monseigneur ? Oh ! je n'o- » serai jamais paraître devant lui ». — Elles se rassurent enfin, prennent leurs corsets des Dimanches, se mettent en chemin le cœur tout palpitant, arrivent au Château ; on les annonce ; & les voilà devant sa Grandeur Financière, auprès de laquelle s'étaient rendus d'Arneuil & Frivolet, impatiens de revoir l'objet de leurs desirs.

Suzette parut avec cette aimable rougeur ; cet embarras timide, cet air naïf qui donnent tant de grâce à la beauté. Qu'on juge du pouvoir de ses charmes : le front du Financier se dérida, peu s'en fallut qu'il ne la fît asseoir : l'Abbé devint modeste & réservé ; le Marquis oublia son effronterie & son persiflage ; il garda le silence, n'osait lorgner Suzette que du coin de l'œil, & comme à la dérobée.

Mondor fit beaucoup de queſtions, auxquelles la jeune perſonne répondait par monoſyllabes & en rougiſſant; mais ſa mère, plus hardie, reprenait la parole : ſon éloquence villageoiſe ſe montra dans tout ſon jour.— » Te- » nez, Monſeigneur, je ne ſommes » pas accoutumées, ſur votre reſpect, » à parler à des Eminences ; mais tout » ce que je puis avoir l'honneur de l'a- » vantage de vous dire, c'eſt que ma » fille & moi nous ſerons toujours vos » très-humbles ſervantes. — Sait-elle » coudre, cette belle enfant ? — Oh! » Monſeigneur, ça fait de ſes doigts » tout ce que ça veut. C'eſt grand » dommage qu'alle ſoit ſi délicate ! Ce » n'eſt pas pour nous vanter, ni parce » qu'alle eſt mon enfant, mais je vous » aſſure que Suzette eſt un tréſor ». — Eh bien, (reprit Mondor, qui brûlait de s'en aſſurer la poſſeſſion) » je lui donne une place chez moi; » elle aura ſoin du linge. Allez enſem- » ble dans l'appartement de Madame ; » elle vous expliquera nos intentions, » & les bontés que nous daignerons » avoir pour vous. Soyez ſage, conti- » nua-t-il en regardant fixement ſa pro-

» tégée, soyez sage, & vous serez con-
» tente ». — Suzette & sa mère se retirèrent, en faisant de grands remerciemens, accompagnés d'autant des révérences : elles élevèrent jusqu'au ciel la vertu, la grandeur d'âme, la générosité de M. le Financier, qui avala gravement l'encens qu'on lui prodiguait.

Elles se rendirent tout de suite chez Madame, qui était pour lors à sa toilette, & devant qui elles ne furent introduites qu'après beaucoup de questions de la part du Valet-de-chambre. — » C'est donc de vous dont Monsieur
» me parla hier, dit Madame Mondor
» à Suzette, sans daigner la regarder?
» Je veux bien avoir la bonté de vous
» prendre pour avoir soin du linge;
» mon Intendant réglera vos gages.
» Sur-tout n'ayez aucune liaison avec
» mes gens, si vous désirez rester à
» mon service. Allez, on se repent
» souvent de s'intéresser à des gens de
» votre espèce ». —

Ces douces paroles n'étaient pas propres à encourager ni la mère ni la fille; aussi sortirent-elles du cabinet de toilette, sans avoir eu la force d'ouvrir la bouche. La Femme-de-chambre,

qui avait pris Suzette en amitié, trouva le moyen de s'éloigner un instant de sa maîtresse, tandis que sa compagne lui attachait un faux chignon; & joignant sa protégée dans l'antichambre, elle la félicita du bonheur qu'elle allait avoir d'entrer dans une maison où regnait tellement l'abondance, qu'on n'y avait d'autre peine que d'y manger du matin au soir : elle lui dit ensuite de ne point s'alarmer de la mauvaise réception que lui avait faite Madame, qui, à la vanité près, était bien la meilleure femme qu'il y eût au monde.

Ces douces paroles réveillèrent dans la bonne Paysanne, mère de Suzette, l'espérance qu'elle avait conçue, de l'heureuse destinée réservée à sa fille. Elle eut le plaisir de la voir installée dès le même jour au Château, & ne regagna sa chaumière qu'après avoir parcouru tout le Village, en sautant de joie, & en annonçant avec transport le bonheur, le suprême bonheur de sa chère Suzette.

CHAPITRE VII.

Suzette débute fort bien.

Nous la subjuguerons sans peine, se disaient en eux-mêmes les libertins du Château; elle sera trop flattée que nous daignions l'honorer d'un coup d'œil. Mondor s'imaginait sur-tout qu'il la trouverait douce comme un petit mouton, & croyait qu'il ne s'agissait que d'attendre le moment favorable. Mais chacun d'eux cacha soigneusement sa façon de penser, & prit les plus grandes précautions pour dissimuler ses projets amoureux. Ils craignaient, s'ils étaient découverts, d'en faire naître de pareils dans l'âme de quelque rival téméraire, & d'être prévenus avant d'avoir accompli leur dessein. Mondor, plus fourbe que ses deux amis, feignit hautement de prendre la jeune Paysanne pour une Vestale. — » Je vous prie, leur dit-il un » jour, de respecter sa vertu : ce n'est » point là une fille de Paris, qui semble

» rougir à des propos auxquels elle » est accoutumée. Je parierai cent louis » qu'elle est tout-à-fait innocente. Ne » l'effarouchons point par une attaque » trop brusque ; laissons son cœur » s'ouvrir insensiblement aux impres- » sions de l'amour : n'ayons pas à nous » reprocher de l'avoir conduite au mal, » avant qu'elle y ait été portée d'elle- » même ».

Le Marquis & l'Abbé parurent approuver le discours de Mondor ; ils lui promirent d'être sages ; mais au fond du cœur ils juraient de ne point tenir parole. Persuadés qu'il n'y avoit qu'à saisir l'occasion, ils se mirent à l'épier chacun de son côté, sans se communiquer leur dessein.

Le Marquis fut le plus heureux ; il rencontra Suzette dans une chambre reculée, où l'appellaient quelques occupations relatives à son emploi. Il l'aborda si brusquement, qu'il lui fut presque impossible de l'éviter --- » Vous » allez, ma Reine, faire ici bien des » conquêtes, lui dit-il en se souriant à » lui-même. En vérité, vous êtes au » mieux ; cette taille est ravissante ; ces » yeux fripons ont un feu qu'on ne

» petit soutenir. Il ne vous manque plus » que de l'usage, & de vous défaire » de cet air modeste, qui vous rend » gênée dans votre maintien..... Tenez, » je me charge de vous former. Suivez » mes conseils; soyez douce, complai- » sante, & vous serez divine. — Je » sais, lui répondit Suzette en rougis- » sant, que tous les hommes se mo- » quent des filles. — Fiez-vous à moi, je » vous conduirai à Paris; là, je vous » donnerai de grands laquais, vous » serez une dame d'importance, vous » brillerez plus qu'une Duchesse ». —

Suzette ne répondait rien, parce qu'elle ne savait que dire; le Marquis prit son silence pour un aveu, sa fatuité redoubla, il se crut encore plus sûr de la victoire, & voulut embrasser la Belle qu'il regardait comme vaincue; mais notre Héroïne fit un léger effort, & s'échappa sans peine d'entre ses bras. Ce sera donc pour une autre fois, dit le Marquis en ramassant son chapeau; & il sortit aussi content que s'il avait eu une bonne-fortune.

Suzette se croyait hors de danger dans le petit cabinet où elle s'était retirée, lorsqu'elle vit entrer l'Abbé.

— » Bon jour, mon Ange, lui dit-il » d'un air patelin, j'espére que nous » ferons amis. Vous avez de l'esprit, » vous comprendrez ce que vaut un » homme tel que moi..... Point de » façons, viens m'embrasser ». — Suzette, interdite, témoignait le plus grand embarras; car pour se défendre d'une maniere décidée, il faut avoir une certaine effronterie, & l'on peut dire que les Demoiselles de la Ville *réfistent*, & que les Payfannes *ne veulent pas*. Frivolet se hâta de profiter du trouble dont il étoit témoin, & qu'il s'imaginait faire naître par les charmes de sa perfonne; mais notre Beauté naïve frémit du danger qu'elle court, applique un vigoureux foufflet au téméraire, & se fauve précipitamment, laiffant M. l'Abbé fort furpris d'une fuite fi imprévue, & tout étourdi de la finguliere careffe qu'il vient de recevoir.

Embellie par le rouge de la pudeur & par l'émotion qu'elle éprouvait, notre Héroïne fut apperçue par le Financier Mondor, qui la fit entrer dans fa chambre, en l'affurant qu'il avait quelque chofe d'effentiel à lui communi-

quer. Elle le suivit sans défiance, & fut bien surprise de voir une main s'avancer sous son fichu. C'est ici que la pauvre enfant eut sur-tout besoin de toute sa sagesse. Vous savez, Lecteur, combien le respect en impose : or représentez-vous l'embarras, la perplexité de la vertueuse Suzette. Elle repousse en tremblant le maître qu'elle craint d'offenser, & ne lui dit qu'en balbutiant qu'elle veut toujours être sage : peu s'en faut qu'elle ne lui demande pardon. Cependant comme il s'émancipe de plus en plus, elle s'arme de courage ; &, n'osant encore trop le brusquer, elle l'assied doucement dans un fauteuil, & s'éloigne ensuite de quelques pas, en tenant les yeux baissés. Mondor se voyant refusé contre toute attente, s'avise, pour derniere ressource, de lui présenter un sac plein d'or ; qu'elle eut la modestie de refuser, & sentant qu'il était à propos de sortir, elle se retira sans bruit, en faisant une profonde révérence.

CHAPITRE VIII.

Comme l'exemple eſt dangereux !

LA réſiſtance de mon Héroïne la couvre de gloire & atteſte ſa vertu. Elle ſe propoſait de mener toujours une conduite irréprochable ; mais elle s'aviſa, par malheur, de réfléchir ſur les choſes agréables qu'on lui avoit dites. En repaſſant dans ſa mémoire les tendres propos de ſes trois illuſtres ſoupirans, elle ne put s'empêcher d'en tirer vanité. Cet amour propre, qu'elle aurait dû étouffer avec ſoin, lui fit écouter avec plus de complaiſance les diſcours des ſéducteurs. — » Il faut que je ſois » bien jolie, ſe dit-elle en elle-même, » puiſque de grands Seigneurs daignent » m'aimer ; & ſi je n'avais réellement » fait quelqu'impreſſion ſur leurs cœurs, » ils ne prendraient pas la peine de » m'honorer de leurs bontés. Il eſt du » devoir d'une honnête fille de réſiſter » aux hommes, j'en conviens ; mais elle » ne peut du moins s'empêcher d'être

» reconnaissante des sentimens qu'on a » pour elle ».—

Je me doute que ces réflexions seront blâmées par la plupart des jeunes personnes qui les liront ; je les prie cependant, avant de les condamner tout-à-fait, de songer qu'elles en ont fait de semblables dans pareilles circonstances, ou qu'elles ne tarderont pas à les faire.

Il n'y aurait encore eu que demi-mal, si Suzette ne s'était mise à observer ce qui se passait au Château ; elle épia sur-tout d'un œil curieux & malin les actions des Dames qui l'habitaient. Qu'on y fasse attention, c'est le mauvais exemple qui acheve de séduire la fille innocente & sensible : pourquoi ne se dit-elle pas, au contraire, que plus elle est environnée de femmes vicieuses, plus elle se rendrait estimable en menant une bonne conduite ? Mais la raison n'a qu'un bien foible empire dans l'âge bouillant des passions ; on ne s'arrête qu'à ce qui flatte les sens, le cœur se trouble, s'attendrit, & la tête tourne. O jeunes personnes, vous qui, joignant la sagesse à la beauté, jouïssez, par des efforts pénibles, d'une réputation méritée, & de votre propre es-

time, ne ceſſez jamais de vous tenir ſur vos gardes : un ſeul inſtant de la moindre faibleſſe peut faire germer le vice dans votre âme.

L'air de coquetterie & de ſatisfaction que les Dames montraient au milieu des prévenances que d'aimables Cavaliers avaient pour elles, n'échappa point à l'œil attentif de notre Obſervatrice. Elle remarqua qu'à la promenade Madame Mondor & Madame la Comteſſe s'écartaient ſouvent du reſte de la compagnie avec l'Abbé & d'Arneuil, & qu'elles ſe laiſſaient baiſer la main : elle en conclut qu'il ne fallait point être ſi ſcrupuleuſe.

Mais ce qui porta ſur-tout le trouble dans ſes ſens, ce fut la petite aventure que je vais raconter. Je crois avoir dit qu'un Financier, ami de Mondor, était venu avec ſa femme, jolie perſonne, dont il avait fait la fortune ; il avait lieu de s'en croire aimé & de compter ſur ſa fidélité ; pour lui il l'idolâtrait comme le premier jour de ſon mariage ; auſſi était-il le ſeul homme dans le Château qui ne lutinât point mon Héroïne : or vous allez voir la récompenſe qu'il recevait de ſa chère moitié, que je vais nommer, ſi le Lecteur le trouve bon ;

Madame de la Printanière. Une après-dînée, qu'avant de se mettre au jeu, on se disposait à faire un tour dans le parc; Madame de la Printanière s'écria tout-à-coup qu'elle avait une migraine horrible, & qu'elle allait se reposer dans sa chambre. Son mari aurait bien voulu lui tenir compagnie; mais les railleries qu'il essuya, l'obligèrent à suivre tout le monde. Suzette, qui se trouva dans la salle, donna le bras à la malade. Un moment après elle vit passer le Marquis d'Arneuil, qui se glissa furtivement par l'escalier dérobé qui conduisait à la chambre de Madame de la Printanière: tout cela lui parut suspect, & elle se rendit, en marchant sur le bout du pied, dans un petit cabinet, d'où, sans être apperçue, elle pouvait tout voir & tout entendre. — » En vérité, il faut que je sois bien » folle, s'écria la prétendue malade en » appercevant le Marquis, d'avoir la » complaisance de vous recevoir ici; » mais vous m'avez juré d'être sage, » & je compte sur votre promesse. — » N'en doutez pas, Madame, répon- » dit d'Arneuil, je sais comment on » doit se comporter en pareille occa-

» sion, & je vous aime trop pour ne pas
» me rendre digne de mon bonheur.
» Vous êtes charmante, adorable.....
» — Finissez donc, Marquis; si mon
» mari allait nous surprendre! D'ail-
» leurs, je lui ai de certaines obliga-
» tions, & je ne puis lui manquer sans
» une espèce d'ingratitude. — Le trait
» est unique! Est-ce que vous ignorez
» comment on agit dans le monde avec
» les maris? On les trompe chaque jour,
» sans se donner même la peine de s'en
» cacher; ils sont trop heureux, quand
» leurs tendres moitiés daignent avoir
» quelquefois des bontés pour eux. —
» Tout cela est vrai; mais ce qu'on se
» doit à soi-même, à la vertu..... —
» Bon, vous tenez à ces misères-là!
» mais c'est d'un ridicule inconceva-
» ble! Apprenez, une fois pour toutes,
» que le plaisir est l'idole à laquelle
» tous les êtres sacrifient, les uns en
» secret, les autres avec moins de ré-
» serve: il n'y a que les Idiots & les
» Agnès qui ont la simplicité de croire
» à de vieux préjugés & n'osent goûter
» le seul bonheur de la vie ».

Les deux Amans parlèrent bas; Suzette ne pouvant plus entendre que

par intervalle ce qu'ils disaient, & craignant d'être surprise dans sa cachette, prit le parti de se retirer tout doucement. Avec quelle émotion s'éloigna-t-elle! Depuis cet instant, fatal à sa vertu, elle éprouva une agitation qui lui était inconnue, & sentit long-tems au-dedans de son cœur une forte envie de suivre l'exemple des Dames de la Ville, persuadée qu'elle pouvait imiter sans scrupule des personnes instruites, & qui ont beaucoup plus d'esprit que de simples Paysannes.

CHAPITRE IX.

Victoire difficile à remporter.

CEPENDANT elle sut triompher en partie de cette tentation. Une jeune personne ne renonce pas tout de suite à son innocence; elle combat contre ses penchans avant d'y succomber; voilà pourquoi il est souvent si difficile de séduire une Agnès. L'homme n'a point appris à cacher ses passions ou à les dissimuler, comme ces sexes dont il

croit que la faibleſſe eſt le partage. Mon Héroïne s'arma de rigueur, quoique intérieurement elle fût portée à céder, & par la ſatisfaction que lui procuraient les tendres propos de ſes amans, & par l'exemple de Madame de la Printanière, & par ce qu'elle avait entendu des diſcours du Marquis.

Mais ce ne fut pas ſans peine qu'elle conſerva pendant quelque tems ſa vertu chancelante. Il fallait qu'elle réſiſtât aux careſſes ſémillantes de d'Arneuil, aux bruſques attaques du Petit-Collet, & aux offres ſéduiſantes du Financier: l'honneur de la pauvre fille était chaque jour en grand danger de faire naufrage. L'Abbé prétendait ſe venger du ſoufflet qu'il en avait reçu; il la preſſait vivement; elle était ſouvent obligée, pour réprimer ſon audace, de joindre la force à la ſageſſe. Le Marquis venait, en pirouettant, lui conter mille fornettes, & lui frédonner une ariette de l'Opéra-Comique: il prétendait lui montrer par-là qu'il était amateur du Spectacle qui tourne la tête à tous les Français. La politique de d'Arneuil était bonne & mauvaiſe; elle était bonne, vu que de nos jours on rougirait de

penſer que l'Opéra-Comique eſt un genre miſérable, & attendu qu'il eſt même d'uſage de s'orner la mémoire des meilleurs morceaux du *Roi & le Fermier*, de *Tom-Jones*, de *Lucile*, &c. &c.: elle était mauvaiſe, la politique de d'Arneuil, parce que ce n'eſt point une Payſanne qu'on peut ſe flatter de ſéduire par une ariette : il faut réſerver ce preſtige pour les Petites-Maîtreſſes. Auſſi Suzette écoutait-elle avec plaiſir le Marquis; mais elle lui réſiſtait courageuſement, malgré toutes ſes belles chanſons. N'étant pas capable d'un grand effort, & perſuadé qu'il en viendrait enfin à bout, il ſe retirait après une légere attaque, qui portait le trouble dans l'âme de la naïve Beauté. Pour le Financier, il y avait encore beaucoup de mérite à lui être cruelle; ſon énorme embonpoint l'empêchait d'être téméraire auprès des femmes, mais il les preſſait la bourſe à la main; Suzette éprouvait chaque jour cette dangereuſe perſécution : elle détournait ſes yeux de deſſus le ſéducteur, & ne pouvait s'empêcher de lorgner ſon or.

Mais voici la plus grande victoire

que mon Héroïne ait remportée sur elle-même. Je ne sais si j'ai déjà dit que Pierrin, ce jeune paysan qui gardait les moutons avec elle, ne lui était point indifférent; j'aurais eu tort de l'avoir oublié; en tout cas voilà l'observation faite, dussai-je la répéter deux fois. Suzette voyait donc jadis avec plaisir le beau Pierrin : or il faut savoir qu'elle l'aime actuellement. Cet amour est l'ouvrage des galanteries qu'on lui débite au Château, & de l'air de volupté qu'elle y respire : tout cela disposé son cœur à la tendresse. Elle s'est avisée de songer à Pierrin, & de se rappeller que ce brave garçon possède d'excellentes qualités, dont elle avait la sottise de n'être point enchantée autrefois. Cet examen a fait pencher la balance de son côté, elle soupire & le préfére, comme de juste, aux Amans qu'elle a dans le Château, qui flattent sa vanité, & non son cœur. Elle songeait souvent à lui, & desirait de le revoir : Qu'elle regrettait ces fortunés momens qu'ils passaient ensemble à l'ombre d'un épais feuillage!

Pierrin s'occupait aussi de sa chere Suzette & aurait bien voulu lui parler

encore ; mais il n'osait plus compter sur ce bonheur, depuis qu'il s'imaginait que M. Mondor en avait fait une grosse dame.

Dans ces mutuelles dispositions, ils se rencontrerent un jour que Suzette allait au Village prochain, & que lui il se rendait aux champs. Il l'aborda chapeau bas, & avec toute la politesse rustique. Suzette ne chercha point à l'éviter ; bien au contraire, elle s'avança en souriant au-devant de lui : comme elle sait actuellement l'usage du monde, elle n'est plus si farouche, & n'a garde d'être assez ridicule pour fuir les garçons. Pierrin déploya son éloquence champêtre, pour la féliciter de la place qu'elle avait au Château ; il lui témoigna la peine qu'il ressentait d'être longtems privé du plaisir de la voir, & l'assura qu'il prenait toujours la liberté d'être son très-humble serviteur. Le discours de Pierrin n'avait pas l'élégance de ceux qu'on tenait chez M. Mondor ; mais il plut davantage à Suzette. Emportée par un mouvement qu'elle ne fut pas maîtresse de réprimer, elle répondit à l'aimable Paysan qu'elle se réjouissait de l'avoir rencontré, &

qu'elle voudrait qu'il dépendît d'elle d'avoir chaque jour le même bonheur. Ces paroles étaient expreſſives, & devaient être entendues d'un Amant ruſtique, comme de celui qui s'eſt dégourdi dans le ſéjour des Villes : auſſi le furent-elles de Pierrin; & pour en témoigner ſa reconnaiſſance, il ſauta au cou de Suzette, qui, loin de le repouſſer, ou même de feindre quelque colère, lui rendit ſes baiſers de la meilleure foi du monde. Si le Lecteur trouvait que cette jeune Payſanne s'humaniſe un peu trop pour la première fois, je lui ferais obſerver qu'elle eſt parvenue à regarder, comme ſans conſéquence, de légères faveurs : ce qui eſt une preuve qu'elle s'accoutumera bientôt à en accorder de plus conſidérables.

Ces baiſers, qu'elle prenait pour des careſſes innocentes, font circuler dans ſes veines une flamme rapide; elle ne ſe connaît plus; une douce langueur..... mais tout-à-coup revenant à elle-même, un mouvement machinal de pudeur lui fait repouſſer ſon Amant, & elle lui ordonne de la laiſſer pourſuivre ſon chemin toute ſeule. Le pauvre garçon fut contraint de lui obéir.

Mon

Mon Héroïne, échappée au plus grand danger qu'ait encore couru sa sagesse, vit avec plaisir & avec chagrin Pierrin s'éloigner d'elle. En continuant sa route, elle eut le tems de faire des réflexions, dont le résultat fut qu'il est bien difficile à une jeune fille de résister à la Nature.

Elle devait plutôt se persuader qu'il est impossible de ne point succomber, lorsqu'on cesse d'être en garde contre ses penchans vicieux, & qu'on a trop d'indulgence pour les petites faiblesses que l'on se permet.

CHAPITRE X.

Résistera-t-elle toujours?

Les caresses de Pierrin lui revenaient souvent dans l'idée, & elle ne pouvait y songer sans sentir palpiter son cœur. Au lieu d'éloigner des pensées, agréables à la vérité, mais qui tendaient à corrompre insensiblement sa vertu, elle se plaisait à s'en occuper sans cesse. Qu'en arrivait-il? que ces images

dangereuſes la ſuivaient juſques dans ſon ſommeil. Elle voyait en ſonge ſon cher Pierrin à ſes pieds; tantôt il lui diſait les choſes les plus tendres, & tantôt elle s'égarait avec lui dans des bocages ſolitaires. Il lui ſemblait auſſi qu'elle ſouriait à Frivolet & au Marquis, empreſſés tous les deux à faire ſon bonheur. Une autre fois elle s'imaginoit poſſéder les richeſſes de Mondor; elle avait un bel appartement, de grands laquais, une table ſplendide... Qu'elle maudit ſouvent l'inſtant du réveil, qui diſſipait une ſi douce illuſion!

Les ſonges, enfans d'une imagination qui n'eſt point réprimée, laiſſent après eux un ſentiment de volupté auquel l'âme s'abandonne, & c'eſt par eux que l'on commence à devenir coupable.

En vain la Femme-de-chambre, qui avait pris Suzette en amitié, lui donnait les plus ſages conſeils; elle ne pouvait en profiter, puiſqu'elle excitait dans ſon cœur les deſirs que la Nature fait naître, & qu'on ne parvient à étouffer qu'en s'accoutumant de bonne heure à prendre quelqu'empire ſur ſes ſens.

Quel changement s'eſt fait dans mon Héroïne ! Ce n'eſt plus cette jeune Payſanne farouche & ſauvage, qui voulait toujours défendre ſon innocence, qui s'épouvantait d'un rien, qui égratignait & mordait l'Amant téméraire. Voyez-la depuis qu'elle eſt chez le Financier; elle ſe forme chaque jour dans les manières du grand monde : ſi vous lui parlez, un tendre ſourire accompagne ſa réponſe; elle eſt douce & polie, & le feu du deſir étincelle dans ſes yeux. Elle s'accoutume aux empreſſemens, aux vives careſſes de l'Abbé, aux étourderies du Marquis, & aux offres du Financier; ſa froideur n'eſt plus qu'apparente; ſes ſens agités lui peignent mille délices à ſe rendre; en un mot ſa faible vertu ne bat que d'une aile. Elle n'eſt plus arrêtée que par ce ſentiment de pudeur, qui s'éteint ſi difficilement dans les jeunes perſonnes.

Son goût pour la parure reprit de nouvelles forces. Ce n'était plus le cryſtal des fontaines qu'elle allait conſulter; de vaſtes miroirs s'offraient à ſes regards, & elle s'y contemplait vingt fois par jour avec complaiſance; ſon

âme ayant perdu sa précieuse simplicité, les fleurs cessèrent d'orner sa tête; elle se mit comme une Demoiselle, & fut moins séduisante; il fallut que la pâte d'amande relevât la blancheur de ses bras, & que son fichu fût entr'ouvert négligemment. Sans s'en apercevoir elle apprit à minauder, & crut qu'elle serait bien plus jolie si elle ne parlait qu'en se pinçant les lèvres: enfin elle recourut à l'Art quand elle n'en avait pas besoin, & faillit à gâter les charmes qu'elle tenait de la Nature.

Les hommes du Château ne tardèrent point à s'appercevoir du changement insensible qui s'était fait dans la jolie Paysanne. Je dis *les hommes*, car pour les femmes elles daignaient à peine la regarder, & la trouvaient la plus maussade créature qu'il y eût dans le monde. Chacun des soupirans reprit courage; Mondor remarqua qu'elle l'écoutait du moins, tout en refusant ses offres; & l'Abbé observa que lorsqu'il lui dérobait un baiser, elle se défendait faiblement & ne criait pas trop haut.

Mais toujours la pudeur venait s'opposer à leur triomphe: il me semble

qu'on pourrait la comparer à ce cheveu qui rendait la Reine de Carthage immortelle ; dès qu'il fut coupé, l'âme de Didon s'envola, & son corps ne fut plus qu'un cadavre sans vie : de même une jeune personne a-t-elle perdu la pudeur, elle cesse de posséder ce charme inexprimable que donne la vertu, & n'est plus qu'un objet mépriſable.

Suzette tomba tout-à-coup dans une mélancolie singuliere ; sa vivacité naturelle se changea en une douce langueur ; elle sentait qu'il lui manquait quelque chose, & ne pouvait définir ce qu'elle desirait ; ses yeux battus annonçaient que le sommeil fuyait loin d'elle ; en vain chercha-t-elle à se distraire, tout lui parut insipide ; les campagnes fleuries où elle se plaisait tant autrefois, lui devinrent indifférentes ; la fraîcheur du matin n'enchantait plus son âme ; elle évitait & cherchait la solitude ; la tristesse & l'ennui la suivaient par-tout ; il lui semblait que la Nature avait répandu un voile lugubre sur tous les objets qui l'environnaient.

Elle commença aussi à entendre finesse ; un mot, un rien la faisait rougir, quand on comptait devant elle quel-

que galante hiſtoire. Autrefois elle écoutait ſans paraître émue, tout ce qu'on pouvait lui dire, parce que ſon âme était réellement tranquille ; mais actuellement elle n'eſt plus maîtreſſe de cacher ſon trouble, & ſon viſage ſe couvre d'une rougeur ſubite.

A ce dernier trait le Lecteur doit s'écrier qu'elle va ſuccomber bientôt, & il aura peut-être raiſon. Conſidérez cette jeune fille : un Amant l'entretient de ſa paſſion, elle rêve, elle rougit; ſigne prochain de ſa défaite. Cette prude paraît repouſſer les careſſes d'un jeune téméraire ; elle réſiſte, elle ſe fâche : oui, mais la couleur de ſon teint dément ſes efforts, & découvre ſes deſirs.

Les Dames ont ſenti combien leur viſage pouvait les trahir ; auſſi ont-elles eu recours à un rouge artificiel, qui cache celui que fait naître l'amour, le plaiſir, & trop ſouvent la honte.

CHAPITRE XI.

La vertu de Suzette fait naufrage.

C'est ainsi qu'une jeune personne est conduite par degrés à commettre une première faiblesse. Récapitulons tout ce qui fait naître ce moment si critique pour sa vertu : elle aime d'abord à être bien mise ; & il semble qu'il n'y ait pas de mal à cela : mais ce goût pour la parure, si honnête en apparence, amene la coquetterie, & il est comme le signal qui fait accourir les galans ; ensuite il paraît tout simple d'écouter leurs discours, persuadée qu'on se défendra de les croire ; mais la séduction pénètre insensiblement ; excitée par le trouble des sens & par l'amour propre, on accorde de petites libertés qu'on trouve très-innocentes ; on se permet de certaines démarches dont on ne sent point les conséquences : la tête tourne, le pied glisse, & adieu la sagesse.

Suzette se promettait d'être toujours

cruelle ; mais ce serment lui coûtait un soupir ; elle se glorifiait aussi de la longue résistance qu'elle avait apportée ; & cette marque d'orgueil est un signe évident de sa prochaine chûte. Une Beauté vraîment vertueuse ne cesse d'être en garde contre elle-même, & craint chaque jour de perdre en un seul instant le fruit de toutes ses peines.

Voici comment mon Héroïne eut lieu de connaître qu'il n'est rien de si fragile que la vertu humaine, & surtout que la sagesse d'une fille. Dame Mathurine, mere de Suzette, eut une terrible dispute avec son mari, qui s'avisa de trouver mauvais qu'elle parlât trop souvent en particulier à certain Fermier du canton. Elle se montra dans cette occasion une maîtresse femme, & cria si fort, que le pauvre homme fut obligé de se taire ; mais Dame Mathurine ne jouït guères de son triomphe ; elle avait tant élevé la voix, tant juré sur ses grands Dieux qu'elle était honnête, qu'elle en eut une fluxion de poitrine. Elle ne se vit pas plutôt contrainte de garder le lit, qu'elle voulut être soignée par sa fille, & lui fit dire de venir tout de suite.

Suzette s'empreſſant d'obéïr, reçut avec joie de Madame Mondor la permiſſion de reſter auprès de ſa mère juſqu'à ſon entier rétabliſſement.

Tout le Village lui fit fête; chacun s'empreſſait de la voir; on ne la regardait plus comme une ſimple Payſanne, mais comme une Dame d'importance; les bonnes gens ne lui parlaient que chapeau bas, & la traitaient reſpectueuſement de Mademoiſelle; Pierrin fut ravi de ſavoir ſa Maîtreſſe ſi près de lui, & venait ſouvent jouïr de la vue de celle qu'il aimait, ſous prétexte de s'informer de la ſanté de la malade. Il ne ſe contenta point du plaiſir des yeux; il ſut trouver l'occaſion de l'entretenir à l'écart, & de lui rappeller ſon amoureux martyre. Suzette, au lieu d'éviter ces tête-à-tête, les recherchait volontiers, ne prévoyant point qu'ils fuſſent dangereux. Les diſcours de Pierrin, (obſervons-le encore une fois) étaient ſimples & ruſtiques; mais ils ſurent plaire; ce n'eſt pas l'éloquence qui touche une Belle; un mot, un rien réuſſit mieux en amour que toutes les fleurs de rhétorique. — » Pardonnez-moi, dit un jour Pierrin

» à l'objet de ſa tendreſſe ; pardonnez-
» moi ſi je prends la licence de vous
» déclarer que je ne fais plus que ſonger
» à vous. Je ſens dans ma poitrine un
» feu qui me brûle ; & ce feu-là, Ma-
» demoiſelle, c'eſt vous qui l'allumez.
» Je crois, ſi c'était votre bonté, que
» nous ferions un fort bon ménage. Je
» ſuis brave garçon, vous êtes une brave
» fille : que nous manque-t-il ? Je ne
» ſommes pas riches ; qu'importe. On
» travaille & l'on gagne ſa vie. Je ne
» ſuis pas un grand Seigneur, je con-
» viens de ça, par exemple ; mais j'ai-
» mons beaucoup plus qu'un Prince :
» partant je dois avoir la préférence ».
— Suzette répondit qu'elle ſongerait à ſes propoſitions, & pour gage de ſa bonne volonté, lui laiſſa prendre deux ou trois baiſers. Le pauvre Pierrin faillit à mourir de joie ; il ſe retira, perſuadé que Suzette ſerait un jour ſa ménagère.

C'était en effet ce qui pouvait arriver de mieux à mon Héroïne ; mais elle ſe priva par ſa faute d'un mariage qui lui aurait aſſuré un ſort tranquille : elle eut trop de complaiſance pour l'amour de ſon Prétendu ; à chaque inſ-

tant elle aurait voulu le voir & lui parler. — » Serait-ce un crime, se disait-» elle tout bas, d'écouter les jolies » choses que nous débite un amant ? » Eh ! que peut-il y avoir de répréhen-» sible à s'entendre répéter que l'on est » aimable, & à répondre qu'on est sen-» sible aux marques d'un attachement » sincère ? Non, de simples discours » ne sauraient me rendre coupable ; je » serais même ridicule si j'étois trop » sauvage. On parle aux hommes, on » les écoute, & puis c'est tout. Plût » au ciel qu'on ne fît jamais plus de » mal ».

C'est ainsi, lecteur, que cette Beauté naïve s'humanise peu-à-peu ; & quand elle penserait différemment, elle excepterait Pierrin. Il est si tendre, si honnête ! On a vu qu'elle croyait ne devoir pas même lui refuser un baiser ; il en prenait souvent plusieurs, & elle se consolait sans peine. Des baisers, disait-elle, sont-ils si contraires à la vertu ? Ils ne lui paraissaient point faire tort à son innocence, & elle était résolue de s'en tenir là.

Mais Pierrin se mit en tête d'obtenir davantage, ce qu'on lui avait ac-

cordé lui faisait espérer d'être plus heureux. Afin de mieux réussir, il dissimula ses galans projets, affecta les sentimens les plus délicats. Suzette fut la dupe de cette adroite politique ; elle devait l'être. Tant de jeunes personnes de la Ville, beaucoup moins simples qu'elle, s'y laissent bien attraper tous les jours. Elle accorda une entière confiance à son Amant, & se persuada qu'il était incapable de jamais lui manquer. C'était là qu'il l'attendait ; sûr de l'avoir amenée à son but, il épia l'occasion de tirer parti d'une aussi aveugle crédulité.

Cette occasion tant desirée ne tarda pas à se présenter, & il fut alerte à la saisir. Une bonne femme, commère de Mathurine, s'avisa de conseiller à la malade de boire le suc d'une certaine herbe qui croissait dans les bois, & qu'il fallait cueillir avant le lever du soleil. Suzette s'offrit pour aller la chercher, & prévint la veille son cher Pierrin, qui obtint la permission de l'accompagner. Rien de si simple, selon elle, que de se promener avec un Amant, & sûrtout avec un Amant dont on connaît la délicatesse.

Le hasard ou plutôt l'amour apprit à Pierrin le vrai moyen de fléchir une Belle. Louez celle qui vous enflamme, & qui vous résiste, vous la verrez prêter l'oreille à vos discours, sourire, vous trouver galant, sincère, & oublier bientôt ses devoirs. Notre Payſan fut aussi rusé que les amoureux qui habitent les Villes, parce que tout homme emploie à-peu-près les mêmes expédiens pour séduire un sexe qui aide souvent lui-même à se tromper, & que nous devrions respecter, si nous voulions rendre nos plaisirs plus durables. A peine se fut-il enfoncé dans le bois avec la crédule Suzette, qu'il se récria sur la beauté des yeux de sa bien-aimée, & sur la finesse & la blancheur de sa peau. Suzette l'écoutait avec plaisir, sans faire attention que tout en louant ses charmes, il se donnait de singulières libertés; elle s'en apperçut enfin, & voulut se mettre en colère; Pierrin aussi-tôt redoubla ses éloges & ses tentatives. Hors d'elle-même, elle s'efforce de l'arrêter; mais sa voix expire, elle tombe sur l'herbe qu'elle allait cueillir, & un buisson touffu se trouve fort à propos pour cacher sa faiblesse.

Revenue de son égarement, elle se mit à fondre en larmes (c'est ainsi qu'une Belle dit à son innocence les derniers adieux). Pierrin la consola de son mieux, en protestant qu'il l'aimerait toute sa vie. Que faire? Le mal était irréparable. Suzette essuya ses pleurs, & daigna pardonner au téméraire qu'elle chérissait: c'est ce qui arrive toujours.

Suzette croyant n'avoir aucun reproche à se faire, & s'imaginant que sa faute était l'effet d'un malheur qu'elle ne pouvait prévoir, regagna gaîment le Village, après avoir quitté le fortuné Pierrin à quelque distance, afin d'éviter tout soupçon. Le tems qu'elle avait été absente & la rougeur de son teint firent bonnement penser qu'elle avait eu beaucoup de peine à la recherche de l'herbe précieuse qui devait guérir sa mère; & l'on éleva jusqu'au ciel son amour filial & sa vertu.

Le pardon qu'elle avait accordé à Pierrin était trop sincere pour qu'elle ne se permît pas de le revoir en secret; c'est-à-dire, qu'elle aggrava sa faute, au lieu de s'en repentir. Telle est l'histoire de toutes les faiblesses des fem-

mes, depuis Eve jusqu'à nos jours. Les deux Amans trouvaient facilement à s'entretenir sans témoins, & Suzette en vint au point de penser que les plaisirs qu'elle goûtait en secret, étaient beaucoup plus agréables que la satisfaction d'une conscience sans reproches.

La convalescence de Mathurine troubla la félicité dont s'enivrait ce cœur à la veille d'être tout-à-fait perverti. La bonne Paysanne était pauvre, n'avait pas de quoi payer le Médecin, le Chirurgien, l'Apothicaire, souvent dangereux charlatans; elle laissa tout simplement agir la Nature : aussi ne fut-elle pas long-tems malade. Suzette fut presque fâchée du prompt rétablissement de sa mère, qui la forçait de retourner au Château bien plutôt qu'elle ne s'y attendait. Plus de rendez-vous avec Pierrin, plus de moyens commodes de l'entretenir, & partant, plus de bonheur pour elle.

Cependant, au bout de quelques jours passés dans le chagrin, elle informa son Amant qu'ils pouvaient se voir dans le parc, sans que l'on s'en doutât : lorsqu'une jeune fille veut sa-

tisfaire ſes paſſions, elle eſt fertile en expédiens ; aucune Agnès n'en a même encore manqué : l'amour eſt un grand maître. Aux heures convenues, l'heureux Pierrin eſcaladait un endroit du parc, & venait attendre ſa Maîtreſſe dans un taillis où l'œil ne pouvait pénétrer.

Suzette parvenue à ne plus entendre la voix du remords, quand elle ſacrifiait tous ſes devoirs à des plaiſirs paſſagers, ſe flattait d'en jouir longtems : mais hélas ! les revers ſont toujours auprès de la félicité, même lorſqu'elle eſt juſtement acquiſe : que ſera-ce donc, quand on ne l'appuiera que ſur l'illuſion des ſens ? Suzette ſe rendit en vain pendant pluſieurs jours de ſuite au lieu de ſes rendez-vous ; ſon Amant ceſſa d'y venir. Qu'on ſe repréſente, s'il eſt poſſible, la douleur de cette Amante abandonnée, ſur-tout quand elle apprit que le fortuné, le tendre, l'aimable Pierrin était diſparu tout-à-coup du Village, & qu'on ignorait ce qu'il était devenu. On le chercha vainement, tout fut inutile, on le crut noyé ou dévoré des loups. Si Suzette avait pu faire éclater ſon déſeſpoir, elle auroit été

moins à plaindre ; il lui fallut dévorer ses larmes, & paraître indifférente sur le sort d'un jeune homme que tout le monde regrettait. Est-il de situation plus cruelle ? Afin d'avoir du moins un prétexte pour ne pas montrer un air de gaîté, elle feignit d'être malade ; mais sa prétendue indisposition ne dura pas longtems. La constance n'est plus de mode ; elle ressemble à la douleur d'une veuve qui promet de rester fidelle à la mémoire du défunt : se ressouvient-elle toujours de ses sermens ?

On voit que Pierrin ne se piqua pas non-plus de remplir ceux qu'il avait faits de se marier avec Suzette ; dès qu'il eut triomphé de cette Beauté complaisante, il ne lui parla plus de l'union légitime qui avait été projettée, & fut éluder quand elle le pressait pour cet objet. Voilà ce qui arrive à la plupart des jeunes personnes qui se laissent séduire par une promesse de mariage.

CHAPITRE XII.

Suite du précédent.

LA douleur de Suzette aurait peut-être été prolongée quelque tems, sans les distractions que lui causèrent ses brillantes conquêtes. Elle se mit à considérer le mérite des illustres Amans qu'elle avait au Château; & cet examen calma sa tristesse, s'il ne la dissipa point tout-à-fait. Elle fit sur-tout attention à l'Abbé Frivolet, qui redoubla de soins pour achever de lui plaire, & se montra le plus empressé pour obtenir ses bonnes graces : il serait impossible de courir un Bénéfice avec plus d'ardeur. — » Morbleu ! s'écria-t-il un jour en la serrant » dans ses bras, je t'adore, charmante » Suzette; je te l'ai déjà dit cent fois, & » j'aime à le répéter. Serait-il possible » que tu dédaignasses un cœur tel que » le mien? Ignores-tu la fidélité, la » discrétion des gens de mon état ? » Veux-tu donc me désespérer par tes » injustes rigueurs ! Non, friponne,

» je lis dans tes yeux un aveu que ta » bouche me refuse. Pourquoi différer » davantage ? Ne fais plus la difficile, » arrangeons-nous ; cesse d'avoir les » préjugés d'un enfant, fais ton bonheur » & le mien ». — Frivolet était pressant, Suzette ne savait que répondre ; & fille qui se taît en pareille occasion dit beaucoup. Heureusement qu'elle entendit venir un domestique, l'Abbé se sauva bien vîte, & elle fut hors d'embarras.

Elle hésitait sur la maniere dont elle devait le traiter ; tantôt elle se proposait d'être cruelle, tantôt elle formait le dessein de s'adoucir. Cette perplexité de sentiment lui fit avoir avec elle-même la petite conversation que voici. — „ Comme il m'aime, ce M. Frivolet ! Il serait enchanté si je le payais de retour. Pourquoi refuserai-» je de rendre justice à sa façon de pen-» ser à mon égard ? Que m'en coû-» tera-t-il ? Pierrin est plus aimable, » je l'adore.... Oui, mais il m'a quittée, » ou il est mort..... Je lui serais fidelle » sans doute, s'il était encore dans le » Village.... D'ailleurs, saura-t-il ou » ma constance ou mon changement ?.. » La sagesse veut que je sois insensible

» aux discours des hommes.... Mais » puisque je me suis attendrie en faveur » de Pierrin, je peux bien avoir quel- » ques complaisances pour M. Frivo- » let : il n'y a pas plus de mal de céder à » l'un qu'à l'autre..... Cependant, je » dois seulement ne pas rebuter tout-à- » fait ce dernier Amoureux ». —

Elle en fit beaucoup plus qu'elle n'avait dessein ; c'est encore ce qui arrive tous les jours. Qu'une fille sage & sensible croie devoir accorder à son Amant de légères faveurs, elle n'aura bientôt plus la force de lui rien refuser.

Le Petit-Collet crut avoir lieu de se glorifier singulièrement de sa victoire ! Suzette n'avait point respiré l'air empoisonné des Villes ; elle était jeune & naïve ; tout cela lui faisait présumer que l'amour lui avait procuré un bonheur que l'hymen trouve difficilement. Le Lecteur sait combien il était dans l'erreur ; mais je le supplie de ne point s'en moquer : Frivolet est-il le seul qui se soit trompé en pareil cas ?

Enchanté de sa Maîtresse, le Château de Mondor lui parut le séjour des Dieux ; il ne cessait d'en vanter les charmes & de les admirer avec en-

thouſiaſme. Les Dames s'imaginèrent qu'elles avaient la plus grande part à ces peintures brillantes ; & il était tout ſimple qu'elles euſſent une telle idée. Leur extrême prévention les empêcha de connaître la vraie cauſe qui aurait embelli une chaumière aux yeux de Frivolet. Malgré l'éloge qu'il faiſait du Château, malgré toutes les beautés qu'il y découvrait, il n'était content qu'auprès de Suzette ; chaque jour il la cherchait, chaque jour il ſe montrait plus tendre & plus paſſionné ; & ce qui achève de prouver la ſincérité de ſon amour, c'eſt que quelque penchant qu'il eût à l'indiſcrétion, il ne fit confidence à perſonne des bontés qu'elle avait pour lui. Suzette n'était point ingrate à ſon égard, mais elle ne pouvait s'empêcher de ſoupirer quelquefois, & de regretter Pierrin.

La raiſon ſe fait entendre, même dans l'ivreſſe de nos ſens. Suzette éprouvait une ſorte de confuſion, lorſqu'elle ſongeait à ſa conduite. — » Quoi, deux Amans ! s'écriait-elle ; » c'était bien aſſez d'en avoir eu un. » Comment ai-je pu tant m'égarer, » après m'être promis de reſter tou-

» jours ſage? Oh! je veux m'en tenir » à ces fautes, & n'en plus faire d'au- » tres ». —

CHAPITRE XIII.

Autre Faux-pas de Suzette.

On va voir ce qu'on doit penſer des projets de conduite formés par une jeune perſonne qui a des faibleſſes à ſe reprocher.

Le Lecteur ſe rappelle ſans doute que le Marquis d'Arneuil convoitait la tendre Suzette, & qu'il était vivement perſuadé qu'elle l'adorait. Selon lui, elle ne lui réſiſtait depuis deux grands mois que parce qu'elle ne pouvait vaincre les préjugés de ſon enfance; mais il ſe flattait qu'elle s'empreſſerait enfin de combler les vœux d'un homme de ſon mérite. Dans cet eſpoir, il ne ſe rebutait nullement des dédains de la Belle, ne manquait pas de la lutiner quand il en trouvait l'occaſion, & de lui dire en minaudant : — » A quoi » bon faire la cruelle? Ce n'eſt point

» avec moi qu'on se glorifie d'une lon-
» gue résistance. Va, ma chère, cesse
» de te rendre malheureuse, cède à
» l'amour que je t'inspire ». — Un pareil discours n'était pas trop propre à toucher une femme ; aussi notre Héroïne eut-elle la force d'y être insensible. Le Marquis s'en étonna, redoubla de soins, d'attentions, pour soumettre une place si rebelle, il mit toutes ses bonnes qualités en campagne, & n'en fut que plus ridicule. Croyant qu'une déclaration dans les règles ne pouvait manquer d'opérer un bon effet, il en étudia une qui lui parut très-éloquente, & la débita la premiere fois qu'il trouva Suzette seule. La voici, autant que je puis m'en ressouvenir, car j'ai perdu la copie qu'on m'en avait donnée — » Beauté *divine*,
» mon cœur vous trouve *toute adorable* :
» quel dommage que vous soyez d'une
» cruauté *inouie* ! Jetez sur ma personne
» un regard *délicieux*, & je vous jure
» l'amour le plus tendre, le plus *brû-*
» *lant*, que deux *beaux yeux* aient ja-
» mais fait naître. *Mon Ange*, vous
» êtes par trop méchante ; ce n'est pas
» l'usage. Vous ferez *au mieux*, quand

» je vous aurai donné des leçons sur le » bel air. L'Opéra vous formerait, » malgré la nouvelle administration; je » veux vous y mener.... Oh! ça, *ma* » *Reine*, fois sûre que je t'adore; tu » es *raviſſante*; tes yeux fripons m'ont » troublé, *anéanti* ».

Pour toute réponſe à des propos auſſi tendres, Suzette prit la fuite en éclatant de rire. Elle plaiſanta ſouvent avec l'Abbé ſur les manières affectées de d'Arneuil; mais elle parvint enfin à les trouver plus ſupportables, en réfléchiſſant que c'était à cauſe d'elle qu'il cherchait à paraître aimable. A force de le conſidérer, elle crut découvrir des qualités qu'elle n'avait point d'abord apperçues en lui. Elle traita le ſoin qu'il avait de ſa perſonne & de ſa parure, d'amour pour la propreté, & ſon étourderie devint une aimable vivacité de jeuneſſe. Elle ne fit point part à l'Abbé de ſes nouvelles obſervations; elle craignit qu'il ne les déſapprouvât; d'ailleurs elle ſentait qu'il fallait lui taire quelque choſe.

Si Suzette avait été bien réſolue de réſiſter toujours à d'Arneuil, elle aurait pris le parti de l'éviter avec ſoin, & de n'écouter

n'écouter jamais ſes diſcours. Mais peut-être penſait-elle comme la plupart des jeunes perſonnes, qui ſe plaiſent à prêter l'oreille aux fleurettes qu'on leur débite, ſans ſe douter du danger qui les menace : elles ſont bientôt la dupe de leur folle ſécurité.

Tel fut le ſort de mon Héroïne ; le Marquis la ſurprit un jour dans une chambre écartée..... C'eſt en dire aſſez ; je rougis de tant de faibleſſes, & je dois ſuppoſer dans ceux qui liront cette Hiſtoire le même ſentiment de pudeur.

Je ne puis cependant m'empêcher d'obſerver, pour la vérité du tableau que je trace, que le Marquis ne manqua pas de s'imaginer auſſi qu'il avait triomphé le premier de la vertu la plus rebelle. Cette perſuaſion, redoublant ſa vanité, le rendit encore plus fat.

CHAPITRE XIV.

Les &c. bien employés.

ENTREPRENDRE de compter les faux-pas de certaines femmes, ce ſerait vouloir tenter l'impoſſible; elles-mêmes n'en ſavent pas le nombre, & ſeraient très-ſurpriſes de la totalité, ſi on leur en montrait la liſte détaillée jour par jour, après en avoir tenu regiſtre à leur inſu. On voit bien que je veux parler ici de nos prudes & de ces femmes galantes qui ont une apparence de ſageſſe; car pour les autres, elles ne valent certainement pas la peine qu'on faſſe aucune réflexion ſur les déſordres de leur vie. Mon Héroïne ſera bientôt de ce nombre; elle a, je crois, déjà trois faibleſſes à ſe reprocher; indiquons-en encore une ou deux, & abandonnons enſuite un calcul preſqu'impoſſible à ſuivre.

Le Financier Mondor n'avait point renoncé aux droits qu'il croyait avoir ſur la jolie perſonne de Suzette; il était

son Protecteur, elle demeurait chez lui, il la trouvait à sa fantaisie, il était résolu de ne point épargner les présens : que de motifs pour la regarder comme un bien qui lui était dévolu ! L'attente des plaisirs qu'il se promettait, avait enflammé sa lourde masse, le feu de l'amour pénétrant son énorme rotondité, s'était insinué jusques dans son cœur. Les yeux brillans de luxure, il faisait chaque jour à la jeune Paysanne de tendres propositions, qu'elle n'a point acceptées jusqu'à présent, parce que suivant tout simplement les loix de la Nature, elle a plutôt consulté son goût & ses penchans qu'un indigne intérêt. Si mon Héroïne avait été élevée à la Ville, l'épais Financier aurait été le premier homme qu'elle eût rendu heureux.

Un jour qu'il se sentait encore plus enflammé que de coutume, & qu'il éprouvait une nouvelle résistance. — » Morbleu ! (lui dit-il galamment à sa » manière) je t'aime encore mieux que » tous les zéros de l'arithmétique ; plus » de délais ni de remise, accepte cette » bourse, & solde enfin avec moi. Je » veux faire ta fortune ; tu mérites mes

» bontés : tes charmes pourraient trou-
» bler toute la Compagnie des Indes.
» Je me propose d'acheter une action
» sur ta jolie personne, & j'ai calculé
» la valeur d'un tel effet. Ne te permets
» entre nous aucune soustraction; ac-
» cepte mon cœur; & je te jure, com-
» me trois & quatre sont sept, que le
» bénéfice sera toujours au prorata des
» avances ». — Ainsi parlait le Finan-
cier, mêlant au langage de l'amour des
expressions qui lui étaient très-familiè-
res. Suzette, les yeux baissés, l'écoutait
en silence; & en réfléchissant profon-
dément; il attendait une réponse favo-
rable, lorsque Madame Mondor parut
tout-à-coup au milieu de la chambre:
elle avait tout entendu, en s'arrêtant
auprès de la porte à demi-fermée. —
» Vraiment, Monsieur, s'écria-t-elle,
» il vous sied bien d'avoir des Maîtres-
» ses, tandis que votre femme a tant
» à se plaindre de vous! C'est donc
» pour cela que vous protégiez cette
» petite Mijaurée? Oh! je ne permet-
» trai pas que vous me donniez une pa-
» reille rivale. Ayez des Filles d'Opéra,
» à la bonne heure; j'y consens; vous
» aurez l'air d'un grand Seigneur; &

» vous vous ruinerez du moins en vous » faisant considérer dans le monde : » mais vous adresser à une Payſanne, ſi ! » rien de plus honteux ; j'en rougis pour » vous. Et toi, ma Mie, continua-» t-elle en s'adreſſant à Suzette, je ne » ſouffrirai pas davantage que tu reſ-» tes dans ma maiſon : va, retourne » garder ton troupeau, ou vendre ton » lait & tes fromages ». —

Mondor, interdit de l'aſpect imprévu de ſa femme, & qui connaiſſait le danger de la contredire, s'enfonça dans ſon fauteuil, ſans oſer ouvrir la bouche ; & la pauvre Suzette alla, tout en pleurant, faire ſon paquet.

Heureuſement que comme elle ſe diſpoſait à faire ſes adieux, l'envie lui prit, en traverſant le jardin, de ſe repoſer un moment dans un petit cabinet, qu'un double treillage & l'entrelacement des branches touffues d'un lilas rendaient très-obſcur. A peine venait-elle de s'aſſeoir, qu'elle entrevit entrer deux perſonnes, dont l'une ferma la porte avec ſoin, dans la crainte, dit-elle, qu'on ne vînt les ſurprendre. Tout ce que Mademoiſelle Su-

zette entendit enſuite, lui fit aſſez comprendre qu'il s'agiſſait d'un rendez-vous amoureux. — » Que je t'aime, » fripon de Saint-Jean! »— dit une femme à voix baſſe. Suzette alors redoubla d'attention. Ce Saint-Jean était le Valet-de-chambre du Marquis d'Arneuil, & c'était un des plus beaux garçons qu'il fût poſſible de voir. — » Ah! que vous êtes bien payée de re- » tour, s'écria cet heureux Amant, » & que tous vos dons ſont inutiles » pour vous faire aimer, ma chère » Madame Mondor »! — Mon Héroïne ne put retenir un cri de ſurpriſe — » O ciel! je ſuis perdue (dit Madame Mondor, car c'était elle-même); » nous ne ſommes point ſeuls ici ». — Saint-Jean courut ouvrir la porte du cabinet, afin de s'évader; mais il s'arrêta, quand il vit que l'intrigue n'était découverte que par Suzette. — » Pardonnez-moi, dit-elle, en ſe » faiſant connaître; c'eſt par haſard que » je me trouve ici. — Je veux bien » vous faire grace, reprit Madame » Mondor, & même vous reprendre à » mon ſervice; à condition que vous » ne parlerez jamais de cette aventure.

» Allez, ſoyez diſcrete ; j'aurai ſoin » de vous. Songez auſſi à ne point vous » prévaloir de mes complaiſances pour » M. Saint-Jean ; il ne convient qu'aux » femmes d'une certaine façon d'être » galantes : l'opulence & l'uſage du » monde nous permettent de goûter ſans » réſerve tous les plaiſirs ; tandis que » celles qui ſont pauvres & dans un » état obſcur, ont non-ſeulement leur » indigence à ſupporter, mais doivent » encore ſe priver des charmans écarts » auxquels nous nous livrons. Profitez » des conſeils que je daigne vous don- » ner, & retirez-vous, laiſſez-nous en » liberté ». — Suzette fit une profonde révérence, & regagna le Château en ſautant de joie, charmée d'être ſi aiſé- ment rentrée en grace.

Dans les circonſtances où elle ſe trouvait, le nouvel exemple qu'elle venait de voir d'une conduite tout-à-fait criminelle, ne pouvait que l'engager davantage à s'écarter de la ſageſſe. D'ailleurs, les offres de Mondor commençaient à la ſéduire ; il lui parut qu'elle devait au moins y réfléchir un peu, & voici le conſeil qu'elle tint avec elle-même. — » Dois-je ajouter encore une

» faibleſſe à toutes celles dont je me
» ſuis rendue coupable?.... Sans doute
» je le dois; j'ai ceſſé d'être ſage, &
» je ne ſerais pas plus eſtimable, quand
» il me prendrait actuellement envie de
» faire une faute de moins. Il eſt vrai.
» que ce M. Mondor ſe trompe beau-
» coup, s'il croit ſe faire aimer : il a
» trop l'air de ces figures qu'on voit
» ſur les cheminées du Château... Mais
» pourquoi le haïrais-je? Ne lui ſuis-je
» pas redevable du bonheur dont je
» jouïs? Ne m'a-t-il pas miſe en état
» de vivre à mon aiſe?.... & puis cet
» or qu'il me préſente eſt furieuſement
» tentatif; j'en ai bien beſoin..... Qu'il
» eſt importun, lui & ſon argent!....
» Pierrin, Frivolet, le Marquis ont ſu
» m'attendrir; ils n'ont point à ſe récrier
» contre ma ſageſſe, & je ſuis inſen-
» ſible aux diſcours du Financier! je
» veux donc lui en impoſer?.... Quoi!
» je prétends faire l'hypocrite! Non!
» le Ciel m'en préſerve.... Mais c'eſt
» bien aſſez de trois fautes.... Que je ſuis
» folle! Que me reviendra-t-il de réſiſter
» à M. Mondor? Il me privera de ſes
» bienfaits, il me chaſſera de chez lui.
» Si au contraire j'ai pour lui quelques

» complaisances, il va me mettre en » état de faire du bien à ma mère, à » mes parens.... Je sens que j'ai un » bon cœur pour ma famille » !—

Ce beau raisonnement aboutit à lui inspirer des idées favorables en faveur de Mondor. Quand une jeune personne fait tant que de vouloir prendre conseil, & qu'elle hésite entre la complaisance & la rigueur, elle est à moitié vaincue. Les femmes ne sont pas toujours heureuses en réflexions; elles risquent de pencher trop souvent vers la douceur. L'exemple de mon Héroïne est une des millièmes preuves de cette vérité frappante; elle ne fit plus à l'égard de Mondor que de ces petites façons d'usage, qui servent à faire valoir les derniers soupirs d'une vertu mourante. Sans être au fait du manége de la coquetterie, elle amena par gradation l'instant de sa défaite; elle honora de tendres regards la lourde masse de l'épais Financier, & lui sourit gracieusement. Mondor avait assez vécu pour entendre ce que cela signifiait, & sut mettre à profit la bonne volonté qu'on lui faisait paraître. Il compta un matin à mon Héroïne vingt-cinq

beaux louis d'or ; elle les reçut, & lui en témoigna sa reconnaissance.... — » Parbleu (s'écria-t-il en tombant dans » son fauteuil, & en s'essuyant le front), » il faut avouer que les hommes sont » singuliérement fous ; ils courent après » un bien qui cause une peine infinie ! » Vive, morbleu, vive un bonheur » aisé, que l'on peut goûter sans le » moindre effort !... N'importe, ma » chere enfant, je suis content de toi ; » sois aussi sage que tu l'as toujours été ; » & je t'assure que rien ne te man- » quera ». —

Vous voyez, Lecteur, que Mondor n'exigeait pas beaucoup de la tendre Suzette, & qu'elle dut remplir très-facilement les conditions demandées. Elle sembla prendre à la lettre ce qu'il lui avoit prescrit, & continua de mener en effet le genre de vie qu'elle avait commencé.... Que dis-je ! elle ne tarda point à s'avancer dans la carrière du vice ; le premier pas une fois fait, qu'est-ce qui pouvait l'arrêter ? Autrefois elle croyait devoir résister quelque tems ; & la voilà parvenue à regarder comme inutiles les délais que ne peut s'empêcher d'opposer la femme la plus

galante. Elle prend seulement des précautions pour cacher les désordres ; non par un sentiment de pudeur, mais afin de mieux tromper ceux qui lui soupçonnent encore quelques restes de vertu.

Le Valet-de-chambre du Marquis d'Arneuil s'avisa de lui faire la cour, sans doute dans le dessein de la remercier du silence qu'elle gardoit sur sa bonne-fortune. Mon Héroïne l'écouta favorablement, moins peut-être par inclination, qu'afin de se venger des hauteurs de Madame Mondor, en partageant ses plaisirs.

Elle s'apperçut ensuite avec joie que certain grand Laquais bien découplé, la lorgnoit en tapinois. La timidité, ou plutôt la crainte de devenir le rival de son Maître, l'empêcha long-tems de déclarer ses desirs amoureux. Il s'enhardit enfin, après s'être convaincu par de sérieuses réflexions qu'un fidèle Domestique pouvait jouïr sans scrupule de la Maîtresse du Seigneur qu'il servait, puisque souvent il avait même l'honneur de posséder Madame son épouse. Suzette crut devoir prouver à ce nouvel Adorateur qu'elle ne se piquait plus d'être cruelle.

Le Jardinier de Mondor vint auſſi ſe mettre ſur les rangs ; comme il était du même Village de mon Héroïne, il admirait depuis pluſieurs années le développement de ſes charmes, & aurait bien voulu être l'heureux cultivateur d'une auſſi jolie plante. Ses deſirs ſecrets prirent une nouvelle force quand il la revit au Château ; il la trouva beaucoup plus belle, & devint ſincèrement amoureux. Auſſi-tôt adieu ſa bonne humeur, adieu le repos ; il ne pouvait ſonger qu'à ſes amours, il négligea ſon ouvrage, le ſoin du parterre, la culture des potagers ; tout dépériſſait. Le remède à ſon mal dépendait de celle qui le cauſait ; il la ſurprit un jour dans un coin du jardin, & ſut l'attendrir par le récit de ce qu'il ſouffrait.

Un Quidam eut encore le facile bonheur d'adoucir Mademoiſelle Suzette ; il lui repréſenta.... Mais ce ſerait à ne jamais finir, &c., &c., &c., &c.

Pourquoi tant de faibleſſes accumulées les unes ſur les autres ? C'eſt que quand une fille ceſſe de s'eſtimer elle-même, elle n'a plus de frein qui puiſſe la retenir.

CHAPITRE XV.

Imprudence qui fera naître de grandes fautes.

CEPENDANT la complaisante Suzette mettait un tel ordre dans ses faux-pas, qu'ils n'étaient connus que de celui qui les occasionnait. O la petite fourbe! qui pouvait lui avoir appris l'art de la dissimulation? elle fut instruite par la Nature, ainsi que toutes ses pareilles. La fausseté du cœur est une suite des désordres de la conduite. Chacun de ses Amans s'imaginait posséder ses bonnes graces par un privilege exclusif. L'Abbé Frivolet croyait être le seul; M. d'Arneuil croyait être le seul; Mondor croyait être le seul; le Valet-de-chambre du Marquis croyait être le seul; le Jardinier croyait être le seul.... Vous riez, Lecteur masculin, de tant d'unités qui font nombre; mais prenez garde de n'être pas vous-même, sans le savoir, membre de quelque société..... Si vous êtes

Lecteur femelle, c'eſt une autre affaire: il peut arriver que vous ne trouviez rien d'extraordinaire dans ce que vous venez de lire. Quoi qu'il en ſoit, je vous avertis que vous allez encore voir paraître ſur la ſcène une autre dupe du manége de mon Héroïne.

Un jeune Militaire, qui faiſait auſſi volontiers la guerre aux Dames qu'aux ennemis de l'Etat, paſſa vers les onze heures du matin près du Château de Mondor, en ſe rendant en poſte dans la Capitale. Comme il était intime ami de notre Financier, & que la chaleur était exceſſive, il vint lui rendre viſite, réſolu de ne continuer ſa route que pendant la nuit. La ſociété qu'il trouva raſſemblée chez Mondor, lui fit paſſer une journée très-agréable; les Dames lui parurent charmantes; mais il fut frappé ſur-tout de la gentilleſſe de Suzette, qu'il vit aller & venir dans la maiſon. Il faut ſavoir que M. l'Officier deſirait depuis long-tems d'avoir une Maîtreſſe qui fût jeune & jolie, & qui eût été ſage avant de l'avoir connue. L'embarras était de rencontrer ce tréſor ſi difficile à découvrir, & il imagina qu'une fille de la campa-

gne pouvait seule être son fait. Il fit choix de Suzette, bien persuadé qu'il avait enfin réussi dans ses recherches.

Il trouva l'occasion de lui parler tête-à-tête, de lui exprimer les sentimens qu'il avait pour elle, & de la conjurer de le suivre à Paris. Le cœur de Suzette n'étoit pas éloigné de s'intéresser en faveur de l'Officier. Il avait une physionomie distinguée, & tout annonçait en lui un caractère aimable & rempli de douceur; mais sa proposition la révolta, parce qu'elle fut faite peut-être un peu trop brusquement, les circonstances ne permettant point de mettre en usage les ménagemens convenables.— » Pour qui me prenez-vous, Monsieur? s'écria mon Héroïne. Suis-je » capable d'abandonner ma famille? » Vous me mépriseriez, si je me rendais à vos desirs. L'honneur & la » vertu me défendent de vous écouter. Il est vrai que vous êtes fait de » façon à faire excuser plus d'une folie; mais mon devoir & la sagesse me » retiennent, & j'en suis fâchée ». — A ces mots elle s'échappa, sans vouloir rien entendre davantage: l'Officier fit en vain tout son possible pour la retenir.

Le Lecteur observera que le Militaire était arrivé au Château vers les onze heures & demie du matin, qu'il eut à midi avec Suzette l'entretien que je viens de rapporter, & qu'à minuit au plus tard, il devait se remettre en route. A sept heures il la rejoignit dans le jardin. — » Eh bien, cruelle, lui » dit-il, partirai-je sans vous ? mépri- » serez-vous les offres d'un homme qui » vous adore, & jure de ne vous aban- » donner jamais, & de partager avec » vous sa fortune »? — Suzette interdite, ne prit pas pour lors la fuite, ou ne brusqua pas son nouvel Amant ; elle hésita seulement sur la réponse qu'elle devait lui faire. Elle avait eu le tems de s'appercevoir que l'Officier était bien tourné, qu'il était jeune & très-poli ; d'un autre côté elle songeait à sa mère, aux Amans qu'elle avait dans le Château, à ses espérances de fortune. Ces divers sentimens la plongeaient dans une incertitude difficile à terminer. Enfin, après un long & pénible combat intérieur, l'Officier l'emporta sur les différentes considérations qui l'avaient arrêtée. Quelle vie délicieuse ne se flattait-elle pas de mener à Paris ! elle ve-

nait à peine de se décider, lorsqu'il l'avait abordée dans le jardin. — » Je » voudrais, lui répondit-elle, pouvoir » accepter votre proposition ; mais que » dirait-on de moi, & que n'aurais-je » pas à craindre de votre inconstance ! » les hommes sont si trompeurs, qu'on » ne doit gueres se fier à leurs discours. » Je me repentirais bientôt, si j'avais » la faiblesse de consentir à ce que vous » exigez de moi ».

L'Officier comprit bien qu'elle se rendait. Il dissimula sa joie, & répéta ses sermens de l'aimer toujours. La tête acheva de tourner à mon Héroïne ; elle consentit à se laisser enlever, c'est-à-dire qu'elle convint de se trouver à quelque distance du Château, & que l'Officier la prendrait dans sa chaise de poste. La conversation douce & paisible qu'ils eurent ensemble dura quelques instans ; ils se séparèrent enchantés l'un de l'autre. Le Militaire courut à table, & Suzette vola faire son paquet. Tandis qu'elle ramassait à la hâte ses nippes, ses bijoux, son argent, fruit des libéralités de Mondor, le cœur lui battait d'une étrange sorte ; son Village avait encore des charmes à

ſes yeux : elle craignait de ne jamais revoir ni ſa mère, ni Pierrin qui lui était toujours cher ; agitée, perplexe, elle était quelquefois prête à ſe dédire ; mais le ſéjour de Paris revint la tenter, ainſi que le plaiſir d'être ſa Maîtreſſe ; ſon incertitude lui parut enfantillage, & elle attendit l'heure du départ avec impatience.

Le fortuné Guerrier ne reſta pas long-tems à table ; il la quitta bientôt pour hâter l'inſtant où il devait poſſéder à ſon aiſe la trop complaiſante Suzette, qu'il regardait comme une Agnès, qui, pour l'amour de lui allait porter à la Ville toute l'innocence de la Campagne. Les Dames, Mondor, le Marquis & l'Abbé l'embraſſent, lui ſouhaitent un bon voyage : ils ne s'attendaient guères qu'il en dût faire un ſi délicieux. Il ſe précipite dans ſa chaiſe ; le poſtillon fouette, les chevaux partent auſſi vîte que le vent, & on le perd bientôt de vue. Il fit arrêter à une demi-lieue du Château, & Suzette ne tarda pas à ſe rendre au lieu du rendez-vous, chargée de ſon petit paquet. Elle monte dans la voiture, ſe place à côté du Militaire, & la

voilà déjà à dix lieues de ſon Village, de ſa mère, de Frivolet, du Marquis & de Mondor.

J'entends le Lecteur ſe récrier que Suzette eſt une folle, ou que l'Auteur n'a pas le ſens commun de la faire agir contre toute vraiſemblance. — » Eh » quoi! dit-il, renoncer à ſes parens, » à ſa fortune, pour ſuivre un homme » qu'elle connaît à peine depuis douze » heures »! — Je le ſupplie de conſidérer que celle dont j'écris l'Hiſtoire peut avoir éprouvé l'effet de la ſympathie en faveur de l'Officier. C'eſt une terrible choſe que cette ſympathie; elle ſubjugue, elle entraîne; on fait des vœux, on s'intéreſſe vivement pour des gens que l'on ne voit qu'une fois par haſard. D'ailleurs les ſages ont écrit que la plupart des femmes ſont inconſtantes & capricieuſes. Je dois ajouter que cette nouvelle preuve de l'inconduite de mon Héroïne n'a rien d'étonnant: elle s'eſt rendue coupable de tant de travers, qu'il eſt tout ſimple de la voir donner dans celui-ci: eh! qui peut l'arrêter actuellement?

Le lendemain on fut bien ſurpris dans le Château de la ſubite éclipſe de

Suzette. On la chercha vainement dans le Village, à la Campagne; personne n'en put dire des nouvelles; on se perdit dans mille conjectures plus absurdes les unes que les autres. Quelqu'un s'avisa de soupçonner enfin l'Officier de l'avoir enlevée, & tout le monde fut de son avis. — » Ah! s'écria le Financier, » faire un tel affront à un homme com- » me moi! s'emparer d'une fille que » j'honorais de mon amitié, & dont » j'aurais fait la fortune! — Morbleu, » disoit l'Abbé, perdre une Beauté » que j'ai éduquée, qui profitait si bien » de mes leçons! Le coup est fou- » droyant! — » La pauvre Petite, (disait le Marquis en se regardant dans un mi- roir) que je la plains! On l'entraîne » loin de moi, de moi qu'elle chérit! » il faut qu'on lui ait fait une grande » violence ». — A ces exclamations im- prévues, & qui furent plutôt l'ouvrage de l'indiscrétion ou de la vanité, que de la douleur des trois Amans délais- sés, chacun d'eux connut son heureux rival, & ils rirent tous ensemble d'a- voir été dupes de la prétendue sagesse d'une Agnès, bien plus digne de la Ville que de la Campagne.

Mais ils persistèrent à croire qu'elle avait été arrachée par force du Château, & ils maudirent l'infâme ravisseur. Vous savez, Lecteur, qu'ils se trompaient furieusement. Que de filles sont enlevées comme Suzette ! J'ai peut-être fait ici, sans y penser, l'histoire de plus d'un enlèvement passé, présent & futur.

CHAPITRE XVI.

Coup d'œil sur Paris.

LE galant Militaire, que je nommerai Villeneuve, alla se loger avec Suzette dans un grand Hôtel garni, & la fit passer pour sa femme. L'air naïf de sa prétendue épouse, ainsi que l'ingénuité de ses discours n'étaient guères placés dans une Ville telle que Paris, & pouvaient trop faire rire aux dépens de la belle Provinciale. De la franchise & de la sincérité ! bon Dieu, quel ridicule ! Actuellement on loue à outrance ce qu'on méprise, & on comble de politesses les personnes que

l'on voudrait voir bien loin. Villeneuve connaissait assez l'usage du monde pour se charger de l'instruction de Suzette, & la trouva très-docile à ses leçons. Jusqu'à présent elle n'a été que libertine, parce que ses mœurs commencèrent à se corrompre au Village, elle va paraître maintenant & dissimulée & fausse, parce qu'elle acheve de se pervertir à la Ville. Elle se défit peu-à-peu de cette retenue campagnarde, de cette simplicité si hors de saison; elle apprit à dire ce qu'elle ne pensait pas, à parler hardiment de tout, tandis qu'elle n'était instruite de rien; elle affecta d'être vive, étourdie, & d'éclater de rire sans savoir pourquoi.

Quand Villeneuve s'apperçut qu'elle avait profité de ses conseils, & qu'il pouvait sans honte se montrer en Public avec sa jeune Élève, il lui fit voir toutes les beautés de Paris. Il la mena d'abord dans les promenades. Après avoir fait quelques tours dans la grande allée des Tuileries, le jour qu'il est du bon ton de s'y faire voir, Suzette se disposait à s'asseoir sur le bout d'un banc : — » Donnez-vous-en bien de » garde, s'écria son Mentor, on nous

» prendrait pour des gens du petit peu-
» ple. Ne voyez-vous pas que tout le
» beau-monde ne se place que sur des
» chaises, quoique les bancs soient
» tout aussi commodes? Mais il faut
» payer les chaises, & il s'ensuit qu'el-
» les doivent être préférées ». — Suzette n'eut rien à répliquer; elle se soumit à la mode, & jetait cependant un œil d'envie sur des bancs à dossier, situés dans la meilleure position du monde, au grand air dans un endroit d'où l'on découvrait une vue charmante, tandis qu'elle était avec sa chaise comme perdue au milieu d'une foule immense, & engloutie dans un nuage de poussière, & froissée par les allans & les venans.

Pour se distraire de la gêne cruelle où elle se trouvait, elle promena des regards curieux autour d'elle. S'appercevant que la fourmillière qui s'agitait sans presque changer de place, était mise avec élégance, elle en conclut que tout le monde était riche à Paris, & pria l'Officier de lui dire comment s'y prenaient les Habitans pour gagner de quoi s'habiller avec tant de faste. — » Ne croyez pas, répondit Villeneu-

» ve, que les gens les mieux vêtus » soient les plus riches ; c'est ordinai- » rement le contraire. Le goût du luxe » s'est emparé de tous les états, chacun » s'efforce à l'envi de briller ; tel qui » n'a que douze cents livres de rente, » en consacre la moitié aux frais de sa » parure ». —

Villeneuve n'eut garde de ne point mener son Élève aux Spectacles ; il la conduisit tour-à-tour à l'Opéra, à la Comédie Française, & ensuite à l'Opéra-Comique ou Comédie Italienne. Malgré les changemens utiles qu'on vient de faire dans *l'Académie Royale de Musique*, Suzette prétendit que ce genre de spectacle n'était pas fort amusant, qu'on ne le variait point assez, que son récit était trop long, trop monotone, qu'il devrait être tout-à-fait parlé, afin d'approcher de la Nature, & de faire sortir davantage les airs, les morceaux où se peint la passion : il lui parut aussi que la Danse n'était souvent que des sauts, des tournoiemens, des pirouettes & des attitudes froides de bras & de jambes ; elle prétendit que tous les Ballets, à l'exception de quelques-uns, devaient représenter une

action

action quelconque. Elle communiqua ſes idées originales à ſon cher Villeneuve, qui ſe contenta d'en rire, & de lever les épaules. C'était bien à une petite Payſanne à s'ingérer de dire ſon ſentiment ſur un Spectacle, auquel tout ce qu'il y a eu de plus diſtingué en France ont travaillé depuis plus de cent ans à donner une forme convenable.

Étonnée de la foule qu'elle rencontrait chaque jour à l'Opéra-Comique, notre Raiſonneuſe demanda ingénument à la Villeneuve ſi c'était-là le meilleur Spectacle de la Capitale. — » Gardez-vous d'en douter, s'écria-» t-il, ſinon vous paſſeriez pour la plus » ſotte des Provinciales. On ne va » plus aux Comédiens Français, qu'a-» fin de rire aux nouvelles Tragédies » qu'ils donnent, & de pleurer à leurs » Comédies. Comme la pareſſe des pre-» miers Acteurs les engage à ſe faire » doubler pendant les trois quarts de » l'année, vu qu'ils ſont auſſi bien payés » que s'ils jouaient ſans interruption; » les Pieces de Molière, de Corneille » & de Racine ſont ſi mal rendues, » qu'elles ne ſont repréſentées que de-» vant un très-petit nombre de Spec-

» tateurs. Ce procédé de la part de
» Messieurs les Comédiens du Roi, a
» fait changer naturellement le goût de
» la Nation, & l'on dit généralement
» qu'une Ariette est préférable à ce
» qu'on appellait autrefois un chef-
» d'œuvre dramatique, attendu qu'elle
» procure beaucoup plus de plaisir.
» Vraîment, nous sommes bien autre-
» ment éclairés qu'on ne l'était il y a
» trente ans! — Je ne sais, répliqua Su-
» zette, je m'amuse infiniment aux Ita-
» liens; mais à l'autre Spectacle, j'y
» pleure avec plaisir, j'y ris à des cho-
» ses que je crois se passer tous les jours
» dans le monde, & lorsque j'en sors,
» j'ai le cœur délicieusement affecté, je
» suis pénétrée de ce que je viens d'en-
» tendre, je sens que j'ai profité, & que
» l'on m'a non-seulement amusée, mais
» que l'on a eu encore l'art de m'ins-
» truire. A l'Opéra-Comique je n'en-
» tends que du bruit, je m'y dissipe un
» instant, & je bâille à la fin; j'en sors
» la tête & le cœur vides, ou bien j'ai
» la mémoire remplie d'une Ariette nou-
» velle, que je tâche de fredonner tant
» bien que mal ». — L'Officier ne trouva
pas que ce raisonnement méritât une

réponſe ; il déplora tout bas la ſtupidité de ſa chere Amie, & conclut qu'elle avait encore grand beſoin de ſes leçons.

Suzette s'était fait une ſi grande idée de Paris, ſon imagination le lui avait peint ſi merveilleux, qu'il lui fut impoſſible de le trouver tel qu'elle ſe l'était figuré. Des rues étroites, des maiſons mal bâties & obſcures, une boue continuelle, un cahos, un fracas épouvantable ; tout cela, dis-je, l'étonna beaucoup, & ne lui parut pas former une belle Ville. Elle s'imaginait autrefois que la Capitale ne renfermait que des choſes admirables, & des objets qui tenaient du prodige. Elle croyait voir couler de véritables rivières à l'Opéra, & non voir de vaſtes fleuves repréſentés par un morceau de gaze large d'une aune ; elle ne s'attendait pas que les chars, les nuages & les gloires qui deſcendent du ceintre ſeraient viſiblement attachés par des cordes ou des ficelles noircies. A ſon grand étonnement, quelques-uns des Acteurs de notre premier Théâtre ne lui parurent que de ſimples mortels, de mauſſades perſonnages ; elle qui ſe flattait de n'appercevoir ſur cette ſcene illuſ-

tre que des hommes supérieurs, dignes d'être les organes des génies dont la France s'honore, & de ressusciter, pour ainsi dire, les Héros Grecs, Latins, & de toutes les parties du monde. Je supplie le Lecteur de lui pardonner une erreur si commune aux gens de Province. Elle mérite d'autant plus, à cet égard, d'être traitée avec indulgence, qu'elle ne tarda pas à connaître que Paris méritait une partie de sa célébrité.

Villeneuve n'épargna rien pour lui faire goûter tous les plaisirs. Sa table était servie avec délicatesse; il lui donna plusieurs robes aussi riches qu'élégantes, & lui procura souvent la satisfaction de se promener en remise sur les Boulevards, où elle avait la douceur de s'appercevoir que ses charmes étaient remarqués & lorgnés. Les deux Amans descendaient quelquefois de voiture pour se mêler avec la foule qui circulait dans les allées. Suzette eut d'abord de la peine à chérir cette singuliere promenade; elle s'étonna longtems que tout Paris abandonnât le superbe jardin des Tuileries, pour venir se presser, se heurter dans un lieu étroit, où l'on était exposé à la chaleur du So-

leil, & comme étouffé dans un nuage de pouſſière.

Sans la petite aventure qui lui arriva, il ſerait inutile d'obſerver qu'elle vit l'*Ambigu-Comique*, ou le Spectacle enfantin dirigé par le ſieur Audinot. Un jour qu'elle était enchantée du jeu naturel de quelques jeunes Acteurs, elle s'aviſa de dire à un homme qui était auprès d'elle, & dont le viſage maigre & allongé prenait vingt fois une nouvelle phyſionomie, en ſe démontant par des grimaces ſingulieres ; elle s'aviſa, dis-je, d'adreſſer la parole à cet étrange Perſonnage, & de lui dire que le Directeur devait avoir bien de la peine à former un ſi grand nombre d'enfans. — » Sans doute, Mademoi» ſelle, répondit-il ; les difficultés qu'il » éprouve ſont conſidérables ; il faut » qu'il dreſſe ſes enfans, compoſe, » monte les Pantomimes, & faſſe toutes » les Pièces, auſſi eſt-il un très-grand » homme ; par malheur qu'il a été blâmé » de.... Ah, les Chiens ! comme ils » rendent cette Scène.... Je m'en » vais.... Adieu, Mademoiſelle, vous » êtes bien jolie ; je donnerai volontiers » dix louis pour.... ». — A ces mots

il s'éloigna, & quelqu'un qui l'avoit entendu, s'écria : — » Le ſieur Audi- » not croit-il donc..... (A ce nom, l'homme qui venait de parler tourna la tête, redoubla le pas & diſparut, & l'autre continua ſon diſcours) : » Le » ſieur Audinot croit-il donc que le » Public ne ſe dégoûtera jamais de ſon » Spectacle ! Il ſemblait autrefois qu'il » voulût lui donner une forme honnête » & intéreſſante. Mais ſes procédés ont » rebuté quelques Auteurs qui pou- » vaient lui être utiles, & il n'a jamais » eu l'eſprit d'engager ceux qui jouiſ- » ſent d'un certain nom à travailler » pour ſon Théâtre. S'il arrive qu'un » homme de Lettres, connu par plu- » ſieurs Ouvrages, s'amuſe à tracer un » léger badinage pour ſa Scène enfan- » tine, il juge la production comme » s'il était en état de l'apprécier, & la » refuſe avec humeur, ou l'accepte de » la plus mauvaiſe grâce du monde. » Ancien Comédien, il ſe plaît à penſer » en ſon particulier comme tous ſes » Confrères enſemble ; il a leur morgue » & leur orgueil envers les talens dra- » matiques. Son petit Tribunal eſt com- » parable au Sénat ridicule des Comé-

» diens du Roi. Qu'en réſulte-t-il ? Je
» crois qu'il ne trouve guères d'Ecri-
» vains d'un certain mérite ; il ne joue,
» aſſez communément, que des farces
» pitoyables, & ſon Spectacle, mépriſé
» de la bonne Compagnie, eſt regardé
» comme très-forain. Ce n'eſt point
» en un luſtre garni de bougies, ni
» dans un orcheſtre paſſable que con-
» ſiſte l'excellence d'un Théâtre ; c'eſt
» dans la bonté & le ſaillant des Pièces
» qu'on y repréſente. Le ſieur Audinot
» ne paraît nullement convaincu de
» cette vérité ; auſſi peut-on ſoutenir
» hardiment que s'il eût été autrefois
» Directeur de l'Opéra-Comique, il
» n'aurait trouvé ni des Leſage, ni des
» Fuſellier, ni des Sédaine, ni des Phi-
» lidor, ni des Monſigny. Mais que
» lui importe, pourvu qu'il gagne de
» l'argent !... Comment, que lui impor-
» te ? Eh quoi ! ne ſerait-il pas bien agréa-
» ble pour lui de recueillir & des richeſſes
» & l'eſtime du Public ? D'ailleurs, en
» ſe la procurant cette eſtime ſi précieuſe
» à tout honnête homme, il s'aſſurait
» dans les Annales de nos Spectacles une
» réputation brillante, & il aurait au
» moins doublé ſa fortune.....». —

Une violente toux qui vint saisir ce critique, peut-être un peu trop babillard, l'empêcha de continuer son discours, & délivra Suzette de l'ennui qu'il allait lui causer. Depuis un instant elle ne lui prêtait même qu'une légère attention, & s'occupait à considérer une Demoiselle couverte de diamans, qu'elle prenait pour une Ducheſſe. Elle fut bien surprise lorsque Villeneuve lui apprit que ce n'était qu'une fille entretenue, & qu'il y avait dans la Capitale un grand nombre de semblables Beautés, que de riches libertins se plaisaient à couvrir de pierreries, comme si elles étaient réellement des femmes de la premiere distinction. Suzette étonnée, émerveillée, ne put s'empêcher de s'écrier, *vive Paris ! vive Paris!*

CHAPITRE XVII.

Certains Romans inſtruiſent trop une jeune perſonne, ou lui donnent envie d'en trop ſavoir.

On eſt ſans doute étonné de voir mon Héroïne plus inſtruite que ne doit l'être naturellement une ſimple Payſanne. J'obſerverai que le goût qu'elle prit pour la lecture, dans le Château de Mondor, diſſipa par degrés ſon ignorance, & l'on jugera combien elle dut s'orner l'eſprit, quand on ſaura qu'elle faiſait ſur-tout ſes délices des Romans. Avec quel tranſport elle dévorait tous ceux qui lui tombaient ſous la main! Comme elle n'était pas connaiſſeuſe, elle recherchait également toutes les brochures qui avaient l'air d'être amuſantes; mais elle préférait particulièrement les productions de l'Auteur du *Payſan Perverti*. Elles lui paraiſſaient autant de chef-d'œuvres; les faits, les ſituations lui ſemblaient amenés avec un art & un goût infinis, il n'y avait

que les indécences qu'elle rencontrait à chaque page qui l'étonnaient, dans des Livres où l'Auteur assure qu'il se propose de corriger les mœurs & de porter les jeunes personnes à la sagesse. —» On doit au moins, disait-elle, lui » savoir gré de son intention. D'ailleurs, » chacun a sa manière de prêcher, & » ce nouveau Docteur s'en est fait une » qui n'appartient qu'à lui ». — Ce fut tout en admirant les brochures de son Ecrivain favori, & les choses sublimes dont elle les croyait remplies, qu'elle fit les faux-pas dont j'ai rendu compte, auxquels ne contribuèrent pas peu ces Romans si vertueux, qu'elle idolâtrait. La mémoire ornée des phrases qu'elle en avait retenues, & le cœur affecté des idées romanesques qu'elle y avait puisées, elle se mit à différter sur le sentiment, & à faire un pompeux éloge de l'amour Platonique. En croyant seulement montrer qu'elle avait de l'esprit & de la lecture, elle donnait les plus grandes preuves de son penchant à la tendresse; le cœur se mettait de la partie sans qu'elle s'en apperçût, & elle finissait par se rendre tout en différtant sur la vertu. Comme elle avait beaucoup plus

d'orgueil que de ſcience, & qu'il fallait diſputer en regle avec elle pour l'attendrir, on trouvait facilement l'occaſion de flatter ſa vanité & de ſéduire la petite Raiſonneuſe. Voilà une des principales cauſes de ſes nombreuſes faibleſſes; & voilà le fruit que les jeunes perſonnes retirent de la lecture de certains Romans.

CHAPITRE XVIII.

Ce qui n'arrive que trop ſouvent.

VILLENEUVE riait en lui-même de la prétention de Suzette au bel-eſprit & aux grands ſentimens; & tandis qu'elle s'admirait en ſe perdant dans les plus beaux diſcours du monde, il dépenſait les dons qu'elle avait reçus au Château. Mais il était bien juſte qu'ayant vidé ſa bourſe pour lui faire faire une chère délicate, & lui procurer tous les plaiſirs raſſemblés dans la Capitale, il eût recours à celle de la Belle. Sur cet objet la plupart des Militaires ne ſe piquent pas de délicateſſe.

Mais ce n'eſt encore là que le moin-

dre déſagrément qu'éprouva mon Héroïne. Son cher Officier ſe dégoûta d'elle; il commença par la trouver moins jolie, s'apperçut enſuite avec étonnement qu'elle avait un mauvais caractere, ſentit qu'il était bien difficile de ſupporter ſes caprices, ſes humeurs, & finit par s'avouer qu'il ne l'aimait plus du tout. L'embarras était de la quitter avec une ſorte de décence; il cherchait un prétexte honnête pour ſe brouiller d'une manière à ne jamais ſe revoir, lorſqu'il reçut fort à propos ordre de rejoindre ſon Régiment. Dans la crainte que ſes adieux ne fuſſent trop tendres, & d'être obligé de verſer des larmes (ce qui aurait été peu ſéant à un Militaire), il réſolut de partir ſans rien dire, & eut la force d'exécuter ce cruel deſſein.

Il me ſerait impoſſible d'exprimer le déſeſpoir de la malheureuſe Suzette, lorſqu'elle eut vainement attendu trois jours l'inconſtant Villeneuve, & qu'elle ne put douter qu'il l'avait abandonnée. Elle ſe trouvait ſans argent, ſans ſecours, ſans amis, & comme perdue au milieu d'une Ville immenſe. Ce qui aggravait encore ſa triſte ſituation,

c'eſt qu'elle était accoutumée à la bonne chère & à l'oiſiveté. D'ailleurs, quand elle aurait voulu travailler, elle ne ſavait abſolument rien faire. L'infortunée ne devait donc attendre que l'indigence la plus affreuſe ; l'avenir était pour elle un vaſte abîme qu'elle n'enviſageait qu'en frémiſſant, & dont elle n'oſait meſurer de l'œil l'horrible profondeur. Ah ! qu'elle regretta le ſéjour tranquille de ſon Village, qu'elle ſe peignit avec amertume la paix & l'innocence qui devaient l'y ſuivre à chaque inſtant ! Mais il n'eſt plus tems de ſe retracer ces images chéries & douloureuſes. Elle s'eſt enfoncée dans la carriere du vice, qu'elle a cru toujours ſemée de fleurs ; il faut qu'elle ſoit en proie à toutes les infortunes & à tous les maux que le libertinage traîne après lui..... O vertu ! félicité ſuprême de ceux qui ſont dignes de te connaître ! tu parais rude & ſauvage au premier abord ; mais perſiſte-t-on à te chérir, tu pénètres nos âmes de douceurs inexprimables.

L'infortunée Suzette, incertaine ſur le parti qu'elle avait à prendre, voulait y réfléchir ſérieuſement, & ne faiſait que pleurer, au lieu de ſonger aux

moyens de remédier à sa situation. Tout-à-coup elle entendit de grands cris qui partaient d'une chambre voisine de la sienne, dans laquelle demeurait une jeune femme qu'elle croyait mariée, & qui nourrissait même un enfant. Suzette courut promptement, ainsi que plusieurs personnes, au secours de son intéressante voisine. O Dieu! quel spectacle s'offrit à ses yeux! Elle la vit se rouler par terre, en se meurtrissant la poitrine, en se déchirant le visage. On s'efforça de la calmer, de verser le baume de la consolation dans un cœur violemment agité par le désespoir. Suzette s'empressa sur-tout de la tranquilliser; elle lui disait les choses les plus affectueuses, & la serrant contre son sein, elle confondait ses larmes avec les siennes: les malheureux sont les plus sensibles aux maux d'autrui; mais ils n'ont que des pleurs & des vœux stériles à offrir, tandis que ceux qui vivent au sein des richesses & de la grandeur, & dont les secours seraient utiles, n'accordent pas même un léger sentiment de pitié au triste sort de leurs semblables. Malgré tous les soins qu'on se donnait,

l'infortunée garda long-tems un morne silence, en pressant avec fureur un papier qu'elle tenait roulé dans sa main; oppressée par la douleur, elle ne pouvait que gémir & verser un torrent de larmes. Quelqu'un s'avisa de prendre son fils qui était couché dans un berceau, & de le lui présenter, en lui disant: — » Ah! Madame, conser» vez-vous pour votre enfant. — Non, » qu'il meure, s'écria-t-elle en le repous» sant; » qu'il meure ce fruit malheureux » des faiblesses de sa mere. Eh, quel » serait son destin, en jouissant plus » long-tems de la vie? La misère & » l'infamie lui seraient réservées; il n'a » plus de père; nous sommes aban» donnés tous les deux par le plus per» fide, le plus scélérat de tous les hom» mes; il va me perdre aussi bientôt; car » je n'y survivrai pas ... Oh non, je » n'y survivrai pas .... Mon cher en» fant », (reprit-elle avec un redoublement de douleur, & en serrant dans ses bras l'innocente créature) » tu n'as » donc pu attendrir cet homme barbare; » il devait du moins, par rapport à toi, » ne point m'abandonner.... Mais ma » lâche complaisance pour ses desirs cri-

» minels, avait sans doute excité ses
» mépris; il se proposait de m'en punir
» un jour. Ma honte & mon supplice
» commencent, & je dois moi-même
» en faire l'aveu. On m'a cru mariée,
» & je ne l'étais pas; je n'étais que l'in-
» digne Maîtresse d'un vil suborneur,
» qui m'arracha du sein de ma famille,
» au moment où j'allais contracter un
» mariage formé par mes parens; il de-
» vait m'épouser, disait-il, dès qu'il se-
» rait majeur, & le titre de sa femme
» m'élevait à un rang auquel je n'aurais
» jamais osé prétendre. Deux ans se sont
» à peine écoulés, qu'il oublie ses ser-
» mens; il m'abandonne pour toujours,
» cette Lettre vient de me l'apprendre.....
» O Lettre funeste! Pourquoi t'ai-je
» lue! Tu es le signal de ma mort. J'ai
» perdu tout ce qui m'était cher dans
» le monde; un père & une mère qu'il
» m'était si doux d'aimer, & dont je
» ne pourrais actuellement supporter
» les regards. J'ai perdu un Amant si
» tendre autrefois.... & que je regret-
» terai toujours malgré sa perfidie. Hé-
» las! tout m'est ravi à-la-fois; il ne
» me reste plus que la honte & les
» remords, digne partage du vice.:....

» Mais je saurai m'en affranchir par une » mort généreuse ». — En achevant ces mots, elle se lève, s'élance, saisit un couteau qui était sur une table auprès d'elle, se l'enfonce dans le cœur, & tombe sans vie en répandant des flots de sang, dont elle couvre son fils, qu'elle pressait encore d'une main défaillante, & qu'elle semblait ne pouvoir plus quitter. Cette scène affreuse s'était passée si rapidement, que les Spectateurs n'eurent ni le tems de la prévoir, ni de l'empêcher; ils arrachèrent l'innocente créature du sein ensanglanté de sa mère, où elle cherchait un suc nourricier, & l'un d'eux se chargea charitablement du soin de la porter aux *Enfans-Trouvés*, hôpital qui atteste le libertinage des grandes Villes, & l'insensibilité de ceux qui, ne cherchant qu'à satisfaire leurs passions, donnent le jour à de petits êtres intéressans, pour lesquels ils étouffent tout sentiment paternel, & qu'ils éloignent, dès qu'ils sont nés, pour ne jamais les revoir.

CHAPITRE XIX.

Conseils pernicieux.

La funeste aventure de sa voisine ne pouvait que redoubler le désespoir de Suzette ; mais comme elle s'était beaucoup plus écartée du chemin de la sagesse, sa douleur fut moins vive, & les suites en furent moins tristes. Bon Dieu, que nous verrions de sang couler, si toutes les filles délaissées par un infidèle, s'avisaient de se poignarder ! Mon Héroïne imita celles qui se consolent d'un malheur si commun, après s'être beaucoup affligées. Madame Commode, Marchande à la toilette, qui lui avait vendu fort cher plusieurs pompons de nulle valeur, vint un jour pour lui montrer des dentelles & des bijoux de hasard, ne sachant pas l'état déplorable où elle était réduite. Elle la surprit toute en larmes, & dans l'attitude d'une personne abattue par la douleur. — » Que » vois-je ? s'écria-t-elle, une jeune per» sonne plongée dans la tristesse ! Vous

» soupirez, Mademoiselle ; vous répan-
» dez des pleurs. Eh, mort de ma vie,
» est-ce donc là l'occupation d'une jo-
» lie femme ? Vous ne devez songer
» qu'à plaire, qu'à faire des heureux.
» Tenez, contez-moi bien vîte le sujet
» de vos chagrins : peut-être pourra-
» t-on vous être utile » ——

Rien de plus consolant que de déposer ses peines dans le sein de quelqu'un, n'importe que l'on nous plaigne ou non ; eh, quelle est donc la douceur qu'on éprouve, lorsqu'on est certain d'exciter le plus tendre intérêt ! Suzette fut ravie de trouver une Confidente, & à mesure qu'elle parlait, elle sentit son cœur se soulager du poids dont elle était oppressée.

Madame Commode prêta une oreille attentive au récit des infidélités du Militaire. Après avoir tout entendu, elle s'écria : —— » Quoi ! ce n'est que cela qui
» vous afflige ! mais c'est une chose toute
» simple, à laquelle on ne fait plus atten-
» tion. Un Amant peint son douloureux
» martyre ; il est pressant ; nous le
» croyons sincere ; il redouble ses ef-
» forts ; on cède, & il nous abandonne ;
» bagatelle, suite ordinaire des tendres

» liaisons. L'inconstance est aussi natu-
» relle dans la vie que le besoin de res-
» pirer ; douter que l'on peut se lasser
» d'aimer le même objet, c'est mettre
» en doute si l'on doit mourir un jour.
» Cent-mille Beautés au moins ont au-
» jourd'hui, ainsi que vous, à se plain-
» dre de la perfidie des hommes, &
» seront consolées demain : on se venge
» d'un infidèle en l'oubliant dans les
» bras d'un autre. Il résulte de ces mu-
» tuelles inconstances, une circulation
» de plaisirs qui ranime la Société. Tout
» ce que doit faire une femme d'esprit,
» c'est de changer la première, & de
» ne jamais attendre qu'on la quitte.
» Mais, dites-vous, je ne suis pas ri-
» che, & je crains la misère. Eh! ma
» chere Demoiselle, songez où vous
» êtes. Paris est le Pérou des jolies fem-
» mes. On a dû vous faire remarquer,
» & il n'est pas possible que vous ne
» vous en soyez apperçue vous-même,
» combien les riches & les grands Sei-
» gneurs prodiguent ici de trésors à la
» Beauté complaisante : ils semblent être
» forcés par une loi impérieuse à se
» dépouiller en sa faveur, non-seule-
» ment de leur superflu, mais encore de

» tout ce qu'ils possèdent. Allez, allez,
» ma bonne Amie ; les hommes sont trop
» honnêtes & trop galans, sur-tout dans
» la Capitale, pour laisser une jeune per-
» sonne en proie à l'infortune. Soyez-
» en sûre, vous nagerez dans l'opu-
» lence ; vous aurez un hôtel, un car-
» rosse, des laquais, des diamans,
» comme si vous étiez une Ducheſſe
» ou une Marquise, quoique vous ne
» soyez, tout au plus, qu'une petite
» Grisette : la beauté vaut des titres
» de noblesse ; &, ce qui est sa meil-
» leure prérogative, la Nature lui a
» donné des droits impreſcriptibles sur
» les coffres-forts des Financiers. Mais
» il faut qu'elle soit docile, & qu'elle
» n'ait point ce préjugé ridicule qu'on
» appelle sagesse. Laissez-vous donc di-
» riger par mes conseils ; n'allez pas vous
» piquer de mener une bonne conduite :
» la vertu a de tout tems fait mourir
» ses adorateurs à l'Hôpital.

» Ce que je dis vous révolte peut-
» être ; mais prenez garde, ma chere
» fille, vous seriez fâchée un jour de
» n'avoir point ajouté foi à mes paro-
» les. J'ai connu une jeune personne
» que des malheurs inouis précipitè-

» rent dans l'indigence ; elle voulut être
» toujours & farouche & sauvage, &
» s'appliqua soigneusement à mener une
» conduite sans reproche. La voyant
» insensible à sa déplorable situation,
» je lui remontrai en vain le tort qu'elle
» allait se faire, & qu'elle était obligée
» en conscience de s'occuper de ses in-
» térêts : à peine daigna-t-elle m'écou-
» ter ; & voici ce qui arriva. La sotte
» fut trop heureuse de trouver une
» vieille Dame qui la prit à son ser-
» vice en qualité de Femme-de-cham-
» bre, & la renferma avec elle dans un
» cloître, où elle végète encore dans
» l'obscurité & dans l'abaissement, se
» glorifiant d'une vertu imaginaire, tan-
» dis qu'elle aurait, pour le moins, un
» carrosse & l'un des plus riches Fi-
» nanciers à ruiner.

» Que cet exemple serve à vous
» instruire. Je veux bien, ma chere en-
» fant, m'intéresser à votre sort. Soyez
» tranquille, ne vous alarmez aucu-
» nement sur l'avenir, réjouissez-vous
» même d'avoir été abandonnée par
» ce jeune Fréluquet de Militaire. Je
» me charge de vous rendre heureu-
» se ; avant qu'il soit peu, vous serez

» étonnée de votre fortune, & vous » me remercîrez de mes conseils ». —
Mon Héroïne, attentive au long discours de Madame Commode, goûta ses avis, après une légère résistance. — » Oui, s'écria-t-elle, vous m'éclairez ; » je veux vous regarder désormais com- » me une fidelle Amie : oui, vous avez » bien raison, le soin de travailler à » notre bien-être doit l'emporter sur » toutes les petites considérations in- » ventées par le préjugé ; l'amour est » un abus de la sensibilité de notre âme, » quand il nous empêche de nous livrer » à des vues utiles. Aussi, c'en est fait, » je ne veux plus aimer qu'en appa- » rence, & seulement pour duper mes » Adorateurs. Je n'aurai pas de peine » à ne jamais m'écarter de ce projet » politique : j'ai perdu mon cher Pier- » rin, lui seul pouvait véritablement » me plaire. O Madame Commode ! je » vous admire, vous raisonnez en fem- » me d'esprit. J'en conviens avec vous, » il vaut mieux être faible par intérêt, » que de céder à un homme sans aucun » motif d'utilité personnelle. Cette pre- » mière faiblesse a du moins quelque » chose de pardonnable. D'ailleurs, si

» elle était répréhensible en certains cas, » la situation où je me trouve actuelle- » ment me servirait d'excuse. Si j'étais » riche, je chérirais la vertu : je ne serai » donc coupable qu'en apparence ». —

C'est ainsi que les désordres auxquels on se livre, nous égarent de plus-en-plus, & qu'on parvient à les approuver par des raisons spécieuses.

CHAPITRE XX.

La Promenade.

Il se forma entre Suzette & la Dame Commode une espèce de société de commerce ; mais leur genre de négoce était assez bisarre ; il n'exigeait ni marchandises, ni billets sur la place, ni aucune sorte de crédit. Suzette mit pour sa part des regards, des minauderies, des avances. Madame Commode se chargea du soin de faire valoir tout cela, comme plus expérimentée dans les affaires. Afin de commencer à mettre en valeur les fonds de

de leur commerce, elle lui conseilla de se montrer aux Promenades, aux Spectacles, & d'être toujours aussi bien coëffée & parée avec autant de soin que les Dames de condition, & qu'il est si difficile de distinguer des *Demoiselles du monde.* Mon Héroïne fut très-docile à des avis aussi judicieux; une main habile étagea, d'une manière énorme, les cheveux qu'elle devait à la Nature; lui en attacha de postiches, repliés en grosses boucles, & lui fit une tête monstrueuse, surmontée d'un ample panache de plumes, symbole de la légèreté de plusieurs femmes, & de l'empire que d'autres ont sur l'amour & le tems, à qui on voit par-là qu'elles ont arraché les aîles. Suzette ne manqua pas de s'enluminer les joues de deux ou trois couches d'un rouge artificiel, non pour relever l'éclat de son teint (il était coloré tout naturellement), mais dans le dessein, sans doute, d'être apperçue de beaucoup plus loin.

Parée avec autant d'élégance qu'une jeune épousée, & portant à son côté un bouquet si énorme, qu'il aurait pu lui servir d'écran dans l'occasion, elle se rendit au jardin du Palais-Royal, à

l'heure qu'il était du bon-ton de s'y promener. Madame Commode l'accompagnait par décence, ou plutôt pour observer l'effet qu'allait produire la vue de sa protégée. Ce n'était plus cette jeune personne ornée des charmes de la Nature, vêtue d'un habit simple & modeste, si touchante par la pudeur naïve qui brillait sur son front, & d'autant plus digne de plaire, qu'elle était belle sans le savoir. L'Art défigure actuellement ses attraits; au lieu d'une physionomie douce, intéressante, il lui en donne une effrontée, audacieuse; cet aimable sourire qui allait jusqu'au cœur, est disparu; celui qui le remplace est étudié, grimacé; & que son impression est différente! Mais comme nous ne sommes accoutumés dans les Villes qu'à des Beautés factices & de convention, dès que Suzette parut, on la trouva charmante. Les Papillons de la Promenade, c'est-à-dire, ces jolis Colifichets qu'on appelle Petits-Maîtres, s'empressèrent de voltiger autour d'elle; & cent lorgnettes, & pour le moins autant de monocles, furent tournées de son côté. — » Elle est divine! » (disaient les uns tout bas, mais assez

haut pour être entendus à vingt pas de distance) » elle est divine! Quel » port! quelle taille! D'où sort donc » ce petit Ange? En honneur, sa beauté » est ravissante. — La belle enfant! » s'écriaient les autres; c'est une Pro» vinciale, mais on la formera ». — Tandis qu'on parlait de la sorte, & que la foule curieuse s'agitait autour d'elle, nos deux Dames marchaient d'un pas grave & en minaudant. L'obligeante Commode, connue de la Cour & de la Ville, annonçait assez que sa compagne n'était point une Lucrèce. Le Mentor féminin examinait du coin de l'œil l'impression que faisait l'aspect de sa jolie Élève, & craignant qu'elle ne donnât dans quelque méprise, en se laissant éblouïr par un bel habit doré, car les états sont actuellement si confondus par le luxe! elle l'avertissait tout bas de ceux qu'il fallait regarder ou feindre de ne point appercevoir. — » Baissez les yeux, disait-elle, » par exemple; celui-ci, qui est si » pimpant, n'est qu'un petit Com» mis..... Eh! vîte une minauderie à » cet homme-là, c'est un grand Sei» gneur. Souriez à celui-ci, c'est un

» vieillard auſſi riche que libertin.... » O ciel ! retournons promptement, » jetez la vue d'un autre côté : ce » jeune élégant n'eſt qu'un Mouſ- » quetaire réformé ; il n'y a pas de » l'eau à boire avec ces Meſſieurs ». —

Mon Héroïne ſe prêtait docilement à tout ce qu'exigeait ſa conductrice, qui, enchantée de ſes heureuſes diſpoſitions, formait pour l'avenir d'agréables eſpérances. Mais tout-à-coup elle ceſſa d'exécuter ponctuellement les avis qu'elle recevait, parut avoir de l'humeur, & voulut quitter la Promenade. — » Allons-nous-en, dit-elle ; je m'ap- » perçois qu'on ſe doute que je ne ſuis » qu'une pauvre Payſanne revêtue ; » tout le monde ſe moque ici de moi ; » voyez comme on me regarde effron- » tément ſous le nez ». — La Dame Commode eut beau l'aſſurer que c'était l'uſage, que les femmes les plus honnêtes ne s'en formaliſaient jamais ; & que cette familiarité inſolente était même la preuve qu'on la trouvait très-jolie ; elle perſiſta toujours à ſe croire inſultée ; ſon effronterie l'abandonna, parce qu'elle n'était point encore parvenue à ſon comble ; elle ſe ſentit

gênée, contrainte, embarrassée; & dit d'un ton ferme qu'elle était résolue de s'en aller. Madame Commode la suivit en levant les épaules.

Comme elles sortaient du jardin, du côté de la cour, un Laquais effronté, parfumé d'essences, dont l'habit galonné en argent faisant honte à celui de plus d'un honnête homme, s'approcha sans façon de Suzette, & la considéra d'un air ricaneur. Elle allait s'emporter contre l'insolence du Laquais Petit-Maître; mais elle le fixe, pousse un grand cri, & lui saute au cou. — » Quoi! c'est vous, dit-elle, je vous » retrouve, mon cher Pierrin! Que » je suis heureuse! Venez chez moi, » que j'apprenne ce qui vous est arrivé, » & pourquoi je vous ai perdu. Puissé-je » ne me séparer jamais de vous! — O » ma bien aimée Suzette! répondit Pier- » rin, dites-moi votre demeure; j'irai » vous voir dans l'après-dîner; je ne » puis vous accompagner actuellement, » quelque envie que j'aie de vous racon- » ter mes aventures, & de savoir les » vôtres: il faut que j'attende ici mon » Maître. — Comment, votre maître! » s'écria Suzette, est-ce que vous êtes

» eſclave?--Non, reprit-il en ſouriant, » je ſuis Domeſtique ; l'homme que je » ſers eſt bien plutôt mon eſclave ; il » ne peut ſans moi ſe lever le matin, » boire, manger ni ſortir ; il eſt mê- » me l'eſclave de ſes chevaux, puiſqu'il » ne peut ſans eux ſe tranſporter d'un » lieu à un autre, quoiqu'il ait deux » bonnes jambes ». -- Suzette lui ré- péta pluſieurs fois ſon adreſſe, & quand elle fut ſûre qu'il l'avait bien retenue, elle ſuivit Madame Commode, qui la tirait depuis long-tems par la manche.

Cette complaiſante Marchande à la toilette était intérieurement déſeſpérée de la ſottiſe que faiſait ſa pupille, en attirant chez elle un jeune homme ſans fortune, un ſimple Laquais ; une telle rencontre lui paraiſſait de mauvais augure, & contraire aux intérêts de la ſociété. Mais elle diſſimula ſon ſentiment, & parvint même à trouver le procédé de ſon Amie moins blâmable, avant d'être rendue dans l'appartement qu'elle occupait avec elle. Sa douceur naturelle lui perſuada qu'il fallait quelquefois excuſer de tendres faibleſſes.

CHAPITRE XXI.

Jeunes Gens, profitez de l'avis.

MON Héroïne, impatiente de revoir celui qui avait le premier fait palpiter son cœur, passa trois ou quatre heures dans l'attente la plus cruelle. Il vint enfin au commencement de la nuit, tandis que son Maître était au Spectacle. Après des embrassemens & des caresses que le Lecteur se peindra sans peine, Pierrin fit de la sorte le récit de ses aventures : — » J'éprouvai avec » le plus grand plaisir que les faveurs » des jolies femmes rendent l'homme » orgueilleux, & mettent en jeu toutes ses passions. Avant que vous eussiez eu pour moi les dernieres bontés, j'étais simple, modeste, mes » mœurs étaient réglées ; mais vous » m'aviez à peine laissé triompher de » votre vertu, que je devins méconnaissable. Satisfait de moi-même, je » me regardai comme le plus beau garçon du Village, je m'imaginai que

» les filles seraient trop heureuses de me » plaire : & dans la joie de mon cœur » je me livrai sans réserve à tous mes » penchans. Je vous avoue, ma chère » Suzette, que je vous ai fait bien des » infidélités, même avant de m'éloigner » du Pays. J'attaquais hardiment toutes » celles qui me paraissaient dignes d'être » honorées de mon choix. Quand je » trouvais quelque résistance, je parlais » de mariage ; ces mots opéraient com- » me par magie, & je me riais ensuite de » la sotte trop crédule ; je les voyais » pleurer, se désoler, sans les plaindre » en aucune manière ; j'ai même été in- » sensible aux larmes de la petite Jac- » queline, qui me dit qu'elle était » grosse. Je vous aimais, Suzette, mal- » gré mes infidélités, & c'était une » raison de plus pour me moquer de » toutes leurs doléances.

» Tandis que je me permettais de » tromper ces jeunes innocentes, que » j'avais respectées autrefois, j'étais peu » circonspect sur les choix de mes amis ; » j'allais avec les plus mauvais sujets du » Village ; nous jouïons à la boule, aux » cartes, nous nous enivrions, & nous » finissions par nous battre. Je pris du

» goût pour le vin : cette liqueur agréa-
» ble m'a fait passer de bien doux mo-
» mens. Au lieu d'aller le Dimanche,
» comme autrefois, danser sous l'or-
» meau, j'aimais mieux me renfermer
» au Cabaret avec mes compagnons de
» débauches ; là, le verre à la main,
» je chantais mes amours, j'étais aussi
» content qu'un Roi. Cependant les
» fumées bachiques ne m'empêchaient
» point de m'occuper de votre idée ;
» combien de fois ai-je bu à votre santé !
» Je n'étais inconstant qu'à-demi au Ca-
» baret, j'y partageais mon cœur entre
» le vin & ma Suzette. Jugez s'il m'é-
» tait possible de conserver ma raison,
» puisque j'idolâtrais les deux choses qui
» nous la font principalement perdre : le
» vin & l'amour ? Aussi m'arrivait-il
» très-souvent de me débarrasser d'un
» fardeau qui, m'a-t-on dit, ne sert qu'à
» rendre les hommes malheureux ; & j'ai
» remarqué qu'alors j'étais bien plus
» content qu'avant d'entrer au Cabaret.
» Je passais la journée entière sans souci,
» sans inquiétude, ou je m'endormais
» profondément. Ne devrait-on pas
» faire comme moi ? Pour imiter le Sage
» qui se rit des chagrins & des maux

» de la vie, noyons la raiſon dans des
» flots de vin.

» Un jour que j'étais ivre, ſelon ma
» louable coutume, quelques Soldats
» qui faiſaient des recrues dans le Vil-
» lage & aux environs, me rencontrè-
» rent comme je regagnais ma chaumiè-
» re. Ils me propoſèrent de venir boire
» ma part d'une bouteille d'excellent
» Bourgogne; j'acceptai avec tranſport
» cette offre obligeante, & nous allâmes
» dans la Taverne où ils faiſaient ordi-
» nairement leurs orgies. Au milieu de
» la ſéance bachique, ils me conſeillè-
» rent de ſervir notre jeune Roi, dont
» on diſait tant de bien, & qui venait
» de ſupprimer les corvées. Je n'avais
» pas beſoin d'une cocarde pour le ché-
» rir comme un bon père; mais ils
» me firent comprendre que lorſque je
» ſerais Soldat je pourrais davantage
» lui prouver mon zèle & mon amour.
» Je goûtai leurs raiſons, & je fus en-
» rôlé. La joie redoubla, on apporta
» une nouvelle proviſion de vin; je
» voulus par des libations ſans nom-
» bre, célébrer mon entrée dans le
» Militaire, les forces me manquèrent
» plutôt que le courage; je tombai ſous

» la table. Je dormis toute la nuit auſſi
» profondément que ſi j'euſſe été dans
» un lit bien mollet. Je ne me réveillai
» que lorſque mes yeux furent frappés
» par les rayons du ſoleil. Je fus fort
» étonné de me voir étendu ſur un banc,
» & je fus encore bien plus ſurpris quand
» on me dit ce que j'avais fait la veille.
» J'eus beau proteſter qu'on m'avait ſur-
» pris, j'eus beau pleurer de rage & de
» douleur ; mes menaces, mes jure-
» mens, mes efforts, mes cris, mes
» prieres, tout fut inutile ; il fallut par-
» tir à l'heure même avec les coquins
» de Recruteurs.

» Par la chaleur, la longueur des
» marches & de la route, j'eus beau-
» coup à ſouffrir avant que d'arriver
» à la Rochelle, où notre Régiment
» était en garniſon. Nous parvînmes
» enfin dans cette petite Ville, qui ſe-
» rait aſſez agréable, ſi l'air y était
» meilleur, & ſi ſon port ne ſentait pas ſi
» mauvais. A peine m'étais-je inſtallé
» dans les Caſernes, avec ceux qui com-
» poſaient ma chambrée, que, pour me
» remettre des fatigues du voyage, on
» me chargea l'épaule d'un lourd mouſ-
» quet ; & dès cinq heures du matin,

» qu'il plût ou qu'il gelât, je me trou-
» vai en rang d'oignon avec de pauvres
» hères comme moi. Un Sergent inhu-
» main nous apprenait, en jurant, à
» faire l'exercice, & nous régalait très-
» souvent de coups de canne : il appel-
» lait cela nous traiter en amis, atten-
» du, disait-il, que c'était nous rendre
» un grand service, que de nous met-
» tre promptement à même d'être de
» bons soldats. Nous nous serions bien
» passés de ses attentions trop obligean-
» tes ; moi sur-tout en mon particulier ;
» je l'en aurais volontiers tenu quitte.
» Excédé de fatigue, moulu de coups,
» je m'écriais quelquefois : — Hélas !
» que sont devenues les promesses que
» l'on m'a faites ? Je ne m'apperçois
» que trop qu'il est plus d'un état où
» l'on ne se pique point de tenir pa-
» role ; je devais être traité comme
» un fils de famille ; il manquait au
» Régiment, disait-on, un Cuisinier
» & un Perruquier ; je m'imaginais
» qu'on y faisait bonne chère, & que
» chaque Soldat était frisé comme un
» Seigneur de Village. — Le vent em-
» portait mes tristes plaintes, ou bien
» elles excitaient les ris de mes cama-

» rades, & la fureur du terrible Ser-
» gent.

» Je me laſſai bientôt du pénible
» métier de Soldat; j'engageai deux de
» mes compagnons à me ſuivre, &
» nous déſertâmes, habillés tous les
» trois en Payſans. C'eſt ainſi que le
» libertinage conduit ſouvent un jeune
» homme à prendre le parti des armes;
» il ne tarde pas à s'en repentir, &
» commet une faute plus grande en
» volant le Prince qu'il s'eſt obligé de
» ſervir, & en manquant lâchement à
» ſa promeſſe. Notre deſſein était de
» paſſer en Suiſſe; mes compagnons
» changèrent d'avis au bout de deux
» jours de route; nous nous ſéparâ-
» mes; ils prirent le chémin de Paris,
» & j'ignore ce qu'ils ſont devenus;
» peut-être ont-ils été moins heureux
» que moi; peut-être ont-ils eu la tête
» caſſée. Dès que je fus ſeul & livré à
» mes réflexions, je ne marchai qu'en
» tremblant, rempli de frayeur, & pre-
» nant ſouvent un buiſſon pour un Ar-
» cher qui me pourſuivait. J'arrivai un
» ſoir dans un gros Bourg, toujours
» en m'avançant vers la Suiſſe: en
» cauſant avec l'Hôte de mon Auber-

» ge, j'appris que le Seigneur du lieu » cherchait un Laquais; j'allai m'offrir, » ma phyſionomie lui plut & il m'agréa.

» Agité de terreurs paniques, épou- » vanté même de mon ombre, je paſſai » trois mois dans l'antique Château de » ce bon Seigneur, qui ne ſe doutait » nullement du ſujet de mes alarmes, » lorſque j'entendais le trot de quelques » chevaux. J'étais ſans ceſſe plongé » dans de cruelles inquiétudes; & que » je me reprochais & mon enrôlement » & ma déſertion! Ainſi l'on eſt puni » de ſes vices ou de ſes crimes, par » le trouble & les remords de ſa conſ- » cience. Pour diſſiper mes craintes, » je dérobais à la cave ou au buffet » pluſieurs bouteilles de vin, que je » vidais en cachette. Si le ſujet de mes » alarmes eût ſubſiſté plus long-tems, » il y a toute apparence que la pro- » viſion du Seigneur Châtelain n'au- » rait pu ſuffire. Mais heureuſement » pour lui, le Roi donna une nouvelle » Ordonnance concernant les Déſer- » teurs, que j'entendis lire par le Curé » du Bourg, grand Nouvelliſte, qui » recueillait les actes de bienfaiſance » de notre jeune Monarque, & ne pou-

» vait qu'à peine les écrire, quoiqu'il
» tînt la plume du matin au soir; aussi
» disait-il qu'il allait supplier le Roi de
» procéder plus lentement au bonheur
» de son Peuple, afin de lui donner le
» tems de suivre l'ordre des faits. Ré-
» solu de profiter des dispositions de
» l'Ordonnance, je courus me jeter aux
» pieds de mon Maître, & lui avouai
» le malheur que j'avais eu de déserter.
» Ce digne Seigneur me releva avec
» bonté, écrivit en ma faveur à l'In-
» tendant de la Province, lui marqua
» que j'étais prêt à rejoindre mon Ré-
» giment, mais qu'il se proposait d'a-
» cheter mon congé. Les choses s'ar-
» rangèrent au gré de mes desirs; mon
» Colonel se prêta aux intentions du
» vieux Comte de P***, il lui envoya
» la cartouche qui me déclarait libre.
» C'est ainsi que j'eus la satisfaction
» de me voir hors de danger & maître
» de faire tout ce que bon me semble-
» rait. J'aurais suivi les mouvemens de
» mon cœur, en volant tout de suite
» retrouver ma Suzette; mais la recon-
» naissance m'attachait auprès du géné-
» reux Seigneur à qui je devais la liberté.
» Je formais pourtant quelquefois le des-

» sein de retourner dans mon Village ; » j'avais peine à modérer l'impatience » que j'éprouvais de vous revoir, & je » me flattais de servir autant le Roi, & » d'être aussi utile en cultivant les vi- » gnes, en bêchant la terre, en faisant » des enfans, qu'en portant la cocarde » & le mousquet. Mais pouvais-je, sans » la dernière ingratitude, quitter l'hon- » nête Comte de P*** ? D'ailleurs, la » vie de Domestique, douce & fai- » néante, m'avait paru si agréable, que » je voulus en tâter encore, & grossir » le nombre de ces gens oisifs que les » Riches entretiennent par faste dans » l'indolence, sans faire attention qu'ils » privent les campagnes de cent-mille » bras, dont le secours serait si néces- » saire pour cultiver des champs, qu'on » est forcé de laisser incultes.

» Le Comte de P*** me mit auprès » de son fils, qui venait d'achever ses » études dans une Ville prochaine, & » qu'il envoyait à Paris pour faire ses » exercices d'Académie, c'est-à-dire, » pour apprendre à monter à cheval. » Le bon Seigneur me recommanda de » veiller sur cet enfant chéri, & de l'in- » former exactement de sa conduite.

» Avouez qu'il avait choisi un singulier
» Mentor ?

» Les plaisirs de la Capitale séduisi-
» rent bientôt mon jeune Maître, & le
» Domestique voulut aussi en prendre sa
» part. Loin d'être fâché de son penchant
» au libertinage, je le vis avec joie don-
» ner dans les plus grands désordres ; je
» l'excitais même à se dédommager du
» tems qu'il venait de passer sous la féru-
» le. J'avais mes raisons pour ne point
» m'opposer à sa vie licencieuse ; j'acqué-
» rais la liberté de me comporter à ma
» fantaisie. Hélas ! si je lui eusse fait de
» légères remontrances, ou si j'avais
» marqué à son Père les égaremens de
» sa jeunesse, je l'aurais arrêté aux
» bords de l'abîme qu'il creusait sous
» ses pas. Ma lâche complaisance le
» perdit ; il tomba malade des suites de
» ses débauches. Que vous dirai-je en-
» fin ! ce jeune homme qui donnait les
» plus heureuses espérances, ce fils
» unique, l'espoir d'une famille qui al-
» lait s'éteindre, mourut à mes yeux
» dans des douleurs inexprimables, en
» maudissant son séjour dans une Ville
» où mille piéges sont tendus de tous
» côtés à l'innocence, & en me mau-

» diſſant moi-même de ma condeſcen-
» dance à flatter ſes paſſions.
» Je n'eus ni la force ni l'audace d'é-
» crire au Comte de P*** la mort de
» ſon malheureux fils ; je laiſſai ce triſte
» ſoin à ceux qui voulurent en prendre
» la peine, & ne m'occupai qu'à cher-
» cher une autre condition. Je l'avoue-
» rai, j'étais trop content des plaiſirs
» raſſemblés dans la Capitale, pour ſon-
» ger à la quitter de ſi-tôt. J'eus le
» bonheur d'entrer chez la Marquiſe
» de..., & je connus, par ma propre ex-
» périence, que la félicité d'un Domeſ-
» tique eſt d'appartenir à une Dame. Il
» jouït de prérogatives enviées ſouvent
» par plus d'un honnête homme ; il peut
» entrer à toute heure dans la chambre
» à coucher, dans le cabinet de toilet-
» te ; quand Madame ſort à pied, elle
» appuie ſur lui ſon bras délicat, ſa main
» mignonne ; il ſent une douce chaleur
» le pénétrer inſenſiblement : lorſqu'elle
» deſcend de voiture, il la prend dans
» ſes bras, il preſſe une taille fine &
» dégagée, il appuie contre ſon cœur
» une gorge charmante. Pour revenir
» à la Marquiſe de .... le premier
» jour que je fus inſtallé dans ſa mai-

» ſon, elle m'appella, j'accourus; ima-
» gineriez-vous ce qu'elle me voulait?
» C'était pour que je lui miſſe ſa che-
» miſe. Je rougis, je parus interdit;
» la Marquiſe éclata de rire, & s'écria
» qu'on voyait bien que j'étais novice,
» puiſque j'ignorais qu'il eſt d'uſage d'a-
» voir un Valet-de-chambre exprès
» pour l'office qu'elle exigeait de moi.
» Vous avouerez, ma chère Suzette,
» qu'il eſt bien agréable de nos jours
» d'être le Domeſtique des Dames,
» ſur-tout quand elles ſont jeunes & jo-
» lies. Je m'acquittai de mon mieux de
» l'emploi peu fatiguant auquel la Mar-
» quiſe m'avait deſtiné; mais ſoit que je
» fuſſe trop timide, ou qu'un autre lui
» plût davantage, elle me congédia,
» après avoir pris à ſon ſervice un grand
» garçon bien découplé & beau com-
» me on dépeint l'Amour. Je ſuis ac-
» tuellement chez le Vicomte de.... Ce
» ſerait le Seigneur le plus aimable, s'il
» n'était le plus libertin : marié depuis
» quelques années à une très-riche hé-
» ritière, il n'a pu vivre que ſix mois
» avec ſa femme; & chacun d'eux de-
» meurant dans un quartier fort éloigné
» l'un de l'autre, vit non-ſeulement com-

» me s'il était libre de tout engagement,
» mais comme si les bonnes mœurs n'é-
» taient qu'une chimère. Que résulte-
» t-il de ce désordre ? Qu'ils n'auront
» point d'enfans, que leur nom s'étein-
» dra, & que s'ils vivent quelques an-
» nées de plus, ils traîneront leurs jours
» dans la misère, ou seront contraints
» d'employer de honteux expédiens,
» qui déshonorent sur-tout les perſon-
» nes d'une illustre naissance : mais ils
» semblent être assurés d'une mort pro-
» chaine, car ils se hâtent de manger
» tous leurs biens.

» Je ne vous ai point oubliée, ô mon
» Amie ! Dans les différentes situations
» où je me suis trouvé, je comptais vous
» écrire, vous instruire de mon sort,
» vous peindre les sentimens que vous
» m'inspirerez toujours, & combien je
» desirais que la fortune me rapprochât
» de vous. Que j'étais loin de prévoir que
» je dusse vous rencontrer dans Paris, &
» que vous seriez une Demoiselle ! Ap-
» prenez-moi, je vous en conjure, la
» cause de votre séjour dans cette Ville,
» & ce qui peut avoir occasionné une
» métamorphose qui m'étonne ».—

Le récit de Suzette ne fut pas long ;

elle tira le rideau sur ses faiblesses, & sut donner à ses aventures des couleurs spécieuses : le mensonge qui dégrade l'âme, est une suite de la corruption des mœurs. Selon elle un homme très-riche, âgé de cinquante ans, époque de la vie où l'on est raisonnable, & où l'on inspire la confiance, devait l'épouser. Dans cette persuasion, qui tranquillisait sa sagesse, elle l'avait suivi à Paris avec sécurité ; mais au bout de quelques mois, il l'avait indignement abandonnée.

Monsieur Pierrin tâcha de la consoler, & s'enflamma tout en déployant son éloquence ; Suzette émue soupirait, ne prononçait que des mots sans suite, & le regardait tendrément. La Dame Commode, Confidente discrette, sentit qu'elle devait se retirer ; que deux Amans sont toujours gênés par un tiers, & qu'après une longue absence, ils ont bien des choses à se dire, qui ne doivent être entendues de personne.

CHAPITRE XXII.

L'Avarice vaincue par l'Amour.

Si l'amour eſt l'aliment des âmes tendres, il n'opère pas le même effet ſur le corps ; les Amans fortunés qu'il comble de ſes plus douces faveurs, ſont auſſi ſujets aux beſoins de la vie que les malheureux qu'il perſécute. Suzette commençait à s'appercevoir de cette vérité ; elle avait le bonheur d'être réunie à ſon cher Pierrin, après avoir craint de ne jamais le revoir ; mais elle était ſans argent, il ne lui reſtait plus que ſes robes & ſon linge ; elle voyait s'approcher la miſère & ſa ſuite cruelle. Inquiète ſur l'avenir, elle découvrit ſa triſte ſituation à Pierrin, & ſe flatta du moins qu'il lui donnerait un bon avis, s'il ne pouvait l'aider de ſa bourſe. Il apprit avec douleur la diſette où ſe trouvait ſon Amie, & ne put que lui accorder de ſtériles plaintes. Il dépenſait avec ſi peu de réflexions le produit de ſes gages, qu'il était ſou-

vent dans la néceſſité d'emprunter un écu à ſes camarades : les libertins ne ſont jamais économes ; auſſi ſont-ils tous menacés de la plus affreuſe miſère. Madame Commode les tira l'un & l'autre d'embarras, en inſiſtant ſur ce qu'elle avait autrefois conſeillé à Suzette de faire en ſorte de ſe procurer un riche Entreteneur. Après une mûre délibération, Pierrin décida qu'il fallait ſe rendre à la judicieuſe idée de Dame Commode, & que puiſqu'il était ſouvent dans une ſituation gênée, ſa chère Amie lui prêterait à lui-même de l'argent ; les biens devant être communs quand on s'aime de bonne-foi. Le Lecteur, rempli de délicateſſe, ſera révolté de l'âme baſſe & intéreſſée de Pierrin. Je n'entreprends point de l'excuſer : je le livre à tout le mépris qu'il inſpire ici aux gens honnêtes. Quoi, ſouffrir que ſa Maîtreſſe ſe proſtitue, pour partager les honteux profits qu'elle retire de ſes complaiſances ! Ah ! qu'un véritable Amant qui ſe trouverait dans cette affreuſe ſituation, éprouverait d'horribles tourmens ! la ſeule idée d'un ſupplice pareil lui déchirerait le cœur ..... Mais

plutôt que de voir un rival plus riche que lui partager les faveurs de l'objet de sa tendresse, il poignarderait cette Beauté infortunée, & se donnerait à lui-même la mort. Pierrin est méprisable sans doute; mais, j'ose le dire, il est dans le monde, dans Paris sur-tout, des gens beaucoup plus coupables que lui: je veux parler de ces maris lâches & criminels, qui se prêtent à la mauvaise conduite de leurs femmes, parce qu'elle est utile à leur ménage: je veux parler de ces monstres, de ces pères & mères, si vils & si odieux, qui vendent leurs filles à beaux deniers comptans; la Nature s'en indigne &..... Que dis-je! tirons le rideau sur de telles horreurs.

Afin de suivre le conseil de la bonne & douce Marchande à la toilette, Mademoiselle Suzette continua de se montrer aux promenades. Mais sa coëffure singulière, ses minauderies, tout fut en pure perte. On lui souriait en passant, on lui adressait quelques mots de galanterie, & voilà tout ce qu'elle retirait de ses courses & de son étalage. Le nombre de ces Demoiselles qui cherchent des dupes est si considérable, qu'elles

qu'elles diviſent l'attention; les libertins ne ſavent laquelle fixer; pluſieurs jours, pluſieurs mois ſe paſſent dans l'incertitude : en ſorte que c'eſt ici le cas d'appliquer le proverbe ſi connu : *A quelque choſe malheur eſt bon.*

Etonnée que Suzette fût ſi long-tems ſans trouver une bonne-fortune, la Dame Commode était interdite, & ſoupçonnait preſque une réforme dans les mœurs; Pierrin, furieux & déſeſpéré, s'écriait qu'il n'y avait plus de bonheur pour les honnêtes gens : ſon Amie, confuſe & mortifiée, regrettait le Château de Mondor. La plus vive alégreſſe ſuccéda tout-à-coup à leur abattement; leurs vœux furent comblés lorſqu'ils s'y attendaient le moins, & par un moyen auquel ils étaient loin de ſonger.

Je crois avoir dit que mon Héroïne partageait la demeure de ſa diſcrette Confidente Madame Commode. La maiſon appartenait à un M. Harpagon, riche Négociant, & le plus vilain Avare qui ſe ſoit encore aviſé d'aimer l'argent. La Marchande à la toilette devait deux termes; ſe trouvant hors d'état de les payer, & n'oſant elle-même aller dire cette fâcheuſe nouvelle à un homme qui

pouvait à peine attendre la fin de chaque terme, elle engagea Suzette à se charger de cette difficile commission. Elle descendit en tremblant chez l'Avare, & le trouva seul dans son cabinet, assis devant son Bureau, & s'occupant à feuilleter le registre de ses recettes. Il s'imagina qu'elle lui apportait de l'argent; son front se dérida, le ton brusque de sa voix s'adoucit un peu, & il lui dit, en s'efforçant de sourire : — » Soyez la bien venue, Mademoiselle, car j'ai grand besoin que mes locataires songent à moi ; les tems » sont si durs ! — Hélas ! monsieur ; » je viens vous prier de nous excuser ; il nous est impossible de vous » satisfaire ; prenez encore patience pendant une quinzaine de jours. — O » Ciel ! Je suis ruiné ! s'écria le dur » Harpagon, personne ne me paye : » allez dire à Madame Commode que » je vais faire vendre ses meubles & vos » nippes ». — Suzette se retira toute en larmes ; & l'Avare ne put s'empêcher de la regarder sortir, d'admirer la finesse de sa taille, & de soupirer. Il faut savoir qu'il la lorgnait depuis long-tems, & qu'il l'aurait trouvée très-jolie, si l'a-

mour de l'or n'avait pas tant regné dans son cœur. L'aspect subit d'une Beauté qui avait fait quelqu'impression sur lui, porta dans tous ses sens un trouble qui lui était inconnu. — » Elle est charman-» te, se disait-il, mais elle ne vaut pas » ce précieux métal que j'idolâtre ». — Et tout en parlant de la sorte, il ne pouvait s'empêcher de songer aux attraits qu'il voulait dédaigner. Surpris de l'étrange sentiment qu'il éprouvait, il s'efforçait à compter son argent; cette action détournait ses idées: mais dès qu'il avait cessé de promener ses yeux sur des monceaux d'écus, & de remplir tous ses sacs, il recommençait à s'occuper des charmes de Suzette.

Ne pouvant plus résister au penchant qui l'entraînait, & se flattant que la démarche qu'il allait faire n'aurait aucune fâcheuse suite pour sa fortune, il monta chez Madame Commode, sous prétexte de demander ce qui lui était dû. O rare pouvoir de la Beauté! il oublia de parler de ses loyers, tint des discours tendres à Suzette, se passionna de plus en plus, & finit par lui déclarer qu'il l'adorait. Exacte à suivre les leçons de sa Confidente, elle répondit que des mal-

heurs de famille l'avaient plongée dans l'indigence ; & qu'elle n'aurait de faiblesse à se reprocher que pour un Protecteur généreux qui la comblerait de bienfaits. Harpagon frémit à ces paroles, & se retira tout rêveur.

Il se croyait guéri de son amour ; la petite personne est intéressée, disait-il en lui-même ; il m'en coûterait quelque chose.... Oh ! non, je sens que je l'aime beaucoup moins que mon argent. Mais la sottise qu'il avait faite d'aller voir l'enchanteresse, acheva de troubler sa raison ; l'image de Suzette le suivait jusques dans le calcul des intérêts des sommes qu'il prêtait à grosse usure, & dérangeait furieusement son arithmétique.

Il ne s'apperçut pas plutôt que la tendresse l'emportait dans son cœur sur le desir des gains illégitimes, qu'il entra dans une espèce de fureur ; seul dans son cabinet, au milieu de son or, environné de ce talisman qui avait perdu tout son effet, de ce talisman qui l'avait endurci si souvent aux pleurs des malheureux ; fixant ce métal qui avait été si longtems son idole favorite, & dont le son le rendait sourd aux cris de la veuve &

de l'orphelin: — » Je suis ensorcelé, » s'écria-t-il, je vais me résoudre à faire » une certaine dépense!.... Ne serait-» il pas possible de posséder tout-à-la-» fois & mon bien & ma Maîtresse? » Hélas! je sens que l'un me prive né-» cessairement de l'autre..... Mon ar-» gent! ma Suzette!... Lequel pré-» férer des deux?... Fatal empire de » la Beauté! » — Et mon Avare de se donner des coups de poing, de s'arracher les cheveux, de se rouler de désespoir sur son or. Enfin ses sens se calmerent, il s'avoua qu'il était amoureux, & ne pouvait se dispenser de faire quelques présens; mais il se promit bien de ne dépenser que le moins possible.

Ajoutons quelques coups de pinceau au portrait d'Harpagon, afin de montrer davantage quel est le pouvoir du beau sexe sur les passions des hommes. Son avarice était si excessive, qu'il se reprochait jusqu'au nécessaire; les représentations, les emportemens, les caresses de sa femme, ne l'avaient pas rendu moins ménager; ses enfans, vêtus de l'étoffe la plus grossière, avaient l'air d'être les fils d'un pauvre Artisan. Quand il faisait clair de lune, à peine

voulait-il souffrir qu'on allumât chez lui une chandelle. Ce qu'il y a de singulier, c'est que son avarice avait suivi la même progression que ses richesses ; avant d'avoir fait fortune, à force d'usures, il était libéral ; une sorte d'abondance regnait sur sa table, & il s'empressait d'ouvrir sa bourse aux besoins de ses amis : son caractère changea à mesure qu'il accumula de l'or ; il devint dur, soucieux, diminua de trois quarts la dépense de sa maison, & fut incapable d'obliger personne.... O vil métal ! sois à jamais maudit, sois replongé dans les entrailles de la terre, puisque tu corromps les âmes les plus honnêtes, & que tu brises les liens des familles, & ceux de la tendre amitié ; sois à jamais maudit.... Mais revenons à l'avare Harpagon. Cet homme si méprisable ne laissa pas de prétendre au cœur de Suzette, quoiqu'il se doutât bien qu'il lui en coûterait cher : entraîné, subjugué par une passion non moins forte que la soif intarissable de l'or, il résolut, en frémissant, de prodiguer à sa Maîtresse ce qu'il refusait à ses enfans, à son épouse & à lui-même.

Suzette reçut un matin ce billet : » Je ne sais si le Diable s'en mêle ; mais » je vous dirai, Mademoiselle, qu'on » ne peut vous aimer plus que moi. J'ai » fait tous mes efforts pour éteindre » cette passion ridicule ; car enfin je » connais des choses que vous ne valez » pas tout-à-fait. Mais le sort en est » jeté ; je vous préfère à des objets qui » ont un éclat & une solidité véritables. » Un homme qui a de la famille & qui » est d'un certain âge, devrait pourtant » avoir plus de raison ; voilà ce que » c'est que d'être jolie ; on se fait aimer » de tout le monde, en dépit qu'on en » ait. Je ne suis pas riche, il s'en faut » de beaucoup que je le sois ; cependant » je suis en état de reconnaître un peu » vos bontés, s'il le faut absolument. » Marquez-moi si vous serez seule de- » main matin, & s'il me sera permis » de me déclarer votre petit Serviteur, » HARPAGON.

— » En voilà donc un, (s'écria la Dame Commode transportée de joie, après avoir entendu la lecture de cette singulière missive) » en voilà donc un » qui vient enfin se prendre dans nos » filets ! Mais l'animal est difficile à

» faisir, & pourrait rompre les piéges » dans lesquels il s'est enveloppé lui-» même, si nous ne redoublons & de » ruses & d'adresses. Vous êtes bien » heureuse d'être dirigée par les avis » d'une femme telle que moi, qui con-» nais par expérience toute la faiblesse » du cœur des hommes, & les moyens » de rendre faibles ceux qui oppose nt » trop de résistance ». —

La réponse de Suzette à l'amoureux Harpagon fut écrite sous la dictée de l'habile Conseillère, qui dans cette occasion fit de nouveaux efforts pour instruire sa jeune Elève. Un Amant avare n'est pas une dupe qu'on plume aisément.

Harpagon fut exact à se rendre à l'heure indiquée; on se doute bien qu'il trouva Suzette seule, & que Madame Commode avait été obligée de sortir pour une affaire importante. Il voulut débuter par lui prendre un baiser; mais le repoussant avec douceur, elle le pria de s'asseoir, & d'écouter ce qu'elle avait à lui dire : » — Je ne vous cache pas, » Monsieur, lui dit-elle, que je suis » beaucoup plus flattée de la conquête » d'un homme tel que vous, honnête » & d'un âge mûr, que je le serais de

» celle d'un jeune étourdi, qui m'ai-
» merait par caprice, & me donnerait
» bientôt lieu de pleurer ſon infidélité.
» Mais puis-je croire vos ſentimens ſin-
» cères, & me livrer à la joie qu'ils
» m'inſpireraient, tant que vous ſerez à
» même de nous pourſuivre, Madame
» Commode & moi, pour le paiement
» des deux termes échus ? Quand je
» vous aurai ſatisfait à cet égard, je
» ſens que mon cœur aura moins de
» peine à ſe rendre. — J'admire, Ma-
» demoiſelle, s'écria le Vieillard, la
» délicateſſe de votre procédé; craindre
» de répondre à mon amour, parce
» qu'il ſemblerait que ce ſerait par in-
» térêt, afin de vous acquitter avec
» moi de votre dette; en vérité, rien
» n'eſt plus noble !... Eh bien, je veux
» me piquer auſſi de généroſité; je vais
» faire un effort; je vais vous donner
» quittance des deux termes, à condi-
» tion cependant que vous me les paie-
» rez le plutôt qu'il vous ſera poſ-
» ſible ». —

Après quelques façons, Suzette ſe leva, préſenta de l'encre & du papier au vieil Avare, qui, moitié avec plaiſir, moitié avec chagrin, lui fit une

quittance des deux termes. Il reçut, pour récompense, de légères faveurs, & l'on promit de le rendre heureux au premier jour. Charmé d'une résistance qui lui annonçait des principes de sagesse, & enchanté des apparences de douceur qu'il avait entrevues, qui lui préfageaient une victoire prochaine, il se retira, lorsque Madame Commode parut en se flattant d'un bonheur délicieux, & en regrettant pourtant la quittance qu'il avoit donnée.

Harpagon croyait que ses vœux allaient être comblés tout de suite; mais il lui fallut essuyer les petites façons que les femmes, sur-tout celles qui ne sont point conduites par le sentiment, mettent ordinairement en usage pour reculer l'instant de leur défaite. Un matin il trouva mon Héroïne toute en larmes, & la Dame Commode s'empressant en vain de la consoler. Après les plus vives instances, il parvint enfin à savoir la cause de cette violente affliction. Suzette lui apprit, en redoublant ses pleurs, qu'elle était harcelée pour le paiement d'environ dix louis de dettes criardes, & que si elle ne pouvait acquitter au plutôt cette somme modi-

que, elle ſerait obligée de ſe réfugier dans quelque quartier obſcur, ou d'abandonner une Ville où elle était ſi malheureuſe ; extrêmité, ajouta-t-elle avec un regard expreſſif, qui lui ferait beaucoup de peine, parce qu'il lui faudrait ſe ſéparer d'un homme eſtimable, digne de tout l'amour qu'il inſpire. -- » Dix » louis ! s'écria notre Avare, mais l'in» térêt, ſeulement à dix pour cent, ſe » monte à vingt-quatre livres, & en fai» ſant valoir l'intérêt de l'intérêt, ce ſe» rait juſtement la ſomme de deux cents » ſoixante-ſix livres huit ſols. -- Vous » avez raiſon, reprit Suzette, recevez » mes adieux ; je vais vous quitter, nous » ne nous verrons plus. -- O ciel ! vous » m'arrachez l'âme. Ne plus nous re» voir ! Je perdrai donc mes deux termes, » dont vous avez quittance !... Atten» dez, j'aime mieux vous prêter encore » ces dix louis, qui font la ſomme de » deux cents ſoixante-ſix livres huit ſols, » y compris le bénéfice le plus honnête » que je retire de mon argent. Voyez » tout ce que je fais pour vous ! » --

Alors Harpagon compta à diverſes repriſes les dix louis qu'il tira d'une vieille bourſe toute craſſeuſe ; les deux

femmes le voyant recommencer vingt fois un calcul si facile à faire, croyaient qu'il ne finirait jamais ; enfin il cessa de compter, & mit en gémissant les dix louis dans la main de Suzette, qui les donnant tout de suite à Dame Commode, lui dit de courir promptement payer les dettes les plus pressantes.

Le Vieillard amoureux profita de l'occasion ; il n'éprouva qu'une légère résistance qui ne fit qu'augmenter ses desirs, & reçut l'intérêt de la somme qu'il venoit de débourser ; intérêt peut-être moins illégitime que celui de l'usure.

Comblé des faveurs de sa Maîtresse, Harpagon prit enfin congé d'elle ; charmé de son bonheur, il soupira en sortant ; mais je crois que l'amour n'en fut point la seule cause : au moins la moitié de ce soupir fut pour son cher argent.

Les plaisirs qu'il goûtait chaque jour commençaient d'autant plus à le consoler de ce qu'il lui en avoit coûté, qu'il s'imaginait n'être plus obligé à rien donner davantage. Mais ce n'était pas là tout-à-fait l'intention des deux femmes auxquelles il avait affaire. Un

soir qu'il venait se délasser avec Suzette des occupations de son commerce, il l'entendit se quereller vivement avec la bonne & douce Commode, qui, sortant de son caractère, lui répondait des choses très-dures. — » Eh, » pourquoi, sotte que vous êtes, lui » disait-elle, n'accepteriez-vous pas » l'offre que l'on vous fait de deux-» cents francs par mois? Vous êtes » trop heureuse de les trouver. — J'ai » promis d'être fidelle à mon cher Har-» pagon, & rien au monde n'est ca-» pable de me faire manquer à ma pa-» role. — Mais avec ces beaux senti-» mens, vous courrez risque de mourir » de faim. Votre Monsieur Harpagon » n'est qu'un Avare, qui n'a garde de » songer que vous ne vivez pas d'a-» mour : écrivez donc à ce Financier » que vous agréez ses deux cents francs » par mois; rien ne vous manquera; » vous pourrez alors être fidelle tout » à votre aise. — Je suis sûre que mon » aimable Harpagon me ferait un cer-» tain sort, s'il savait que par rapport » à lui, je refuse mon bien-être; » mais je sens que je n'aurai jamais la » force de le lui dire. — Oh bien, je

» me lasse de vous nourrir, je vous en » avertis : si vous aimez le jeûne & » l'abstinence, continuez à soupirer » langoureusement pour Harpagon ».— Le Vieillard s'était arrêté à la porte, & ne perdit pas un mot de cette conversation simulée, qui n'avait été tenue qu'au moment qu'on l'entendit monter. Ne pouvant douter de la tendre impression qu'il avait faite sur le cœur de Suzette, il résolut d'effectuer lui-même l'offre prétendue des deux cents livres par mois; son amour & sa vanité triomphaient également; ce n'est pas que l'avarice ne lui livrât un furieux combat; mais elle fut forcée de céder à ces deux nouvelles passions, qui vinrent partager son empire. Il entra d'un air satisfait, & sa présence fit cesser la dispute. — » J'ai tout entendu, » s'écria-t-il : & mon amour pour Su- » zette, que je croyais à son dernier » période, a redoublé sa vivacité. Il » n'est pas juste que cette chère enfant » languisse à cause de moi dans le be- » soin; je veux être aussi généreux que » le Financier, dont vous parliez tout- » à-l'heure. La somme est considéra- » ble, il est vrai, & se monte par an à

» deux-mille-quatre-cents livres ; mais » je prendrai quelque chose de plus sur » les billets que j'escompte, & je ven» drai un peu plus chèr mes marchan» dises ». —

Voilà comme l'adresse de la Dame Commode sut amener insensiblement un Avare au point de devenir prodigue, pour ainsi dire. Si Harpagon avait fui la vue de Suzette, il ne se serait point exposé à regretter quelque jour les folles dépenses qu'il va faire. Il était loin de prévoir qu'il dût éprouver une passion beaucoup plus forte que l'avarice, & qui le mît dans le cas de se défaire d'une partie de son argent.... Un Avare, entretenir une femme ! Un Avare capable d'être généreux ! s'écrieront peut-être des Critiques de mauvaise humeur. — Oui, sans doute, tel est le pouvoir de la Beauté & des ruses qu'elle emploie souvent ; elle subjugue, elle maîtrise à son gré notre âme : ceux qui trouveraient incroyable l'exemple que j'en rapporte, n'auraient aucune connaissance du cœur humain.

Non-seulement Harpagon donnait par mois deux-cents francs ; il faisait

encore préſent de quelques petits bijoux, & d'autres bagatelles, qui ne laiſſaient pas de faire un objet; il en vint même juſqu'à ne rien regretter de tout ce qu'il accordait à ſa Maîtreſſe. Il n'était avare qu'au ſein de ſa famille; il craignait chez lui de dépenſer un écu; la léſine regnait ſur ſa table; ſes amis n'en pouvaient tirer le moindre ſervice pécuniaire; il refuſait les choſes les plus néceſſaires à ſa femme & à ſes enfans, tandis qu'il était la complaiſance même pour une fille dont il aurait dû ſoupçonner les vues intéreſſées, & à laquelle il procurait une ſorte d'opulence.

CHAPITRE XXIII.

L'Intrigante.

VOILA donc Suzette à l'abri de la miſère, & commençant à reſſentir la félicité des Demoiſelles entretenues. Harpagon ſe fait un plaiſir de combler tous ſes vœux; elle n'a qu'à deſirer. Elle lui promet de n'aimer ja-

mais que lui, d'être insensible aux soupirs du reste des hommes, & de résister aux offres les plus séduisantes : Harpagon l'aime sincèrement, chaque jour augmente sa tendresse : elle, de son côté, le chérit comme un père ; il est son Ami, son Amant, son Bienfaiteur : mais *s'y tiendra-t-elle* ?

Pierrin venait souvent en secret jouir *gratis* du bonheur que le vieux Négociant payait assez cher ; mais comme plus ancienne connaissance, il devait avoir le pas sur Harpagon : s'il les avait oubliées, Suzette lui aurait rappellé ses prérogatives. L'or ni l'argent ne soumettent point le cœur des Belles, ils empêchent seulement qu'on ait la force de nous être sévères, mais ils ne sauraient obliger celles pour qui nous les prodiguons à se pénétrer en notre faveur de ces tendres sentimens qui charment les âmes délicates, & sans lesquels on ne goûte qu'un plaisir imparfait. Pierrin était donc plus fortuné que le riche Harpagon ; lorsque sa Maîtresse lui souriait, il était sûr qu'elle ne se faisait aucune violence ; il ne pouvait se dire : peut-être que sans mon or elle me dédaignerait.

Suzette fit usage des dons du Vieillard pour s'habiller proprement & avec goût; elle suivait sans peine l'avis de son Amie, qui lui conseillait de chercher à plaire & à se procurer un Amant plus libéral qu'Harpagon. La vie aisée qu'elle devait à ses bienfaits, l'accoutumant au luxe, à la molesse, & réveillant sa vanité, la faisait soupirer après une meilleure fortune : voilà le sentiment qu'excite, pour l'ordinaire, l'homme qui prodigue son bien à une fille dont il veut s'assurer la possession; elle en desire un autre plus riche : a-t-elle trouvé un Crésus, un Mylord, un Prince, elle ne peut plus souhaiter une destinée plus brillante; mais elle trompe en secret son opulent & noble Adorateur, en faveur de quelque malotru. C'est ce que fit Suzette sans savoir besoin de leçons & d'exemples : le cœur des femmes est toujours le même : prenez une Villageoise ou une Habitante des Villes, vous n'en serez pas moins trahi; un peu plus tard ou un peu plutôt, voilà toute la différence. Mon Héroïne imaginait mille douceurs à posséder un carrosse magnifique; son orgueil était délicieusement chatouillé, lorsqu'elle

se représentait la satisfaction qu'elle aurait à se voir couverte de diamans.

Afin de réussir dans ses projets de fortune, elle continua de se montrer aux promenades. Là, elle prenait un petit air enfantin, minaudait, grimaçait le plus joliment du monde; elle déployait ses grâces, son enjouement, souriant à droite & à gauche. Ses charmes, son effronterie, ses manieres affectées, la faisant connaître pour une demoiselle complaisante, attirèrent autour d'elle un essain d'Adorateurs, peu difficiles sur le choix de leurs amusemens, & se souciant peu de ménager les bienséances dans un endroit public. Elle avait l'art de répondre à leurs discours sans trop s'engager, de remplir celui-ci des plus douces espérances, d'arrêter celui-là prêt à se rebuter, & de minauder lorsqu'elle ne savait que dire. Le bonhomme Harpagon admirait sa facilité à saisir les manieres ridicules des Femmes de qualité; il prenait ses efforts de coquetterie pour un ardent desir de l'enchaîner sans cesse; &, par reconnaissance, il redoublait ses présens.

Suzette aimait à la fureur le Spectacle, & sur-tout la Comédie Française:

(je supplie le Lecteur de lui pardonner ce goût bisarre ; à mesure qu'elle vivra dans le monde, elle deviendra plus raisonnable, & ne manquera pas de faire ses délices des pieces à Ariettes). Sûre d'être remarquée, elle s'y montrait aux premières loges les jours désignés par l'usage, où il est d'étiquette que les bons Acteurs doivent jouer. Je n'ai pas besoin de remarquer qu'elle était toujours accompagnée de Madame Commode, qui semblait avoir la charge d'enrégistrer tous ceux qui se présentaient, de comparer leurs richesses, & de peser mûrement leurs propositions. La loge de ces deux femmes était remplie de jeunes étourdis & de vieux libertins, qui venaient briguer à l'envi l'honneur d'être ruinés par Mademoiselle Suzette. Mais elle s'était imposé la loi de n'admettre chez elle que celui qui ferait tout d'un coup sa fortune, ou qui s'annoncerait par des présens considérables.

La Marchande à la toilette, que son état répandait dans le monde, secondait de son mieux des desseins qu'elle avait fait naître. Elle avait pour pratiques de très-grands Seigneurs, qui, croyant avoir à meilleur marché des bijoux de

hasard, lui en achetaient quelquefois, qu'ils destinaient pour des Demoiselles subalternes de l'Opéra, d'obscures Figurantes, ou des Chanteuses des Chœurs; elle ne manquait pas de leur vanter l'excellent caractère, & les charmes de Mademoiselle Suzette. — » Cette pauvre fille, disait-elle, est » d'une sagesse exemplaire, malgré son » air étourdi; mais c'est jeune, sans » expérience, & ça ferait le bonheur » d'un galant homme: ses malheurs » sont inouïs; elle est orpheline, se » soutient décemment par le travail de » ses doigts, & n'écoute point la fleu- » rette! oh! c'est un phénix! —

CHAPITRE XXIV.

Singulière déclaration d'amour.

» Oui, mon bon Ami, mon Bien- » faiteur, personne ne me fut plus cher » que vous. Ce ne sont point tous vos » dons qui font naître toute ma ten- » dresse? je suis jalouse de posséder » votre cœur & non vos biens. Gardez

» ces préſens qui ne ſauraient me flat-
» ter, & chérilſez-moi davantage, s'il
» eſt poſſible. Votre amour ſeul fait
» ma félicité ; puiſſe-t-il durer au-
» tant que le mien ! Qui ? moi, prêter
» l'oreille aux diſcours d'un nouvel
» Amant ! Souffrir à mes côtés un autre
» que vous ! Non, je le proteſte ; je le
» jure, j'en fais ſerment, je languis
» lorſque je ne vous vois pas. Eh ! tous
» les hommes enſemble valent-ils mon
» cher Harpagon ? » —

C'eſt ainſi que parlait Suzette au vieux Négociant, en lui faiſant les tendres careſſes. Tandis qu'elle lui tenait ce paſſionné diſcours, il la preſſait d'agréer une nouvelle preuve de ſon attachement, qu'elle acceptait tout en feignant de la refuſer. Son déſintéreſſement n'était pas plus vrai que l'amour dont elle faiſait parade ; car au moment qu'elle aſſurait le crédule Harpagon de n'aimer toujours que lui, elle aurait voulu le voir bien loin, & ſoupirait après le rival qui devait le remplacer, & qui, de ſon côté, attendait avec impatience l'heure qu'un rouleau de louis d'or avait marquée pour ſes plaiſirs. Défions-nous des careſſes &

des sermens de certaines femmes ; c'est alors sur-tout qu'elles songent à nous tromper.

Ce nouvel acquéreur des charmes de Suzette, était le Chevalier d'Illi, qui n'avait pas craint de se rendre fameux par ses débauches ; réputation brillante dans un siecle où le libertinage & l'irréligion sont à la mode, & où les bonnes mœurs sont tournées en ridicule. Une foule de créanciers rempliſſaient chaque jour l'antichambre de M. d'Illi, & se plaignaient hautement de sa mauvaise-foi ; l'un l'accusait de la misère qu'il éprouvait ; l'autre réclamait sa promesse, ses sermens ; celui-ci le conjurait d'acquitter au moins une partie de ses dettes ; celui-là se livrait au désespoir ; mais le Chevalier, sourd à leurs cris, insensible à leurs larmes, ne s'occupait d'eux que lorsqu'il les rencontrait en traversant ses appartemens ; loin de songer à les satisfaire, il ne trouvait rien de si bourgeois que de payer ses dettes. Il n'aurait cependant tenu qu'à lui de remplir à cet égard les obligations d'un honnête homme ; il était fort riche ; quelques années d'économie l'auraient mis à même de prouver

qu'il était digne de la confiance qu'on avait cru devoir à son rang & à ses paroles. Mais peu jaloux de goûter cette douce satisfaction, beaucoup plus agréable que celle de faire crier après soi des gens dont on cause la ruine, il ne s'étudiait qu'à dépenser follement son bien, & croyait ne pouvoir mieux l'employer qu'à ses plaisirs; à peine ses revenus, quoique considérables, suffisaient-ils à l'entretien de ses Maîtresses, aux fêtes splendides & mal ordonnées qu'il imaginait, & aux pertes immenses qu'il faisait au jeu: aussi était-il presque toujours dans l'embarras, & réduit à recourir aux expédiens, digne punition d'un homme sans conduite!

Le Chevalier, que je viens de peindre d'après nature, était une des connaissances intimes de l'obligeante Marchande à la toilette, elle lui parla si souvent de sa protégée, qu'elle lui fit naître l'envie de la voir, & ses desirs furent satisfaits à la Comédie Italienne. Il vint se placer dans la loge où était Suzette, & trouva que sa conversation répondait aux agrémens de sa personne. Le lendemain la Dame Commode ne manqua pas de se rendre chez

lui,

lui, & lui remit cinquante louis, en la priant de les porter de sa part à la belle Provinciale, & de la prier de lui être favorable. La complaisante Marchande lui promit de le servir avec zèle, & ne se piqua point de l'imiter en manquant à sa parole : elle se serait fait conscience de le désobliger ; c'était à son avis le plus honnête Seigneur qu'il y eût en France.

Elle revint bientôt lui dire que son mérite avait fait impression, & que s'il se présentait chez Mademoiselle Suzette vers les onze heures du matin, il ne pouvait manquer d'être bien reçu.

Harpagon sortit enfin, après avoir entendu les choses tendres que nous avons rapportées au commencement de ce Chapitre ; il se retira persuadé de plus en plus que Suzette était folle de lui, & fit place au Chevalier, qui ne manqua pas d'arriver à l'heure précise. Mon Héroïne l'attendait prête de tous ses attraits, tant naturels qu'embellis par l'Art ; elle fit sonner bien haut la complaisance qu'elle avait de le préférer à tant d'autres soupirans ; M. d'Illi fit le passionné, jura de surpasser tous ses rivaux, & par la durée de son amour,

& par le nombre de ses bienfaits : une telle ardeur pouvait-elle être dédaignée ? Non, elle ne le fut point ; il en reçut le prix à l'heure même.

Le Chevalier ne regretta ni ses cinquante louis, ni les présens qu'il fit par la suite ; Suzette, selon sa coutume, le convainquit avec adresse qu'il était l'Amant préféré. Eh ! comment ne l'aurait-il pas crue ? Elle flattait son amour-propre. Il était donc tout simple qu'il fût aussi dupe que le vieil Harpagon. Un troisieme vint partager leur bonheur, & fut trompé à son tour : tel est le sort de tous ceux qui se flattent d'attendrir une femme galante & intéressée.

Il faut faire connaître ce troisième *Bailleur de fonds*, qu'a su se procurer Mademoiselle Suzette. C'était un certain M. Massif, qui, de simple Rat-de-cave, avait eu le bonheur de monter jusqu'à une place considérable dans la Finance. Ce lourd Crésus, dur & impitoyable envers tout le monde, se déridait à l'aspect de toute fille qui lui laissait entrevoir une victoire aisée ; il refusait un écu à un malheureux, & donnait vingt-cinq louis au moindre minois chiffonné qui excitait sa cou-

voitiſe : combien de gens riches lui reſſemblent, ſans être Financiers !

Il apperçut Suzette au Spectacle, deſira de faire ſa connaiſſance ; & pour y parvenir, ſe plaçait de préférence dans ſa loge. Son air commun & important, ſes diſcours monotones & groſſiers, ſon rire niais & continuel, ennuyèrent à périr celle qu'il prétendait charmer. Voyant que le récit de ſon tendre martyre ne la portait point à la douceur, qu'il avait beau lui crier tout haut à l'oreille qu'il l'adorait, & lui propoſer un ſouper ; voyant, dis-je, que ſes propos langoureux & libres, qui empêchaient tous ſes voiſins d'être attentifs au Spectacle, étaient à peine entendus de la Belle, il changea de façon d'agir, & lui demanda ſon adreſſe, afin qu'il eût le plaiſir d'aller lui faire ſa cour. — » Monſieur, répondit l'adroite Commode, Mademoiſelle Suzette & moi, nous demeurons dans la rue de Grenelle-Saint-Honoré, près..... Mais nous ne recevons perſonne ». — Quoique Maſſif fût très-ſtupide, il comprit à demi-mot, réſolut de lever toutes les difficultés, & d'employer un moyen qui

fléchit la plus cruelle. Il envoya cette Lettre laconique à celle qu'il voulait subjuguer :

MADEMOISELLE,

» Il vous plaira recevoir par la pré-» sente une Lettre-de-change payable » à vue, montant à la somme de 2400 » liv. Vous voudrez bien en tenir » compte à votre petit serviteur MASSIF.

Ce langage énergique fit impression ; Suzette pensa qu'un homme qui écrivait si bien, devait avoir de l'esprit & du mérite ; & sa figure lui parut supportable : elle se ressouvint qu'elle avait entendu dire que la plupart des gens à talens n'ont pas trop à se louer de la Nature.

Massif suivit de près sa Lettre ; on le trouva moins gauche & moins lourd ; on s'étonna de n'avoir pas aperçu plutôt mille belles qualités ; on lui sourit ; on se montra sensible à ses caresses ; enfin Massif fut convaincu qu'il s'était servi d'un moyen excellent sans lequel on court risque de se consumer vainement en soupirs. Heureux celui qui possède le secret du demi-Fi-

nancier, & qui peut le mettre en usage! mais plus heureux encore celui qu'on en dispense!

CHAPITRE XXV.

Apprenons à connaître le monde.

Le Lecteur aurait grand tort s'il s'imaginait que mon Héroïne ne songe plus à Pierrin; elle est loin d'être capable d'une telle inconstance; il lui est même plus cher que jamais. Deux raisons essentielles l'engagent à l'aimer avec la dernière fidélité; elle suit le penchant de son cœur, & se procure le plaisir de tromper ceux qui croient la posséder sans partage.

Je ne veux point imiter ces Auteurs qui inondent Paris de Romans frivoles; leurs Héros langoureux soupirent dès la première page, & meurent d'amour à la fin du Livre, ou sont couronnés par un heureux hymen. Ces Messieurs les Ecrivains de tendres Historiettes prétendent nous amuser par un fade écrit des tourmens qu'endure une Belle, éprise du mérite d'un ga-

lant Cavalier, qui de son côté, se consume pour les beaux yeux d'une inhumaine ! laissons-les remplir quatre cents pages de déclarations, de billets doux, de ruptures, de raccommodemens ; ils font bâiller plus d'un Lecteur, qui croit admirer & s'attendrir. Je ne parle ici de la constance de mon Héroïne, qu'afin d'observer qu'elle se serait peut-être moins piquée d'être fidelle, si cet éternel attachement n'avait été une nouvelle perfidie de sa part. Si Harpagon, si Massif, &c. &c. l'ont vue plongée dans une ivresse délicieuse, & se livrer avec transport à leurs caresses, c'est qu'alors une douce illusion s'emparait de ses sens ; elle croyait presser dans ses bras celui qui régnait seul réellement dans son cœur.

Pierrin ne lui était pas moins fidèle, soit par sympathie, soit par habitude, & ne manquait presque aucun jour sans lui rendre visite, sans goûter avec elle des plaisirs dont rien n'altérait la douceur : ses rivaux n'avaient que l'apparence du bonheur ; mais lui jouïssait de la réalité. Il trouvait encore le moyen de se procurer des choses plus solides ; sa Maîtresse lui donnait tout l'argent

dont il avait besoin, & qu'elle n'avait que la peine de demander à ses riches soupirans. Il était donc tout naturel que Pierrin fût assidu auprès d'elle, malgré l'ancienneté de leur liaison. Son habit de livrée ne faisait point rougir Suzette : eh ! que lui importait de quelle façon fût mis son cher Pierrin, pourvu qu'il l'aimât toujours? Elle exigeait seulement qu'il vînt souvent l'assurer de sa tendresse, & qu'il eût soin de n'arriver qu'à la fin du jour.

Accoutumée à le voir exact à l'heure du rendez-vous, de quelles inquiétudes ne fut-elle pas saisie, lorsque près d'un mois s'écoula sans qu'elle reçût sa visite, sans qu'elle apprît même de ses nouvelles ! La crainte & la jalousie l'agitèrent tour-à-tour ; son âme flottait entre mille pensées affligeantes : tantôt elle s'imaginait qu'il l'oubliait dans les bras d'une autre, tantôt elle le croyait mort ou dangereusement malade. Elle se serait promptement informée de son sort ; mais elle avait oublié le nom de son Maître, & la rue où il demeurait.

Il fallut que Suzette prît patience & dissimulât sa douleur : qu'auroient pensé les Amans qui lui procuraient

une vie aisée, s'ils l'avaient toujours trouvée en larmes? Un soir qu'elle était seule, livrée à ses tristes réflexions, & qu'elle se dédommageait de la contrainte de la journée en pleurant avec une sorte de plaisir, elle sentit tout-à-coup des bras qui s'enlaçaient autour d'elle, & une bouche qui la couvrait de baisers; elle se retourne, apperçoit son cher Pierrin, & pousse un grand cri en le voyant habillé d'une maniere très-élégante.

Ce n'était plus ce Pierrin tristement accablé sous le poids d'une lourde livrée, bigarrée de diverses couleurs; c'était un véritable Petit-Maître: son habit charmait la vue par sa symmétrie & son bon goût; il était d'un drap gris, orné d'une légere broderie en or, relevée par des paillettes, & la doublure était d'une étoffe de soie rouge, afin qu'elle fît contraste, & qu'elle parût de plus loin. Un chapeau, d'une petitesse singulière, lui couvrait l'oreille gauche; sa bourse, longue & étroite comme le fourreau d'un pistolet, & presque poudrée à blanc, paraissait attachée au sommet de sa tête; son épée à l'anglaise, d'un acier très-poli

& sans garde, avait un fourreau de galuchat verd, & ressemblait assez à un couteau de table dans sa gaîne ; le bruit des breloques de sa montre, capable d'étourdir, l'annonçait de deux-cents pas, & par leurs cliquetis perpétuels, rappellaient ces grelots attachés au cou d'un joli Toutou, dans la crainte de le perdre : les boucles de ses souliers frappaient les yeux par leur grandeur énorme, & formant un demi-cercle, allaient joindre la semelle de son escarpin.

M. Pierrin s'empressa de raconter ses agréables aventures. — » La grosse » Ducheſſe de..., dit-il, & la sémillante » Comteſſe de...., vont souvent chez » le Seigneur que je servais, qui par- » tage entr'elles les restes de son cœur » flétri, dont la sensibilité est presque » éteinte par la débauche. Je remarquai » plusieurs fois que ces deux Dames » me lorgnaient & me regardaient avec » complaisance. Cette découverte m'en- » gagea à redoubler tous mes soins, » pour achever de me rendre joli gar- » çon. Je ne me bornai point à vou- » loir plaire à une seule ; je formai le » dessein de les charmer toutes deux,

» ou d'obtenir au moins leur protection.
» L'entrepriſe était difficile ; & ce qui
» pouvait encore augmenter les obſta-
» cles, c'eſt que leur caractère eſt bien
» différent l'un de l'autre. La Ducheſſe
» de.... peut avoir quarante-cinq ans ;
» elle a la démarche grave, le maintien
» impoſant, l'air fier & hautain, le
» caractère défiant & ſoupçonneux,
» l'âme hypocrite & diſſimulée, & elle
» affiche une extrême dévotion. La
» Comteſſe de..., tout au contraire,
» eſt jeune & belle, vive & légère,
» enjouée & coquette, & ne ſe donne
» aucune peine pour cacher ſes travers
» aux yeux du Public, parce qu'elle eſt
» perſuadée qu'une femme de ſon rang
» eſt au-deſſus des bienſéances.

» Mon Maître m'envoya porter une
» Lettre à cette aimable Comteſſe ; je
» la trouvai ſeule ; il me prit un petit
» friſſon, mais je rappellai bientôt mon
» audace. — Ah ! c'eſt vous, Picard,
» me dit-elle en riant, eh bien, com-
» ment vont les plaiſirs ? Un jeune &
» beau garçon comme vous, ne doit
» pas manquer de Maîtreſſe. — Je vous
» proteſte pourtant, Madame, que je
» n'en ai aucune. (Tu ſais, ma chere

» Suzette, si je disais la vérité ; mais
» que veux-tu ? Il faut absolument men-
» tir pour faire fortune dans le monde).
» Tout de bon, reprit la Comtesse,
» vous ne vivez avec aucune femme ?
» En êtes-vous fâché ? Sans doute ;
» ajouta-t-elle, sans me donner le tems
» de répondre ; on est jeune, rempli
» de santé ; le besoin du plaisir est une
» nécessité de la vie. Oh ça, continua-
» t-elle, en me regardant fixement,
» je veux vous donner une Maîtresse
» de ma main. Soyez sage, on s'inté-
» resse à vous ; revenez dans huit
» jours ; j'ai des réflexions à faire,
» j'ai quelqu'un à congédier, dont
» je ne suis plus contente. — Je me
» retirai enchanté du bonheur qui m'é-
» tait promis. J'avais ouï dire qu'il
» est des femmes de la première distinc-
» tion qui s'abaissent sans rougir jusqu'à
» prodiguer leurs faveurs à des laquais ;
» & je conclus en moi-même que la
» Comtesse m'avait peut-être jugé digne
» de ses bontés. Une pareille conquête
» flattait singulièrement ma vanité,
» quoiqu'elle ne dût cependant exciter
» que mes mépris ; car quelle gloire
» peut-il y avoir pour l'homme de la

» plus vile naissance à charmer telle
» Marquise ou telle Ducheſſe ? Ce ſont
» des femmes qui ont perdu tout ſen-
» timent de pudeur, & qui, ſe dégra-
» dant par un libertinage effréné, ſont
» à peine dignes d'être rangées dans la
» claſſe la plus abjecte. Mais l'intérêt
» me fit paſſer par-deſſus toutes ces
» conſidérations : voilà ce qui arrive
» toujours ; ſans quoi la femme titrée,
» qui ſe déshonore par une conduite
» odieuſe, ne trouverait pas même un
» Laquais pour Amant.

» J'aurais bien voulu ſavoir ſi, à
» l'exemple de la tendre Comteſſe, la
» Ducheſſe penſait avantageuſement ſur
» mon compte : ſes regards me le fai-
» ſaient ſoupçonner ; mais ſon air pieux
» & contrit détruiſait une partie de mes
» eſpérances. Je ne tardai pas à m'é-
» claircir de mes doutes. Elle vint dî-
» ner à l'Hôtel ; après le repas, tandis
» que mon Maître écrivait une Lettre
» de la derniere conſéquence, elle dé-
» ſira d'aller ſeule prendre l'air dans le
» jardin. Je la ſuivis de loin ſans affec-
» tation, & me trouvai adroitement ſur
» ſon paſſage dans une allée ſolitaire.
» Je feignis de vouloir me retirer, mais

» elle m'appella; tout joyeux de cet
» heureux commencement, je l'abor-
» dai d'un air très-respectueux. — Eh
» bien, Picard, me dit-elle d'un ton mys-
» tique, vous conduisez-vous avec sa-
» gesse? Le séjour de Paris est dange-
» reux, on y trouve mille occasions de
» se laisser entraîner au vice. — Je vous
» assure, Madame la Duchesse, que je
» me comporte d'une manière estima-
» ble, quoique je sache fort bien que
» la chair est faible. — Se pourrait-il
» qu'un jeune homme eût soin de fuir
» le libertinage! J'ai peine à vous croi-
» re. — Je fais mon possible, Madame,
» pour me bien conduire, & j'ai la sa-
» tisfaction d'être content de moi-mê-
» me; douce récompense de mes pri-
» vations pénibles! — Du moins votre
» cœur a-t-il été sensible aux attraits
» de quelque jolie femme? — Non,
» Madame; d'ailleurs un pauvre garçon
» tel que moi, soupirerait vainement. —
» Ne dites pas cela, Monsieur Picard;
» vous me charmez. Un cœur tout neuf!
» c'est un trésor! Vous méritez qu'on
» vous veuille du bien; & je ferai votre
» fortune, par amour pour la vertu. —
» Quelqu'un parut dans le jardin, la Du-

» cheſſe n'eut que le tems de me ſourire,
» & de me faire ſigne de m'éloigner;
» enſuite elle me tourna le dos, & tira
» ſes heures, dans leſquelles elle feignit
» de lire.

» Je fus pénétré de joie après cette
» intéreſſante converſation; des idées
» de volupté, d'opulence & ſur-tout de
» vanité, charmaient tour-à-tour mon
» âme; je me peignis vivement le plaiſir
» qu'on devait goûter à ſe voir l'ami
» d'une grande Dame. Je n'oſais pour-
» tant me livrer qu'à demi aux plus
» flatteuſes eſpérances. La Ducheſſe
» s'eſt fait une telle réputation de ſa-
» geſſe, ſes habits ſont ſi ſimples & ſi
» modeſtes, ainſi que ſa coëffure, & ſes
» aumônes ſont ſi publiques, qu'on ſe fe-
» rait lapider ſi l'on doutait de la rigidité
» de ſes mœurs. Au moins, me diſais-je,
» je dois être ſûr qu'elle s'intéreſſe à mon
» ſort; & il eſt, ſans doute, bien flat-
» teur d'être réellement protégé par une
» Ducheſſe, puiſque tant de gens ſe
» glorifient de la ſtérile protection des
» grands Seigneurs qui ne les mène à
» rien.

» Mais j'eus bientôt lieu de penſer
» que je ne ſerais pas plus heureux que

» ces pauvres dupes qui paſſent leur vie » à ſolliciter dans une antichambre les » regards de leurs illuſtres Mécènes. » Je vis tout-à-coup mes chères eſpé- » rances détruites & ma petite fortune » renverſée.

» Lorſque la Comteſſe de... venait » chez mon Maître, elle faiſait à cha- » que inſtant mon éloge : Picard, di- » ſait-elle, eſt un garçon accompli, » vif, alerte, prompt & fidele. Quand » on la plaiſantait ſur l'intérêt qu'elle » ſemblait prendre à ma perſonne, elle » ſe tirait d'affaire par le moyen de quel- » ques ſaillies, & faiſait de nouveau » mon panégyrique. La Ducheſſe, au » contraire, s'écriait que j'étais balourd, » imbécille, un tant ſoit peu ivrogne, » & rempli d'une ſotte vanité ; elle plai- » gnait mon Maître d'avoir un ſi mau- » vais Sujet : enfin, elle en dit tant, » que huit jours après la converſation » du jardin, le jeune étourdi que je ſer- » vais crut devoir me mettre à la porte.

» Je me trouvai donc ſur le pavé, » preſque ſans reſſource, moi & tout » mon mérite. Ce fut alors que je mau- » dis mon ridicule orgueil, qui m'avait » fait eſpérer tant de bonnes-fortunes :

» Hélas ! au lieu des Marquises & des
» Duchesses que je croyais posséder ;
» au lieu de l'opulence qui riait à mon
» imagination, je me vis sans le sou,
» couvert d'une misérable redingote,
» & un objet d'indifférence pour les fem-
» mes. Cette dernière partie de mes in-
» fortunes me chagrinait davantage,
» attendu qu'elle blessait le plus mon
» amour-propre. J'aurais pu recourir
» à ma chère Suzette : je n'ignorais point
» que j'en étais toujours aimé, & qu'elle
» aurait continué de partager avec moi
» son superflu ; mais j'étais si confus,
» si honteux de m'être lourdement
» trompé dans les spéculations de mon
» orgueil, que je jurai de ne me montrer
» à vos yeux que lorsqu'elles se feraient
» en partie réalisées ; il semble que mon
» âme eût un pressentiment de ce qui
» devait m'arriver.

» Avant de quitter le Seigneur trop
» ingrat qui me chassa sans sujet, je
» m'avisai heureusement de laisser à son
» Portier l'adresse de la Tabagie où
» j'allais me retirer, afin que s'il dé-
» couvrait une bonne Maison, il pût
» me faire avertir. Couché sur mon
» grabat, dans un cabinet enfumé,

» j'étois plongé dans une profonde mé-
» lancolie, & je rêvais sans songer à
» rien, lorsque je vis entrer un des
» Gens de la Ducheſſe de...., qui me
» dit de le ſuivre, & que ſa Maîtreſſe
» voulait me parler à l'inſtant. Vous
» ſentez bien que je ne me fis point
» preſſer pour obéir; je me levai, &
» ſans rien répondre, je me mis à
» marcher à côté de l'obligeant Do-
» meſtique, hâtant ſes pas le plus qu'il
» m'était poſſible, & l'accuſant de len-
» teur quoiqu'il courût preſque à perdre
» haleine. Le chagrin qui m'oppreſſait,
» venait de ſe diſſiper tout-à-coup;
» j'avais repris un nouvel être. Oh,
» comme la douleur affaiſſe notre ame!
» Elle engourdit les ſens & l'eſprit de
» celui qu'elle abreuve de ſes poiſons
» cruels: en vain la raiſon voudrait le
» conſoler, il ne peut entendre ſa voix;
» il ne lui reſte de facultés que pour
» ſentir toute l'horreur de ſa ſituation...:
» Mais je me hâte d'effacer un ſouvenir
» qui m'affligerait encore. J'arrivai enfin
» à l'Hôtel de la Ducheſſe de.... Le
» Suiſſe ne fit aucune difficulté de me
» laiſſer paſſer; on ne me laiſſa point
» me morſondre dans l'antichambre, on

» m'annonça tout de suite, & je reçus
» ordre de pénétrer dans le cabinet
» écarté où Madame la Ducheſſe ſe
» cachait à tous les yeux ; elle était
» dans ſon oratoire ; j'y entrai le cœur
» palpitant de crainte & de joie. — Tu
» vois, mon cher Picard, ce que j'ai
» déjà fait pour toi, & l'envie qu'on a
» de te rendre vraiment ſervice : je ne
» t'ai fait chaſſer de chez ton Maître,
» qu'afin que ni lui ni d'autres ne ſe
» doutent jamais que tu poſſèdes mes
» bonnes graces. — J'allais la remer-
» cier du chagrin & de la mortification
» qu'elle m'avait cauſés, elle m'inter-
» rompit en me mettant une bourſe
» dans la main. — Tenez ajouta-t-elle,
» je m'intéreſſe aux malheureux ; ha-
» billez-vous de manière que l'on puiſſe
» ſans honte vous voir quelquefois. Si
» vous êtes diſcret, rien ne vous man-
» quera. — Je balbutiai les aſſurances
» d'une reconnaiſſance éternelle & d'un
» attachement à toute épreuve ; & j'allai
» bien vîte commander à un Tailleur
» l'habit que vous me voyez. Je n'eus
» pas beſoin de me fatiguer à courir
» chez pluſieurs Marchands : cet hom-
» me s'eſt empreſſé à profiter des pri-

» vilèges qu'accorde l'Edit qui sup-
» prime les Jurandes : aussi je trouvai
» chez lui tout ce qui concerne la pa-
» rure de l'homme. Enchanté de ma
» brillante métamorphose, je volai m'of-
» frir aux yeux de la Ducheſſe ; je la
» trouvai encore dans son oratoire,
» couchée mollement sur un canapé
» voluptueux. Elle s'écria que j'étais
» actuellement un très-joli garçon, &
» m'ordonna de m'asseoir à côté d'elle.
» J'obéis ; & comme je n'étais point
» encore accoutumé, moi misérable
» Paysan, à recevoir les faveurs d'une
» Ducheſſe, j'avoue que je jouai quel-
» que tems le rôle d'un sot. Madame
» de.... fut par degrés me rendre moins
» timide ; elle passa une main careſſante
» sur mes cheveux, comme pour en
» réparer le désordre ; ensuite elle me
» donna de petits soufflets ; puis elle
» posa sur ma bouche son bras plus
» blanc que l'ivoire, & m'offrit l'occa-
» sion d'y imprimer mes lèvres. Cette
» tentative ne devait pas me mener
» bien loin ; mais elle parut de consé-
» quence à la Ducheſſe, qui s'écria
» tout-à-coup : — Mon cher Picard,
» que me faites-vous ?.... Je me

» meurs..... O ciel ! que devient ma
» vertu ! — Cette exclamation acheva
» de m'enhardir..... Mais que vous
» dirai-je de plus ? La Ducheſſe eſt
» très-contente de moi, & me fait un
» revenu fort honnête. Elle n'exige
» d'autres ſoins de ma part que de lui
» rendre viſite une fois par ſemaine. La
» diſcrétion m'eſt ſingulièrement re-
» commandée. Cette qualité n'eſt pas
» celle que Madame la Ducheſſe paye
» le moins cher à ſes Amans.

» A peine venais-je de régler avec
» cette Dame tout ce qui concerne mes
» intérêts, que je reçus un billet de la
» part de la Comteſſe de...; elle me
» mandait qu'elle avait une affaire im-
» portante à me communiquer. Je devi-
» nai facilement de quoi il s'agiſſait, &
» me hâtai d'arriver au lieu du rendez-
» vous, porté ſur les aîles rapides de
» l'eſpérance & de l'amour. La Com-
» teſſe eſt jolie, ſon rang & ſa beauté
» flatteraient le cœur de l'homme le
» plus inſenſible & le moins ambitieux.
» On m'introduiſit myſtérieuſement
» dans un boudoir meublé par les grâ-
» ces, & décoré de peintures qui re-
» préſentaient au naturel toutes les fai-

» bleſſes des Dieux. Mais la Comteſſe
» attira tous mes regards ; elle était
» dans le déshabillé le plus galant, cou-
» chée à demi ſur une chaiſe-longue ;
» ſon attitude voluptueuſe permettait
» d'admirer la petiteſſe de ſon joli pied
» & la fineſſe d'une jambe faite au tour.
» — Je n'ai pu vous faire venir plutôt ;
» me dit-elle ; j'avais un Amant qui
» s'aviſait d'être jaloux, &, pour com-
» ble de ridicule, qui était d'une conſ-
» tance éternelle. Je ſuis enfin parvenue
» à m'en défaire, & il eſt ſûrement oc-
» cupé à peſter contre ma perfidie, ou
» bien à m'écrire quelque Lettre la-
» mentable. Oh, rien de ſi plaiſant !
» — Et elle ſe mit à rire à gorge dé-
» ployée. Enſuite jettant les yeux ſur
» moi, elle changea de propos, & s'é-
» cria : — Mais vous voilà paré comme
» un Marquis, & ce qui me plaît da-
» vantage, c'eſt que vous n'êtes point
» auſſi fat. Cet habit vous ſied à mer-
» veille ; mes bienfaits vous mettront
» en état d'en porter toujours un pa-
» reil, ſi vous vous rendez digne de
» ce que j'ai deſſein de faire pour vous.
» — Je me jetai à ſes pieds pour l'aſ-
» ſurer de ma reconnaiſſance & de ma

» discrétion; les éclats de rire recom-
» mencèrent; je me saisis d'une de ses
» mains, sur laquelle j'imprimai des
» baisers brûlans : comme mes yeux se
» portaient toujours sur une jambe qui
» semblait découverte sans dessein, j'o-
» sai..... La Comtesse rit encore plus
» fort, & je parvins au comble du
» bonheur sans qu'elle eût cessé de se
» livrer à sa gaîté folle. Lorsque j'allai
» prendre congé d'elle, elle me glissa
» dix louis dans la main, & me dit que
» tous les mois elle m'en donnerait
» pour le moins autant.

» Me voilà donc entretenu tout à la
» fois par deux Dames du premier
» rang, qui ne rougissent point d'ac-
» corder leurs faveurs à un Laquais; je
» suis au nombre de ces jeunes gens
» que certaines femmes ne s'attachent
» qu'en leur prodiguant les dons de la
» fortune : comme si la beauté devait
» payer au poids de l'or l'hommage
» qu'on lui rend »! —

Dès que Pierrin eut achevé le récit de ses dernières aventures, la tendre Suzette passa ses bras autour de son cou, & le félicita d'un bonheur qui rendait sa destinée tout-à-fait semblable

à celle de son Amante. Le peu de connaissance que mon Héroïne avait encore des usages du monde, lui fit témoigner son étonnement de ce qu'il y avait des hommes entretenus comme des femmes. Pierrin lui apprit que rien n'était si commun, & qu'on n'y faisait même plus d'attention. Ils se moquèrent beaucoup de la folie de ceux qui s'imaginent donner de l'amour en faisant des présens, & qui ne songent pas que les tendres objets qu'ils enrichissent se servent de leurs dons pour goûter des plaisirs qu'ils ne trouvent point avec eux, & rient encore à leurs dépens.

CHAPITRE XXVI.

Des Femmes entretenues.

Nous avons vu jusqu'à présent celle dont j'écris l'histoire, vivre en quelque sorte dans l'obscurité, & ne jouïr que d'une opulence imparfaite. Les tems sont arrivés, où sa fortune doit égaler celle de l'orgueilleuse Financière & de la Dame du plus haut ton.

Nous allons jeter sur son nouvel état un coup d'œil respectueux.

Un des plus grands Seigneurs d'Angleterre, aussi riche que noble, & généreux comme tous ses pareils, c'est tout dire; Milord.... vint en France, après avoir fait le tour de l'Europe par une curiosité machinale, se croyant animé du desir de s'instruire. Mais avant de terminer ses voyages, il avait été contraint de retourner à Londres, & d'épouser, par ordre exprès de son père, une des plus belles & des plus riches héritières des trois Royaumes. S'ennuyant bientôt dans la société de la jeune & vertueuse Lady, & brûlant du desir de voir la France, il prit un beau jour le Paquebot, passa de Douvres à Calais, & se rendit en poste à Paris. Avant de décrire le séjour de Milord dans la Capitale, je dois encore nécessairement apprendre au Lecteur que, pour acquérir de la célébrité, il prenait tous les usages des lieux où il se trouvait, quelque ridicules que fussent ces usages. En Allemagne il était froidement politique, vantait à tout propos sa généalogie, & s'enivrait en célébrant l'avantage de prouver seize quar-

quartiers : en Hollande il prisait l'Etat Républicain, la propreté minutieuse, & les fromages, & fumait du matin au soir : il entassa en Espagne superlatifs sur superlatifs, ne parla qu'en termes ampoulés de ses Maîtresses & de ses vapeurs, eut beaucoup de respect pour les Moines, & alla pendant la nuit jouer, tant bien que mal, de la guitare sous les fenêtres d'une Belle qu'il n'avait jamais vue. A Gênes & à Venise il joua gros jeu, mit beaucoup de discrétion dans ses intrigues amoureuses ; il ne manqua pas de s'extasier devant les Italiens en entendant leur musique, & de paraître à Rome en Amateur enthousiaste de tableaux & d'antiquités : quand il fut à Paris, il s'empressa de copier nos jeunes Seigneurs, de s'attacher une Beauté célèbre par ses complaisances, & de manger avec elle la plus grande partie de son bien.

Milord se serait promptement décidé en faveur d'une Demoiselle de l'Opéra ; mais elles étaient toutes occupées à ruiner des Seigneurs Etrangers ou Français. Pour se mettre à la mode, il ne lui restait plus que la ressource des Actrices de nos deux Théâtres ;

mais chacune d'elles avait auſſi un Amant en titre. Il fallut ſe rabattre ſur les Filles du Monde les plus élégantes ; mais le nombre en eſt ſi conſidérable, que Milord ſe trouva dans un véritable embarras, lorſqu'il fut queſtion de ſe décider. Incertain ſur qui tomberait ſon choix, voulant ſe faire conſidérer au plutôt, & craignant de ſe rendre ridicule s'il tardait long-tems, il apperçut Suzette à la Comédie Italienne : ſon regard tendre & malin, ſes minauderies, un ſouris enchanteur, un minois fripon, & ſur-tout l'air effronté de la Belle, lui firent penſer qu'il ne pouvait mieux jeter le mouchoir : qu'un tel objet était digne de le rendre célèbre, & méritait qu'on quittât en ſa faveur les mœurs étrangeres.

Milord ſe fit ouvrir la loge où Mademoiſelle Suzette & la Dame Commode avaient oſé ſe placer, comme ſi elles euſſent été d'honnêtes femmes (1). Dès qu'on l'y eut introduit, il ſe fit

(1) Les Femmes de mauvaiſe vie, à Rome, ſont exclues des Spectacles; il leur eſt défendu d'y paraître ſous peine du fouet, & ceux qui les y conduiront ſeront condamnés aux galeres. *Journ. de Politique & de Littér.* 1776, N° 5, *p.* 196.

connaître, & adreſſant la parole à la plus âgée, ſelon qu'on lui avait dit que cela ſe pratiquait, il la pria de lui permettre d'avoir le bonheur de la ramener chez elle à la fin du Spectacle : comme elle lui répondit poliment que certaines raiſons l'empêchaient, elle & ſon Amie, d'accepter une place dans ſon carroſſe, il la ſupplia de lui indiquer au moins ſa demeure, afin qu'il pût avoir l'honneur de lui faire ſa cour & de lui propoſer les arrangemens qu'il voulait prendre avec la belle enfant qu'elle accompagnait. L'obligeante Marchande à la toilette était trop complaiſante pour rejeter les vœux d'un auſſi grand Seigneur, & ſur-tout d'un Milord; elle lui gliſſa dans la main une carte qui contenait l'adreſſe bien détaillée qu'il deſirait ſavoir. La converſation devint enſuite générale; elle ne fut point tenue à voix baſſe, mais tout haut, de manière que leurs voiſins pouvaient beaucoup mieux l'entendre que ce que diſaient les Acteurs : heureuſement, qu'à l'exception de quelques bonnes gens du tems paſſé, ou de quelques Provinciaux, on ne vient plus au Spectacle pour écouter la Pièce.

Sur les midi, heure où Milord savait que les Dames en France commencent à être visibles, & qu'on peut être admis à leur toilette, il se rendit à la demeure indiquée. Il ne trouva que Suzette, & lui dit que quoiqu'il fût d'usage de s'adresser à la Maman ou bien à la vieille Tante, il prenait le parti de lui découvrir à elle-même les sentimens qu'elle lui inspirait. — » Je veux montrer, ajouta-t-il, que je sais les coutumes Françaises; j'ai dessein de prendre une Maîtresse; je vous accorde » la préférence, vous donne un Hôtel, » un équipage, des diamans, & mille » écus par mois. Vous voyez, Made» moiselle, que je vais me distinguer » à Paris, & marcher sur les traces de » tous les Milords qui m'ont pré» cédé ». — Etonnée, enchantée d'avoir fait une telle conquête, Suzette écouta respectueusement des propositions aussi séduisantes, & que tant de femmes, qui se croient douées d'une sagesse à l'épreuve, auraient peut-être bien de la peine à dédaigner. Elle n'eut pas besoin de consulter sa bonne Amie pour les accepter avec joie. Milord, charmé de la trouver si docile, tira de sa po-

che un écrin rempli de pierreries, & le lui présenta comme arrhes des arrangemens qu'il allait prendre ; elle l'ouvrit, & fut éblouïe de l'éclat des boucles d'oreilles, des bracelets, & d'un superbe collier. Tandis qu'elle considérait toutes ces richesses, & que devant son miroir elle faisait l'essai de cette magnifique parure, plongée dans un ravissement qui tenait de l'extase, Milord contemplait des beautés naturelles, plus touchantes que tous les superbes ornemens inventés par le luxe. Mademoiselle Suzette était si occupée à remarquer l'effet de ses diamans, mettant tantôt les bracelets, tantôt le collier, tantôt les girandoles, qu'elle ne s'apperçut point des tentatives du Milord, qui parvint au dernier degré du bonheur, sans qu'elle y fît à peine attention.

Elle revint enfin à elle-même, & partageait ses caresses entre Milord & le magnifique écrin, lorsque la subite apparition de Dame Commode interrompit les transports de l'amour & de la reconnaissance. Le seigneur Anglais courut au-devant d'elle, & lui sautant au cou : — » Femme respectable, lui » dit-il, toujours disposée à travailler

» au bonheur de votre prochain, quelle » ſerait notre félicité, ſi l'Univers n'e- » tait peuplé que de perſonnes qui vous » reſſemblaſſent ! Rendre heureux les » triſtes Habitans de ce globe, & les » conſoler des miſères de la vie, n'eſt-ce » pas l'occupation la plus douce aux » âmes bien nées ? C'eſt la vôtre en tout » tems, quoique vous ne vous piquiez » point de philoſophie. Je dois donc vous » admirer & vous récompenſer d'une » vertu ſi rare & ſi utile ». — En achevant cet éloge ironique, Milord tira une bourſe très-dodue, dans laquelle il y avait cinquante louis, & la mit dans la main de la Dame Commode, qui pliant vîte les doigts pour mieux retenir un ſi beau préſent, & faiſant une profonde révérence, remercia l'Amant libéral de ſa généroſité, & lui obſerva qu'il connaiſſait bien les uſages, puiſque, ſe propoſant d'entretenir Mademoiſelle Suzette, il payait de lui-même un pot-de-vin, ſans qu'on eût la peine de le lui demander.

Milord, ravi de cette louange, à laquelle il ne s'attendait pas, ſe mit à détailler tout ce qu'il ſe propoſait de faire pour ſa Maîtreſſe, & ſortit en lui diſant

de se tenir tranquille, qu'il la ferait avertir lorsque l'Hôtel qu'il lui destinait serait prêt pour la recevoir.

—— » Je te l'avais bien dit, ma chè» re, m'écria la Marchande à la toilette » dès qu'il fut parti, je te l'avais bien » dit qu'en suivant mes conseils tu trou» verais une riche dupe, qui te ferait » jouer dans le monde un rôle conve» nable. Paris est peuplé de Seigneurs » & de Crésus qui ne demandent qu'à » se ruiner pour une jolie femme; &, » comme si le terroir de la France n'en » produisait point assez de ces riches » imbécilles, une foule d'Etrangers, » semblables à des plantes végétantes, » viennent s'y transplanter, l'engrais» sent, & s'y sèchent & s'y flétrissent.... » Mais où diable vais-je chercher ces » phrases alambiquées? parlons un lan» gage plus humain, & considérons » ce qu'il faut faire dans la circonstance » présente. D'abord nous ne devons » plus vivre ensemble; j'annonçais en » t'accompagnant que tu cherchais un » Amant prodigue; tu l'as trouvé; il » ne serait donc plus décent que l'on » te vît encore avec moi. Mets-toi » bien ensuite dans la tête que tu ne

» dois point aimer ton Milord; plus il » t'enrichira, plus il doit être un objet » indifférent; tu feras seulement comme » si tu l'idolâtrais, & il sera la dupe » des apparences, ainsi que tous les » hommes. Tu conçois sans doute que » si tu venois par malheur à l'aimer » sincèrement, tu serais moins attentive » à recueillir ses dons, à faire naître » l'occasion de recevoir de nouveaux » présens : au lieu qu'en n'éprouvant » pour lui que des sentimens affectés, » tu t'appliques de sang-froid à sa ruine, & tu t'enrichis sans regret de » ses dépouilles ». —

De pareils avis parurent très-judicieux à mon Héroïne; elle se promit de les suivre, & voyant approcher l'heure où Pierrin devait lui rendre visite, elle se para de tous ses diamans, afin de jouïr de sa surprise. Dans le dessein de lui en procurer une autre, elle ne lui parla point des grands changemens qu'allait éprouver sa fortune. Elle garda le même silence vis-à-vis d'Harpagon & de Massif; non pour leur causer un étonnement agréable, mais dans l'intention de les tromper.

Huit jours après sa première visite,

Milord vint la prendre dans un carrosse aussi riche qu'élégant, & lui apprit que son Hôtel était en état de la recevoir. Oui, Lecteur, dans huit jours il avait loué, fait préparer, meublé une maison vaste, retenu deux Laquais, un Cuisinier, une Femme-de-chambre, acheté du linge, des dentelles, des étoffes, des robes, &c. Eh! que ne fait-on pas avec de l'argent, sur-tout dans Paris? Ce métal semble y opérer des miracles; il commande aux élémens, il arrête la marche du tems, ou bien il augmente la rapidité de son vol; il étend son empire jusques sur la pensée & la volonté des hommes; on sait qu'il n'est point pour lui de Lucrece, ni de vertus incorruptibles: ceux qui le possèdent en plus grande quantité, sont les vrais enchanteurs dont nous parle la Fable.

L'espèce de char triomphal qui conduisait Suzette dans sa brillante demeure, frappait également les yeux par l'or qui brillait de toutes parts, & par les riantes peintures dont il était enrichi: quatre petits tableaux représentaient un grouppe d'amours en différentes attitudes, qui entrelaçaient, en sou-

riant malignement, le chiffre de Suzette avec celui du généreux Milord ; & les Grâces élevaient au-dessus une couronne de roses & de myrthe. Les chevaux étaient dignes de cette voiture élégante ; jeunes, pleins de feu, la tête fièrement élevée, ramassés & bien pris dans leur taille ; la jambe fine, la queue offrant à l'œil un panache superbe & flottant, couverts de plumes, leurs harnois semés de Stras, ils traînaient, en caracolant, la riche voiture dont ils semblaient s'énorgueillir : ils avaient assez de rapport aux Petits-Maîtres de nos jours, si fats, si vains, si bruyans, & qui ne sont que de jolies machines.

Tandis que le pavé étincelait sous leurs pieds, & que les passans épouvantés se culbutaient les uns sur les autres contre les maisons, sous peine d'être écrasés, Milord demanda en souriant à Mademoiselle Suzette, comment elle trouvait ce carrosse & les chevaux : elle répondit qu'ils étaient dignes de la magnificence du Maître : Eh bien, ils sont à vous, répliqua-t-il : je ne viens de les acheter que pour vous en faire présent. Ravie, interdite,

elle ne put témoigner sa reconnaissance qu'en lui serrant la main.

Mais dans quelle ivresse fut-elle plongée, quand elle parcourut les appartemens qu'elle devait habiter, quand elle vit la richesse & l'élégance de ses meubles, la grandeur des glaces qui lui appartenaient, & quand elle ne marcha que sur des tapis superbes?

Sa parure manqua sur-tout lui faire tourner la tête; elle eut bien de la peine à se voir, sans tressaillir de joie, mise tous les jours avec autant de faste qu'une Duchesse qui se dispose à paraître dans une cérémonie éclatante: toutes ses robes étaient des étoffes les plus précieuses de Lyon & des Indes; les dentelles d'Angleterre étaient seules dignes d'orner son linge; des aigrettes, des épingles de diamans, des boucles d'oreilles éblouissantes, mêlaient leur éclat au feu de ses yeux; ses bras, délicatement arrondis, semblaient prendre encore une forme plus heureuse, mollement serrés dans de riches bracelets: les fleurs de nos jardins avaient des beautés trop simples pour être placées à son côté; elle ne portait qu'un bouquet factice, formé

de pierreries de diverſes couleurs : une rivière de diamans, c'eſt-à-dire pluſieurs branches de ſon collier, tombant ondoyeuſement ſur ſa poitrine, ſe confondait avec la blancheur de ſa gorge, & donna lieu à un homme d'eſprit de dire ce bon mot: — » » Cette rivière, dit-il, qui deſcend ſi » bas, retourne vers ſa ſource ».

Mademoiſelle Suzette vivait d'une manière conforme à ſon brillant extérieur; elle avait un Portier qui ſe donnait preſque les airs d'un Suiſſe, deux Laquais inſolens, une Femme-de-chambre Petite-Maîtreſſe, un Cocher à large mouſtache, & l'un des meilleurs Cuiſiniers de Paris. Aucun Fermier-Général n'avait une table mieux ſervie que la ſienne. On ne parla long-tems que de ſes dépenſes énormes; il fallait que tous ſes caprices fuſſent ſatisfaits, quelque ſomme qu'il en coûtât: ce fut elle qui inventa les boudoirs garnis de glaces de tous côtés, ainſi que le plancher & le parquet : une chaiſe-longue, à reſſorts artiſtement fabriquée, lui revint à mille écus.

Eh! pour qui Milord prodiguait-il toutes ſes richeſſes? Pour une créa-

ture vicieuse & méprisable. Il contentait avec empressement tous les desirs de cet indigne objet, & il aurait refusé le moindre secours à l'infortune gémissante, à la vertu malheureuse. Ah! si nos jeunes Seigneurs, si de riches Etrangers veulent se ruiner dans la Capitale de la France, ils peuvent satisfaire leur penchant, & se couvrir de gloire : qu'ils secourent des Orphelines que la misère entraînerait peut-être dans le vice ; qu'ils marient de pauvres filles ; qu'ils répandent leurs bienfaits dans le sein des familles indigentes : voilà une manière de se ruiner vraiment noble, & digne de l'illustre origine de ceux à qui je la conseille..... Mais je ne crois pas qu'aucun d'eux ait jamais envie de l'adopter : ils préféreront la honte d'enrichir une femme libertine, à la douce satisfaction d'avoir fait le bien.

Avec ce que Suzette coûta au Milord, il aurait tari les larmes de cent infortunés, & les vœux les plus ardens se feraient élevés jusqu'au ciel : il aurait attiré sur lui mille bénédictions, il aurait été justement regardé comme le bienfaiteur de l'humanité ; au-lieu qu'il s'attira le mépris des honnêtes-

gens, & qu'il n'excita que l'ingratitude & les ris dédaigneux de celle qu'il fit nager dans l'opulence.

Je sais que les Demoiselles dont on paie si cher les faveurs intéressées, se parent des plus beaux sentimens, affectent une constance admirable, & feignent souvent de refuser les dons qu'elles brûlent d'obtenir ; je sais qu'elles joignent à cet adroit manége, des caresses, des transports simulés : mais il faut s'aveugler furieusement pour être leurs dupes. Êtes-vous témoin de toutes leurs actions ? lisez-vous dans le fond des cœurs ? Quoi, l'objet que vous payez pour en obtenir des regards favorables, vous aimerait quand vous lui avez prodigué beaucoup d'argent ! Pour connaître sa façon de penser à votre égard, attendez, croyez-moi, attendez que votre fortune soit épuisée.

Je reviens à Suzette. Elle fut d'abord embarrassée de sa grandeur, de son brillant équipage, du train qu'elle menait ; elle craignit qu'on ne lui fit un crime de s'égaler aux Dames du premier rang. Milord lui montra le ridicule de ses terreurs paniques ; &, pour achever de

la tranquilliſer, il lui cita pluſieurs exemples de Filles entretenues comme elle, qu'on laiſſait en paix ſe livrer à tout le faſte que leur inſpirait une vanité mal-entendue. D'ailleurs, ajouta-t-il, ce n'eſt point en leur propre qualité que ces Demoiſelles ont un Hôtel, un carroſſe, des Laquais, &c.; c'eſt comme repréſentans le Seigneur à qui elles ont appartenu, ou avec qui elles ſont encore liées par une eſpèce de mariage tacite.

Mon Héroïne raſſurée, n'appréhendant plus que ſon magnifique équipage ſervît à la conduire à l'Hôpital, s'accoutuma ſi bien à faire la Ducheſſe, que peu s'en fallut qu'elle ne ſe crût une Dame d'importance. Elle devint orgueilleuſe & vaine, ne pouvait faire un pas ſans ſon carroſſe, honorait à peine d'un regard ou d'un ſigne de tête l'honnête Ouvrier qui lui parlait, & elle diſait à tout moment : *mes Femmes, mes Gens.* On prétend même qu'elle eut l'effronterie de ſe faire porter un carreau, dans une égliſe où il était du bon ton d'aller entendre la meſſe, lorſque les trois-quarts & demi de Paris dînaient.

Je prie le Lecteur d'avoir assez d'indulgence pour excuser de tels travers : les Filles de son état n'ont guères de cervelle; & le peu qu'elles en ont, atténué par l'amour-propre, est sujet à s'évaporer; il est si flatteur d'être jolie & de devoir à ses charmes, & souvent à ses talens, une fortune immense!

Au-lieu de rire de son luxe, au-lieu de mépriser sa sotte vanité, chacun s'empressait à lui plaire. On courait en foule faire mille courbettes devant elle; on célébrait ses grâces, son esprit, ses vertus; on implorait sa protection. De grands Seigneurs composaient sa société : ils n'étaient conduits que par le goût du plaisir, j'en conviens; mais ils ne prenaient pas garde qu'ils s'avilissaient en mangeant chez une Demoiselle du monde (1) & en se montrant publiquement avec elle. Les Poëtes mêmes vinrent encenser l'idole; ils lui adressèrent un nombre incroyable d'Epîtres, de

(1) Celles qui sont entretenues, doivent être appellées *Demoiselles du monde :* & celles qui se livrent au premier payant, sont tout simplement *Filles du monde.*

Cette note est fort intéressante, comme l'on voit; elle empêchera de confondre désormais deux états si répandus dans les grandes Villes.

Bouts-rimés, de Sonnets, de Madrigaux dont ils inondèrent les Feuilles périodiques, & sur-tout le *Mercure:* l'un l'appellait *Iris*, l'autre *Eglé;* celui-là *Reine des cœurs*, celui-ci la traitait de *Divinité, de Minerve.* Enfin il n'eſt point de fadeur qu'elle n'inſpirât à ces Meſſieurs les Beaux-Eſprits, qui briguaient l'honneur de ſe faire dire : *c'eſt divin, c'eſt charmant, charmant!* & qui deſiraient encore la ſatisfaction de faire une chère délicate à la table de Mademoiſelle Suzette.

Je demande ſi elle n'eſt pas pardonnable d'avoir oublié qu'elle était une ſimple Payſanne ? Le Lecteur, en liſant ce Chapitre, doit s'appercevoir que mon Livre n'eſt point un Roman.

CHAPITRE XXVII.

Déſeſpoir tragique, & heureuſement fort rare.

HARPAGON s'apperçut le premier que Suzette avait changé de demeure; & pria vainement la dame Commode de lui apprendre ce qu'elle était devenue. Ses inſtances, ſes ſupplications, ſes menaces, tout fut inutile. Voyant qu'il ne pouvait découvrir l'objet de ſa tendreſſe, il s'abandonna ſans réſerve au plus violent chagrin.... Mais, Lecteur, ne prenez pas le change; ce n'était point la perte de ſa Maîtreſſe qui le déſolait, c'était tout l'argent qu'il avait ſi mal-à-propos dépenſé. Il avait en effet raiſon de le regretter; ſes affaires s'étaient inſenſiblement dérangées : il y fit attention trop tard; & deux jours après que Suzette l'eut quitté, il ſe trouva réduit à faire une faillite honnête, c'eſt-à-dire, qu'il fit banqueroute ſans s'enrichir. Loin que le préjudice qu'il cauſait à ſes Créan-

ciers pût tourner à ſon avantage, il ſe vit, lui, ſa femme & ſes enfans, plongés dans la plus affreuſe miſère. On ne pouvait aſſez s'étonner qu'un riche Négociant, dont l'avarice était extrême, tombât tout-à-coup dans l'indigence.

Au déſeſpoir de ſa triſte ſituation, & ſe rappellant ſans ceſſe les ſommes qu'il avait prodiguées à l'ingrate Suzette, unique cauſe de ſa ruine, il ſe renferma un matin dans ſon cabinet; là, promenant un œil égaré ſur le coffre-fort qui contenait autrefois ſes richeſſes, il répandit un torrent de larmes, & ne pouvant ſurvivre à la perte de ſon cher argent, il ſe pendit au milieu de ſes ſacs vuides.

Ne le voyant point paraître, on frappe, on l'appelle, on enfonce la porte & on le trouve ſuſpendu au plancher, glacé depuis long-tems par le froid de la mort.

Le Financier Maſſif & le Chevalier d'Illi ſupportèrent plus courageuſement l'inconſtance de Suzette; ils cherchèrent l'un & l'autre une nouvelle Beauté intéreſſée, qui voulût feindre de s'attendrir en leur faveur; ils n'eurent pas de peine à la rencontrer.

Lorsque M. Pierrin vint se présenter à l'ancienne demeure de Suzette, il fut bien surpris d'apprendre qu'elle n'y logeait plus, & qu'on ignorait le Quartier où elle s'était retirée. (On voit que la Dame Commode, qui ne pouvait le souffrir, ne jugea point à propos de le mettre au fait) Il fut affligé du subit départ de son Amante, mais n'eut aucune envie de se pendre. Au bout de deux jours il commençait à se consoler, quand la petite-poste lui apporta cette Lettre laconique : » Je ne t'ai » point oublié ; tu me seras toujours » cher. Viens à l'adresse ci-incluse re- » cevoir de nouvelles preuves de mon » amour ; & prépare-toi sur-tout à féli- » citer ta tendre amie, SUZETTE ».

Il ne manqua pas de se rendre au lieu indiqué, & fut très-surpris d'être arrêté par un Portier, qui lui dit appartenir à Mademoiselle Suzette. Son étonnement redoubla, quand après avoir traversé une file d'appartemens meublés avec autant de goût que de magnificence, deux grands Laquais le prièrent d'attendre qu'on l'eût annoncé. » — Je me trompe sûrement, disait-il » en lui-même ; je suis ici dans l'Hôtel

» de quelque perſonne de condition, » qui porte le même nom que ma chère » Suzette ». — Il eſt certain que ſi Pierrin eût eu moins d'effronterie, il ſe ferait doucement retiré ; mais il réſolut de pouſſer l'aventure, ſauf à faire des excuſes s'il s'était mépris. On l'introduiſit enfin dans une chambre à coucher, dont les meubles ſurpaſſaient tous ceux qu'il venait de voir ; & il faillit à mourir de joie en reconnaiſſant Suzette, nonchalamment couchée ſur une chaiſe-longue, & vêtue d'un léger déshabillé de mouſſeline des Indes, doublé de taffetas roſe, & ayant ſur les épaules un peignoir tout-à-fait galant, garni du plus beau point d'Angleterre. Interdit, confondu, il n'oſait s'approcher, & demeurait à la même place : Suzette, en éclatant de rire, quitta le grave maintien qu'elle avoit d'abord pris pour s'amuſer, & lui ſautant au cou, lui rendit bientôt toute ſa hardieſſe. Elle ſe plut à montrer à ſon Amant toute l'opulence qu'elle poſſédait : c'était pour ſa vanité un triomphe bien flatteur. — » Mon » Milord, lui dit-elle, eſt à Verſailles, » où il doit paſſer quelques jours : il m'a

» quittée, en m'assurant qu'il ne crai-
» gnait aucune infidélité de ma part,
» parce qu'il me faisait tant de bien,
» que personne ne saurait le surpasser;
» j'ai trouvé, a-t-il ajouté, le seul moyen
» de rendre une femme constante ».—
Il est vrai qu'il n'a rien à redouter à l'égard de ceux qui sont riches. Mais quelle précaution prendra-t-il vis-à-vis de ceux qui sont plus aimables que lui?

Pierrin trouva la question trop difficile, pour entreprendre d'y répondre. Comme il se récriait sur l'heureuse destinée de son Amie, elle lui fit observer, en souriant, qu'il était aussi avantageux à Paris d'être une belle fille, que d'être un joli garçon. Il en convint; mais il remarqua que la fortune d'une Beauté complaisante surpassait infiniment celle du jeune-homme le mieux fait; » at-
» tendu, ajouta-t-il, que la mode n'est
» point encore venue qu'une Marquise,
» une Ducheſſe ou une Miladi, faſſent
» rouler carrosse à l'Amant qu'elles
» paient. Mais il faut espérer que cette
» mode sera bientôt établie en France ».

CHAPITRE XXVIII.

Le devoir conjugal.

MON Héroïne jouïſſait depuis plus d'un an de ſa prodigieuſe fortune, lorſqu'on vint lui annoncer une Dame Anglaiſe. Etonnée d'une viſite dont elle ne pouvait pénétrer le motif, elle vit entrer dans ſa chambre une jeune perſonne à la taille ſvelte, belle comme on peint l'amour, le teint d'une blancheur éblouiſſante, relevé par le coloris de deux joues qui ſemblaient deux roſes épanouies, & qui accompagnaient une petite bouche vermeille, qu'on pourrait aſſez comparer à un bouton de roſe à demi entr'ouvert : cette jolie figure était animée par deux grands yeux bleus remplis de langueur & d'une douce volupté. Cet Ange, ſous la forme humaine, pénétrant de reſpect l'effrontée Suzette, commença par s'aſſeoir, ſans attendre qu'on l'y invitât, & la regardant avec une noble fierté, lui dit en mauvais Français, mais avec

un ſon de voix qui allait juſqu'au cœur :
—— » Apprenez-moi, je vous prie,
» Mademoiſelle, par quel art vous
» charmez mon mari ? —— Votre mari !
» je ne ſais ce que vous voulez dire.
» —— Oui, Milord .... vous le tenez
» depuis un an dans vos chaînes ; tout
» le monde s'en étonne ; & j'ai quitté
» l'Angleterre exprès pour voir par
» moi-même l'Enchantereſſe qui rend
» fidèle l'homme le plus volage. —— Vous
» auriez pu, Miladi, vous épargner
» la fatigue d'un voyage pénible : rien
» de ſi naturel que notre empire ſur les
hommes ; & j'imagine qu'à Londres on
» en voit autant d'exemples qu'à Paris.
» —— Oh ! chaque Pays diffère par ſes
» uſages, Mademoiſelle. Mais ſans
» nous perdre dans des idées généra-
» les, daignez me dire comment vous
» pouvez toujours plaire à mon époux ?
» —— Ma foi, j'ignore mon ſecret,
» ou, pour mieux m'expliquer, je
» n'en ai point du tout. On a quel-
» ques attraits .... on a le cœur ten-
» dre .... on eſt careſſante .... on
» paraît chaque jour céder au ſenti-
» ment .... quelquefois on boude, on
» a de l'humeur, on fait acheter une
» victoire

» victoire qui ſerait moins agréable, ſi
» elle était trop facile à obtenir....
» Mais, en vérité, vous me demandez
» des choſes auxquelles je n'ai jamais
» ſongé, & qu'il eſt impoſſible d'expli-
» quer bien clairement. — Je crois auſſi
» comme vous, Mademoiſelle, qu'il
» n'eſt pas aiſé de rendre raiſon du
» faible qu'ont les hommes pour vos
» pareilles. Si ce n'était qu'un de ces
» amuſemens paſſagers qui ne laiſſent
» après eux que des regrets, on les ver-
» rait s'y livrer avec moins d'inquiétu-
» des. Mais il en réſulte malheureuſe-
» ment leur ruine totale; ils prodiguent
» tous leurs biens aux objets qu'ils ido-
» lâtrent, & ſont enſuite réduits à traî-
» ner dans la honte & les remords une
» vie obſcure & languiſſante: ceux qui
» ne ſont pas tout-à-fait ruinés, ſe pré-
» parent, pour le reſte de leurs jours,
» d'autres ſujets de chagrins. On ne doit
» donc rien négliger pour diſſiper une
» erreur auſſi funeſte. Je ſais que le
» devoir m'oblige à tâcher de ramener
» mon mari à des ſentimens plus rai-
» ſonnables: s'il réſiſte à mes prieres,
» à mes larmes, je lui rappellerai le
» ſouvenir de ſon fils; & ſi je ne puis tou-

» cher l'époux, j'attendrirai du moins » le père. C'eſt chez vous-même, Ma» demoiſelle, que j'ai réſolu d'entre» prendre de parler à ſon cœur. Je vous » avertis de mes deſſeins, redoublez » vos efforts pour fixer votre conquê» te; déployez tout le manège de la » coquetterie, moi je vais faire enten» dre la voix de la Vertu! » —

Suzette était ſi maîtriſée par l'aſcendant qu'une femme honnête a toujours ſur une femme vicieuſe, qu'elle n'oſait plus répondre, & gardait un morne ſilence, quand Milord, entrant précipitamment, vint pour ſe jeter dans ſes bras; mais l'aſpect de Miladi l'arrêtant tout-à-coup au milieu de la chambre, il n'eut que la force de s'écrier: O ciel! mon épouſe! & demeura comme pétrifié, promenant tantôt ſes regards ſur Suzette, tantôt ſur Ladi, comme s'il eût cherché à s'aſſurer de la réalité de ce qu'il voyait. — » Oui, c'eſt moi, » lui dit Miladi, qui viens vous deſſil» ler les yeux. Vous idolâtrez cette » jeune perſonne; je conviens qu'elle » eſt aimable; mais n'ai-je donc pas auſſi » des attraits qui peuvent être compa» rés aux ſiens? Eh! quand elle l'em-

» porterait sur moi par les charmes de
» la figure, j'ai sur elle un avantage
» bien précieux; je vous aime pour
» vous seul; mon cœur est aussi pur
» que mon amour; chaque soupir, cha-
» que caresse est en moi l'effet du plus
» tendre sentiment. Si vous balancez
» encore à m'accorder une préférence
» méritée, je le vois, c'est parce que
» je suis votre femme; ainsi une ten-
» dresse légitime & les embrassemens
» d'une chaste épouse sont moins pi-
» quans pour la plupart des hommes,
» que des plaisirs criminels, qu'ils ne
» sauraient goûter sans remords, & qui
» leur coûtent souvent la perte de leur
» fortune & celle de leur santé! Vos
» Fermiers m'ont avertie qu'ils étaient
» en avance vis-à-vis de vous pour des
» sommes considérables; & j'ai su par
» une voie indirecte que vous vous dis-
» posiez à faire vendre une de vos prin-
» cipales Terres: à ces tristes nouvel-
» les, je n'ai rien considéré; ni les re-
» présentations de ma famille, ni ma
» santé affaiblie par le chagrin; j'ai
» quitté Londres, je me suis arrachée
» des bras de ma mère, mon unique
» consolation; je viens vous offrir tout

» ce que je poſsède. J'ai quelques mille » livres ſterlings, qui me proviennent » d'un héritage; je vous les apporte: ſi » elles ne ſuffiſent point, je ſuis réſo- » lue à me défaire de mes diamans. Con- » tinuez de vivre avec Mademoiſelle, » puiſque votre bonheur eſt attaché à ſa » poſſeſſion; oubliez une épouſe infor- » tunée, dont les jours s'éteindront » bientôt dans les larmes ».—

Ému, troublé par les reproches mêlés de douceur & par l'extrême bonté de cette femme reſpectable, Milord tombe à ſes pieds; & couvrant de baiſers une de ſes mains, il lui dit de retourner à Londres, & qu'il la ſuivra dans quelques jours. — » Mon époux » eſt ſenſible à mes pleurs, s'écrie Miladi en ſe levant avec tranſports, » ve- » nez, mon cher fils, venez achever » de l'attendrir ». — A ces mots la porte s'ouvre, & Milord voit entrer ſon fils, porté par une domeſtique fidelle. L'innocente créature paſſe ſes petits bras autour du cou de ſon père, lui ſourit, l'embraſſe, & par des careſſes enfantines ſemble vouloir ſeconder les efforts de celle dont il a reçu le jour. Repréſentons-nous un moment cet intéreſ-

sant tableau ; voyons Milord embrasser tour-à-tour & son fils & sa femme ; contemplons cette tendre épouse goûtant une joie délicieuse ; & représentons-nous Suzette confondue, embarrassée de son maintien. Milord ne balança pas long-tems entre le vice & la vertu. — » Je ne résiste plus, s'écria-» t-il enfin ; je connais toute la différé-» rence d'un amour fondé sur l'estime, » d'avec une passion mépriſable & pas-» sagère. Partons, retournons à Lon-» dres ; je ne m'éloignerai jamais de » ma Patrie : je n'ai que trop appris » combien les voyages pervertissent nos » mœurs. Puisse ma chère Miladi ou-» blier mes égaremens, & me croire » encore digne de sa tendresse ! Et vous, » Mademoiselle (ajouta-t-il en adres-sant la parole à Suzette) » gardez tout » ce que je vous ai donné ; vous n'au-» rez pas de peine à vous consoler de » ma perte ; un autre va bientôt me » remplacer ». — Il sortit en achevant ces mots, tenant par la main son épouse, qui le suivit le visage resplendissant de cette douce joie qu'inspire à l'âme le sentiment d'une bonne action.

Fin de la première Partie.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans la première Partie.

CHAP. Ier. *L'Exorde du Roman*, page 1
CHAP. II. *Autre exposition du sujet*, 6
CHAP. III. *Comment on doit instruire une jeune personne*, 8
CHAP. IV. *Jeunes Filles, prenez garde à la coquetterie*, 16
CHAP. V. *Portraits ridicules, qui ne sont pas sans originaux*, 20
CHAP. VI. *Voyez ce que c'est que d'être jolie!* 26
CHAP. VII. *Suzette débute fort bien*, 33
CHAP. VIII. *Comme l'exemple est dangereux!* 38
CHAP. IX. *Victoire difficile à remporter*, 43
CHAP. X. *Résistera-t-elle toujours?* 49
CHAP. XI. *La vertu de Suzette fait naufrage*, 55
CHAP. XII. *Suite du précédent*, 66
CHAP. XIII. *Autres Faux-pas de Suzette*, 70
CHAP. XIV. *Les &c. bien employés*, 74

CHAP. XV. *Imprudence qui fera naître de grandes fautes*, 85
CHAP. XVI. *Coup d'œil sur Paris*, 93
CHAP. XVII. *Certains Romans instruisent trop une jeune personne, ou lui donnent envie d'en trop savoir*, 105
CHAP. XVIII. *Ce qui n'arrive que trop souvent*, 107
CHAP. XIX. *Conseils pernicieux*, 114
CHAP. XX. *La Promenade*, 120
CHAP. XXI. *Jeunes Gens, profitez de l'avis*, 127
CHAP. XXII. *L'Avarice vaincue par l'Amour*, 142
CHAP. XXIII. *L'Intrigante*, 160
CHAP. XXIV. *Singulière déclaration d'amour*, 165
CHAP. XXV. *Apprenons à connaître le Monde*, 173
CHAP. XXVI. *Des Femmes entretenues*, 192
CHAP. XXVII. *Désespoir tragique & heureusement fort rare*, 210
CHAP. XXVIII. *Le devoir conjugal*, 215

Fin de la Table de la première Partie.

SUZETTE
ET
PIERRIN.

SUZETTE
ET
PIERRIN,
OU
LES DANGERS
DU LIBERTINAGE.

Ainſi que la vertu, le crime a ſes degrés.
Racine, Phédre.

SECONDE PARTIE.

A LONDRES,
Et ſe trouve à PARIS,
Chez J. Fr. Bastien, Libraire, rue du Petit-Lyon, F. S. G.

M. DCC. LXXX.

SUZETTE ET PIERRIN.

CHAPITRE XXIX.

Suzette se fait Comédienne.

A PEINE l'estimable Miladi & son époux se furent-ils éloignés, que Suzette se mit à éclater de rire. Rien de si plaisant, selon elle, que la scène touchante dont elle vient d'être témoin : une femme qui fait environ cent lieues pour chercher son mari ; un époux qui a la bonhommie de la suivre ; eh ! le moyen de garder son sérieux, en songeant à des choses aussi ridicules ! Elle

n'avait cependant pas trop sujet de se livrer à la gaîté ; elle perdait une bonne dupe : l'excellente proie qu'un Milord pour une Demoiselle du monde ! Le Lecteur s'imagine peut-être qu'elle avait eu l'esprit de s'enrichir des prodigalités de son Amant libéral ; s'il pense de la sorte, il ne connaît guères le caractère des filles de son espèce : elles ignorent absolument ce que c'est que l'économie, & dépensent avec profusion le produit de leurs charmes ; incapables de réfléchir, elles s'imaginent qu'elles ne cesseront jamais d'être jolies, & que le présent durera toujours : aussi la plupart d'entr'elles meurent dans la dernière indigence. Mon Héroïne ne fut pas plus raisonnable ; elle eut bien le manège de presſurer la bourse de ses Amans, mais elle n'eut point la prudence de ménager pour l'avenir. Tant qu'elle vécut avec le Milord, elle eut des fantaisies très-coûteuses à satisfaire ; rien n'était trop cher pour elle ; M. Pierrin en obtenait tout l'argent qu'il souhaitait ; elle lui prodiguait d'une main tout ce qu'elle recevait de l'autre. Il arriva donc que le prompt départ du généreux Seigneur

Britannique la mit un peu dans l'embarras ; accoutumée à une vie délicate & sensuelle, & se piquant d'enrichir Pierrin, à l'exemple de la Comtesse & de la Duchesse dont nous avons parlé, elle se vit dans la nécessité de vendre son argenterie, & ensuite ses diamans.

Il lui aurait été facile de terminer son espèce de veuvage, & de passer pour quelques mois un nouveau contrat tacite avec un Amant riche & libéral, soit Français, soit Etranger ; elle était devenue à la mode : Financiers, Robins, Ducs, la sollicitaient d'avoir la complaisance de les ruiner. Elle eut le désintéressement d'être insensible à leurs prières ; non par le motif louable de mener une meilleure conduite, mais afin de se livrer à des désordres d'un autre genre. Un grand dessein l'occupait depuis long-tems ; elle voulait se faire Comédienne : une jeunesse inconsidérée, ou brûlant de se livrer au libertinage, voit dans la profession d'Acteurs ou d'Actrices l'état le plus agréable & même le plus noble qu'il soit possible d'embrasser ; un certain prestige vient la séduire, qui peut se dissiper d'autant moins facilement,

qu'il eſt entretenu par les troubles des ſens & par les erreurs de l'amour-propre. Suzette dut éprouver une illuſion pareille, & ſe perſuader qu'en ſe livrant à ſon penchant, elle pourrait tout à la fois ſatisfaire & ſon intérêt & ſa vanité. Remplie de ſon projet, elle s'était occupée, dès ſon arrivée dans Paris, à charger ſa mémoire des rôles qui lui parurent convenables ; ce fut à ceux d'*Amoureuſe* dans la Comédie, & de *premiere Héroïne* dans le Tragique, qu'elle donna la préférence : elle prit pour modèles l'intéreſſante Doligni & la ſenſible Veſtris. En vain entreprit-on de la détourner d'une carrière qui paraît ſemée de fleurs, mais qui n'eſt couverte que de ronces & d'épines ; ſages remontrances, incertitudes du ſuccès, préjugés adoptés contre l'état de Comédien, tout fut inutile ; la félicité des Filles de Théâtre lui ſembla toujours au-deſſus de toutes celles qu'on peut goûter dans le monde -- » Une Actrice (diſait-elle aux perſonnes qui voulaient la faire changer de réſolution) » une Actrice jouït de la douceur d'être » chaque jour l'idole du Public ; elle en» tend ce murmure ſi flatteur que fait

» naître la vue d'un objet aimable; elle » voit le Spectateur enchanté applaudir tour-à-tour & ses talens & ses charmes; une foule d'Amans s'empressent » à lui rendre hommage; enfin, on » fait sa cour à une Comédienne par » goût & par vanité : il est si agréable de voir l'objet de sa tendresse exciter l'admiration générale & les desirs » de tous ceux qui chérissent la beauté! » Chacun lui prodigue des louanges, » &, ce qui est bien plus solide, apporte à ses pieds tous les trésors qu'il » possède: heureux, mille fois heureux » celui sur qui elle laisse tomber un regard favorable »!—

Voilà ce que pensait Suzette d'un état que l'on estime & que l'on méprise : elle ne le voyait que du bon côté. Mais si quelqu'un lui eût appris comment agissent les Comédiens de Province, & sur-tout ceux de Paris; si l'on eût pu lui découvrir leurs cabales, leurs tracasseries, leur haine contre les talens, tant envers les Auteurs qu'envers leurs propres Confrères; si elle avait connu leurs petites intrigues, leur orgueil; si elle avait su ce qu'un Débutant souffre de la hau-

teur, de la malice des Acteurs anciens, pour peu qu'il excelle dans son emploi, elle aurait bien vîte renoncé à un métier honorable, qui n'est flétri que par les vices de ceux qui l'embrassent. Tous les Comédiens de Province ne sont pas des Camelli; & ceux de la Capitale n'ont pas tous le cœur de Brisard, de Molé, ou de Nainville; les Comédiennes ne sont pas toutes non plus des Michu ni des Doligni.

Remplie de son projet, & des espérances qu'il lui donnait pour l'avenir, mon Héroïne ne voulut jamais écouter les conseils des personnes sensées; elle aurait même résisté aux judicieux avis de MM. Mercier & Méricourt, ou de celui qui continue le Journal des Théâtres, si elle avait eu l'honneur de les connaître (1). Quand il ne lui resta plus que ses meubles, elle se hâta d'en ac-

(1) Qu'est-ce qui n'a pas pleuré en lisant les Ouvrages de M. Mercier, & admiré avec quel enthousiasme il peint la vertu & les droits de l'humanité! Pour M. Fuel de Méricourt, il était l'un des Rédacteurs d'un Journal très-intéressant sur les spectacles, & qui mérite d'avoir le plus grand succès: au reste, nous ne prenons aucun parti dans la Littérature; nous rendons hommage au mérite, partout où nous croyons l'appercevoir.

commoder un Tapissier fort honnête homme, qui les lui prit au meilleur marché possible, afin de les vendre ensuite très-cher, comme c'est l'usage. Débarrassée de la plus grande partie de ses effets, ne possédant que quelques nippes, Mademoiselle Suzette, légère d'espèces, riche en espérance, partit avec gaîté pour Rouen: les Directeurs l'avaient engagée à cause de son minois fripon & de la finesse de sa taille, persuadés qu'une Actrice si bien faite & si jolie ne pouvait manquer de réussir. Le tendre Pierrin, toujours homme à bonnes fortunes, & bornant son ambition à charmer des Duchesses, lui souhaita un heureux voyage, répandit quelques larmes, & promit d'aller au plutôt admirer ses talens.

Le jour du début de Suzette fut aussi marqué par celui d'une autre Prosélyte, qui devait jouer les premiers rôles. Celle-ci était laide, d'une taille peu avantageuse; mais elle donnait une nouvelle vie aux personnages qu'elle représentait; on croyait les voir, les entendre; Chimène, Hermione, Zaïre, semblaient s'exprimer par sa bouche; Suzette, au contraire, n'avait aucun

talent pour le Théâtre ; mais elle était jeune & aimable ; tous les cœurs furent enchantés à sa vue ; elle intéressa, émut, attendrit, enleva tous les suffrages, fut applaudie avec transports ; sa malheureuse Compagne n'excita qu'un rire méprisant, & fut sifflée des Loges & du Parterre.

Un coup d'essai aussi flatteur ne manqua pas de l'enivrer de joie & d'orgueil ; elle se crut un prodige. Elle eut bientôt toutes les prétentions & l'humeur des grandes Actrices, commença par refuser les rôles qu'on lui destinait, voulut choisir à sa fantaisie, ne fut jamais de l'avis des autres, eut souvent des maladies de commande, & mépriſa le Public, son juge, son bienfaiteur, le regardant comme trop heureux qu'elle daignât quelquefois l'amuser par ses talens sublimes.

Lorsqu'il s'agissait de faire le Répertoire, elle se trouvait, ainsi qu'il est d'usage, aux assemblées de la Troupe, de la Société, de la Compagnie, comme l'on voudra ; elle proposait vingt Pièces à la fois, & les rejetait ensuite les unes après les autres : elle n'était pas encore en état de jouer celle-là, celle-ci

n'était point de son emploi ; elle se plaignait d'injustices prétendues, & criait si haut, si haut, que les pauvres Directeurs étourdis n'avaient rien de mieux à faire que de consentir à tout ce qu'elle exigeait.

On l'avertit un jour qu'on devait lire une Pièce nouvelle, que l'Auteur présentait lui-même. Cet Auteur était si mécontent des Comédiens de Paris, qui s'étaient attiré l'indignation des Gens de Lettres, qu'il avoit pris le parti de faire jouer en Province tous ses Ouvrages Dramatiques. Suzette arriva la dernière à l'assemblée ; sa toilette l'avait retenue une heure de plus que de coutume : elle fit ses excuses, prit séance ; & l'Auteur, assis au milieu du cercle que formait autour de lui la Troupe Comique, lut son Drame à haute & intelligible voix : les Acteurs de Province ne se sont point encore avisés d'avoir dans le lieu de leur assemblée une grande table couverte d'un tapis verd, à l'instar des Académies qui réuniſſent les Beaux-Esprits & les Savans. Suzette, au-lieu d'écouter, s'entretint tout bas de parure avec ses Compagnes, reçut les confidences

qu'elles lui firent de leurs galantes intrigues, dit des riens à l'oreille de l'une & de l'autre, minauda, répondit aux agaceries du premier & du second Acteur, éclata de rire, en demanda pardon, & recommençait à parler & à rire. Enfin la lecture s'acheva, au grand contentement du pauvre Auteur, qui fut pendant trois mortelles heures sur les épines ; il fallut ensuite recueillir les suffrages pour savoir si la Pièce devait être admise ou refusée. Chacun donna son avis, selon qu'il lui avait paru que son rôle serait bon ou mauvais : quand le tour vint à Suzette de dire le sien, elle fut très-étonnée qu'on la crût capable de se connaître en Ouvrages d'esprit ; elle protesta qu'elle n'y entendait rien, & convint même avec franchise qu'elle n'avait pas entendu un seul mot de tout ce qu'on avait lu. On lui apprit alors qu'il était d'usage que les Comédiens, habiles ou non, stupides ou spirituels, décidassent du mérite des Pièces de Théâtre. Eclairée sur cette singulière prérogative attachée aux Gens de sa profession, prérogative qu'elle avait ignorée jusqu'à ce jour, elle sentit qu'il était juste que

les perroquets fussent les maîtres de ceux qui les faisaient parler, &, sans trop faire attention à ce qu'elle disait, elle se déclara en faveur du Drame dont il était question, qui fut reçu à la pluralité des voix. L'Auteur crut qu'il ne s'agissait plus que de distribuer ses rôles, pour obtenir promptement l'honneur de la représentation; mais il se trompait. Tel Acteur trouva son rôle trop froid; l'autre se plaignit qu'on ne lui eût pas donné le meilleur; celui-ci décriait sa mémoire; celui-là supposait des études pressées. En vain le Poëte interdit, confondu, allait, venait, courait, suppliait, conjurait; Suzette se rendit sur-tout très-difficile, prit de l'humeur, fit faire vingt changemens à son rôle, & le refusa ensuite tout net. Ce ne fut qu'à la cent-dixième visite que lui fit l'Auteur, qu'elle voulut bien avoir la complaisance de l'accepter.

Enfin le jour de la premiere représentation arriva, jour mémorable où l'Auteur s'attendait à recueillir le fruit de ses peines; toute la Ville accourut en foule au Spectacle : d'après l'avis des Connaisseurs, on s'imaginait que la Pièce allait avoir le plus grand suc-

cès ; mais elle tomba tout à plat, parce que les Comédiens eux-mêmes avaient cabalé contre elle, & apoſté des gens au Parterre exprès pour la ſiffler : choſe qui ne peut ſans doute arriver qu'en Province.

Suzette, qui ne ſe doutait point de ce manège, eut la ſimplicité de bien jouer ſon rôle, ce qui mit le comble à ſa réputation. Ne ſoyez pas ſurpris, Lecteur, ſi j'obſerve qu'elle montra du talent dans cette occaſion importante : elle avait inſenſiblement attrapé l'uſage du Théâtre, & ſu profiter des leçons qu'on lui donna.

Qu'eſt-ce pour la Province qu'une Actrice qui ne peut occuper aucun emploi dans l'Opéra-Comique ? Suzette ſentit le tort qu'elle ferait à ſa fortune, ſi elle ne chantait pas, tant bien que mal, dans les Pièces mêlées d'ariettes. Elle informa la Troupe qu'elle était réſolue de joindre au titre brillant d'Actrice celui de Chanteuſe, quoiqu'un peu moins diſtingué. On applaudit à ſon projet qui la rendait triplement utile, & on la mit bientôt à même de l'exécuter. Le nouveau genre qu'elle avait adopté lui procura de nouveaux ſuccès ;

on ne s'apperçut point qu'elle ignorait la musique, qu'elle ne connaissait pas une seule note, & qu'elle avait la voix faible, même horriblement fausse. Est-ce qu'au milieu du charivari de nos orchestres, on peut démêler les sons poussés par le Chanteur.

Mademoiselle Suzette fut par-tout regardée comme un Virtuose, comme une excellente Actrice; sa réputation la devançait dans toutes les Villes où elle daignait aller. Mais, comme je l'ai déjà dit, elle était belle; & c'en était assez.

CHAPITRE XXX.

Ne vous y fiez pas!

En même tems que Suzette mérita les suffrages du Public par l'art avec lequel elle rendait ses rôles, elle s'attira l'estime générale par sa conduite. Bien différente de quelques Actrices qui se livrent publiquement au désordre, & dont toute la Ville pourrait faire le catalogue alphabétique des

Amans, elle menait une vie retirée, honnête, uniforme; on l'aurait prise pour une Bourgeoise. Ce n'était qu'au Théâtre qu'elle se mettait avec coquetterie; elle ne paraissait jamais hors de la Scène le visage enluminé d'une couche de rouge; son maintien était grave & posé, son air modeste; on voyait sur son visage, coloré par les nuances de la pudeur, toute l'ingénuité d'une Agnès; & elle ne marchait que les yeux baissés.

Un phénomène aussi singulier attira l'attention de tout le monde; elle devint le sujet des conversations des Cafés; on s'en entretint même dans les maisons particulières. De mauvais plaisans la trouvèrent extrêmement ridicule, & gagèrent qu'elle jouait la Comédie hors de la Scène, comme sur le Théâtre. Leurs propos parvinrent jusqu'à Suzette, qui n'en éprouva qu'un sentiment de pitié, & parut encore plus réservée. On s'étonna de lui voir jouer avec feu les rôles d'Amante passionnée, & de la trouver toujours d'une extrême insensibilité : plusieurs jeunes Avantageux s'efforcèrent envain de lui faire ressentir ce qu'elle exprimait si bien.

Il eſt dans la ſociété des Êtres frivoles, qui ne ſavent parler que parure, pompons, bijoux, chiens, chevaux, & qui excellent dans l'art d'inventer des modes & de ſe mettre d'une manière bien ridicule : en hiver ils ſe font faire un habit de ſatin ; & dans l'été, ils en portent un de taffetas roſe, garni de gaze : ces petits Meſſieurs, remplis de fatuités, s'imaginent faire tourner la tête à toutes les femmes ; tandis qu'il n'y a que la leur qui tourne comme une girouette. Ils viennent au Spectacle, non pour entendre, encore moins pour admirer les chef-d'œuvres dramatiques (ce ſerait trop Bourgeois), mais pour voltiger dans le foyer de Danſeuſe en Danſeuſe, d'Actrice en Actrice, auxquelles ils débitent, en pirouettant, de fades plaiſanteries, & des propos doucereux & gaillards. Ces petites machines animées, qui peuvent avoir donné l'idée du mouvement perpétuel, ſont tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre ; ſe careſſent affectueuſement, ſourient aux Loges, lorgnent toutes les femmes, tendent la jambe, afin de montrer qu'ils l'ont belle ; ſe placent, en Province, effronté-

ment au milieu du Théâtre, parlent auſſi haut que l'Acteur, éclatent de rire à l'endroit le plus touchant d'une Tragédie, & reſſemblent de loin à des Pantins, diſpoſés pour la décoration. Suzette ne jugea point à propos d'écouter les perſifflages de ces jolies poupées; elle ne ſongeait qu'à ſes rôles, & ne daignait ſeulement pas leur ſourire. Déconcertés d'un accueil auſſi froid, & la regardant comme un être indéfiniſſable, l'eſſain voltigeant des agréables que je viens d'eſſayer de peindre, prit le parti d'aller bourdonner autour de quelque autre Belle.

Quand un hardi Libertin raſſuré par l'état de Suzette, oſait lui faire de certaines propoſitions, elle prenait un air ſi courroucé, ſi noble, ſi vertueux, elle lui parlait avec tant de modeſtie, que le Libertin pétrifié perdait toute ſon audace, & devenait bientôt auſſi retenu, auſſi timide qu'il avait été d'abord entreprenant. Il ſe trouva pourtant des incrédules qui doutèrent de ſa vertu. Nous ne ſommes plus accoutumés aux miracles, & ſur-tout au phénomène qu'offrirait la ſageſſe d'une Actrice.

CHAPITRE XXXI.

Voyons une Actrice hors de la Scène.

Je viens de peindre mon Héroïne telle qu'elle se montrait en Public ; il faut maintenant apprendre au Lecteur ce qu'elle était en particulier. L'amour de la vérité m'oblige à déclarer qu'elle se dédommageait en secret de l'apparence de vertu qu'elle s'imposait par politique. Loin des regards du sévère Censeur & du Critique malin, elle se livrait à tous les désordres d'une vie libertine, & recevait tour-à-tour chez elle le riche Citoyen, l'Officier prodigue, l'opulent Magistrat. Affectant dans chaque Ville le même extérieur de sagesse, elle eut le plaisir de se faire considérer, & de trouver par-tout des Amans généreux & fidèles : on ne la regardait point comme une conquête ordinaire.

Voici de quelle maniere elle s'y prenait pour s'assurer & l'estime publique & la facilité de ruiner les dupes : elle choisissait dans le nombre de ses Ado-

rateurs celui qui lui paraissait le plus à son aise & le moins indiscret, elle l'éprouvait long-tems, lui permettait de la conduire à la sortie du Spectacle, lui accordait quelques faveurs, en recevait de petits présens ; & s'il ne lui échappait rien qui pût faire connaître leur liaison, elle feignait de céder enfin à l'amour le plus tendre, tandis qu'elle ne se rendait que par un sordide intérêt. Dès qu'elle s'appercevait de quelque refroidissement, elle priait l'Amant ennuyé de son bonheur de se retirer, attendu qu'elle se repentait d'avoir cessé pour lui seul d'être sage, & voulait réparer sa faute par une meilleure conduite : celui-ci, qui désirait une rupture, ne se faisait point prier pour accepter son congé ; elle jetait ensuite les yeux sur un autre de ceux qui l'idolâtraient, lui recommandait la discrétion encore plus que la fidélité, & lui accordait la place vacante. Enfin, jamais Actrice ne sut mieux jouer son rôle.

S'il arrivait, malgré toutes ses précautions, qu'elle fût trahie par un de ses Favoris, ou par un des Amans exclus, elle avait remédié d'avance au tort irréparable qu'auraient pu lui faire leurs

propos : sa manière adroite de se conduire en Public, jetait tellement de la poussière aux yeux, qu'on traitait de calomnies les vérités qui se disaient sur son compte, & que mille voix, s'élevant en sa faveur, lui ôtaient jusqu'à la peine de se défendre.

Fidelle aux principes qu'elle s'était faits, elle préférait un homme d'un certain âge au jeune étourdi qui s'avisait de l'aimer, ou de le feindre du moins. M. Orgon, fameux Armateur de Nantes, ne put la voir sans ressentir un violent amour : il chercha l'occasion de lui parler en secret, découvrit ses tendres sentimens, & fit des offres avantageuses. Comme il parut à Suzette qu'on ne la soupçonnerait jamais d'être favorable à un tel Amant, elle lui permit de venir quelquefois chez elle ; & bientôt il n'eut plus rien à desirer, si toutefois les vœux d'un vieillard peuvent être satisfaits. Quoique ce M. Orgon eût au moins soixante-cinq ans, il se croyait encore aimable, malgré son asthme & sa goutte, & cachait du mieux qu'il pouvait les ravages du tems sur sa cacochyme personne. Il portait une perruque blonde, se noircissait les sour-

cils, & affectait de sauter en marchant, afin de paraître plus ingambe. Une peine sensible à lui faire, & même une insulte grave, c'était de le traiter de vieillard. Il est vrai qu'il n'était point bourru, grondeur comme la plupart des gens de son âge ; il avait l'humeur gaie, joviale, & tant soit peu goguenarde : amoureux de toutes les femmes dans sa jeunesse, il avait tellement pris l'habitude de les courtiser, qu'on le voyait encore se passionner auprès d'elles. Mais il aurait dû songer qu'il est un tems pour les plaisirs, & un autre pour la sagesse : les saisons n'ont aucune ressemblance entr'elles ; le printems est couvert de fleurs ; & l'automne porte des fruits.

Rien n'était si plaisant que de voir Orgon faire le galant auprès de Suzette. Appuyé sur sa canne, dont il feignait de se servir par contenance, il l'assurait d'une voix cassée que son ardeur serait éternelle ; &, sous prétexte d'avoir la vue faible, il portait presque toujours des lunettes quand il était chez mon Héroïne, afin, lui disait-il, de pouvoir mieux admirer les charmes dont la nature l'avait douée. Quelquefois il voulait faire le jeune homme, se

jetait bruſquement aux genoux de ſa Maîtreſſe, & ne ſe relevait qu'avec beaucoup de peine. Suzette ſe divertiſſait chaque jour des tranſports inutiles de l'amoureux Barbon, & ſut ſe faire bien payer de la complaiſance qu'elle avait de s'en amuſer, ainſi que de la bonté qu'elle eut de feindre d'aimer ſa cacochyme & froide perſonne.

Comme les Villes de Province ont l'agrément de voir chaque année ſe renouveller leurs Acteurs, Mademoiſelle Suzette ne reſtait qu'un an dans la même Ville; elle honorait de ſes faveurs au moins deux ou trois Citoyens des endroits où elle s'arrêtoit; ainſi, qu'on juge du nombre des Amans qu'elle peut ſe flatter d'avoir rendus heureux. Je prie quelques-unes des Princeſſes de Théâtre, qui ont parcouru les Provinces, de vouloir bien en faire l'addition; elles ſeules peuvent y parvenir: elles n'ont qu'à calculer leurs galantes aventures.

Le Lecteur voudrait-il que je lui fiſſe un détail des faibleſſes & des travers de mon Héroïne: Il eſt facile de ſe les repréſenter, ſans que je les décrive: agaceries, pièges tendus à propos; parties

secrètes, soupers fins, faveurs refusées, accordées, vendues; présens de robes, de bijoux, d'argent; infidélités, noirceurs : tel est l'abrégé de la vie d'une Comédienne; & c'est aussi l'esquisse de celle de Suzette, tandis qu'elle fut Actrice. Vouloir tout dire & tout détailler, ce serait entreprendre l'impossible, & se mettre à même d'écrire un gros *in-folio.*

Notre Héroïne eut cependant deux Amans dans une grande Ville de Province, dont je vais tracer ici le portrait. Ils étaient dans la Magistrature, & les Juges les plus équitables du monde en faveur de leurs Maîtresses; ils se regardaient tous les deux comme des gens de la première importance, très-nécessaires au salut de l'État; ils avaient autant d'orgueil l'un que l'autre : mais ils ne se ressemblaient point en bien des choses. Crisippe, que Suzette aimait le mieux, parce qu'il était le plus prodigue, avait une grosse face rouge, enluminée, qui dénotait plutôt un Partisan de Bacchus & de la bonne chère, qu'un Membre respectable de la Justice; vif, étourdi, prompt comme le salpêtre, il parlait avec feu, & riait

toujours quand il avait quitté les fleurs de lis ; aussi fat que spirituel, il ne manquait pas d'admirer tout ce qu'il disait, ce qui ôtait souvent à ses Auditeurs la peine de l'applaudir : enchanté de lui-même, il avait un soin infini de son petit individu ; la propreté semblait avoir brossé son habit ; ses cheveux longs, bouclés avec grâce, lui tombaient sur les épaules avec dignité ; parfumé des essences les plus agréables, il s'annonçait de loin par les délicieux parfums qu'il exhalait, & son visage riant & satisfait semblait dire à tout le monde : Me voilà, soyez content, admirez-moi.

Maragawon, l'autre Magistrat, était sec, décharné, sombre & rêveur ; sa physionomie alongée, ses yeux fixes & mornes, sa bouche béante, son cou de travers, & sa tête en avant, lui donnaient tout l'air de la stupidité : une perruque énorme couvrait lourdement son gros chef vuide de cervelle ; il marchait d'un pas grave, les sourcils toujours froncés, l'air fier & rébarbatif : à le voir si pensif & si farouche, on l'aurait cru accablé des plus grandes affaires, & l'ennemi de

tout le genre humain ; ſon aſpect effrayait la veuve & l'indigent, que, par état, il devait accueillir & protéger ; en un mot, il faiſait haïr la Juſtice, au lieu de la rendre reſpectable. Suzette fut pourtant l'attendrir. Que le pouvoir des femmes eſt digne de notre admiration !

Les deux Magiſtrats que je viens de peindre ne croyaient pas poſſéder la même Maîtreſſe. L'Actrice ruſée, qui avait la gloire de les enchaîner, leur indiquait à chacune une heure différente ; ils étaient exacts à ne point devancer l'inſtant du rendez-vous, & l'on ſe doute bien que chez Mademoiſelle Suzette ils ne dormaient pas comme à l'Audience. Les douceurs de l'amour amollirent à tel point leur âme, qu'ils négligèrent un peu les intérêts de leurs Cliens : envain l'on gémiſſait d'une négligence qui prolongeait l'infortune de vingt familles ; envain de malheureux Plaideurs les ſuppliaient de terminer leurs misères, ils ne s'occupaient que de la Beauté dont ils étaient les eſclaves. Combien de procès fit-elle traîner en longueur ſans le ſavoir ! Plus d'une cauſe ſerait encore pendante,

dante, si elle n'était enfin partie, pour le bonheur des pauvres Cliens, & en dépit des deux galans Magistrats, qui songèrent long-tems à ses charmes, tout en s'occupant, sur les fleurs de lis, de la fortune & de la vie des Citoyens.

Ai-je besoin d'avertir que ces deux portraits ne peuvent représenter que de mauvais Juges, plus attentifs à satisfaire leurs passions, qu'à s'acquitter de la noble fonction qu'ils se sont imposée, sans être dignes de la remplir? Je respecte, comme je le dois, les Magistrats vertueux; mais s'il en est dont les mœurs soient moins pures, pourquoi n'oserai-je pas le dire, surtout dans un Ouvrage où je me propose de tracer les progrès effrayans du vice? Eh! quel exemple plus frappant puis-je choisir que celui de deux Juges qui se laissent séduire par les charmes d'une Comédienne!

Les Camarades de Mademoiselle Suzette eurent aussi beaucoup à se louer de sa douceur; ils connurent tous, par leur propre expérience, combien elle était complaisante & humaine. Un mariage qui se faisait sur la scène, devenait

quelquefois réel pour une nuit : mais elle aimait sur-tout à faire derriere les coulisses tout le contraire de son rôle. Souvent *Orosmane*, après avoir poignardé *Zaïre*, soupait tête-à-tête avec elle : *Tancrède* a quelquefois ressuscité dans les bras d'*Aménaïde*. Je n'aurais jamais fini si j'entreprenais de décrire les différentes manieres dont elle se plaisait à démentir ses rôles; il semblait qu'une haîne violente contre les Auteurs l'obligeât à bouleverser sans pitié toutes leurs Pièces : s'ils avaient représenté telle Héroïne insensible à l'amour d'un des personnages de leur Drame, elle leur souriait, hors de la Scène, le plus tendrément du monde; si elle devait adorer *Titus* ou *Zamore*, être fidelle à son époux, &c., c'était la première chose qu'elle oubliait, quand la toile était tombée. Mais Suzette n'est pas la seule qui se soit piquée de ces procédés vraiment singuliers : le Public doit être persuadé qu'il n'y a rien de si plaisant ni de si bisarre que le derriere des coulisses.

CHAPITRE XXXII.

Le Spadaſſin.

Si Suzette ſe rendait chaque jour coupable de nouveaux déſordres, Pierrin, de ſon côté, ne faiſait pas moins de progrès dans le vice, & s'approchait inſenſiblement du crime. Il écrivait ſouvent à ſa chère Amie, & lui marquait qu'il ne pouvait s'éloigner des Dames dont il était l'Amant à gages. Enfin ces Dames allèrent enſemble paſſer quelques mois à la campagne; & il profita de ce tems de repos pour venir admirer les talens de celle qui regnait toujours ſur ſon cœur : elle était pour lors à Bordeaux, où il ſe rendit en poſte, accuſant pendant la route les poſtillons & les chevaux d'une lenteur extraordinaire, & ne les menaçant pas de moins que de leur brûler la cervelle.

Suzette fut enchantée lorſqu'elle revit ſon ancien Amant; mais ſa vanité eut autant de part à la ſatisfaction qu'elle éprouva, que les tendres ſen-

timens qu'il lui inſpirait : elle était ravie de l'avoir pour témoin de ſes ſuccès. M. Pierrin attendit avec impatience l'heure du Spectacle ; &, confondu dans la foule du Parterre, il reſſentit un plaiſir inexprimable à la vue des grâces & des talens que déployait ſur la Scène l'objet de ſa tendreſſe. Les applaudiſſemens qu'on lui prodigua retentirent juſqu'à ſon cœur. Qu'il eſt flatteur de pouvoir ſe dire : j'ai tenu dans mes bras celle qui excite en cet inſtant l'admiration générale ! Revenu de ſon ivreſſe, il regarda fièrement ceux qui l'entouraient, jura que Mademoiſelle Suzette était la meilleure Actrice qu'il y eût en France, & offrit de le ſoutenir contre quiconque penſerait le contraire, ſoit à l'épée, ſoit au piſtolet. Heureuſement que perſonne n'accepta le défi.

Le Lecteur ne s'attendait guères que M. Pierrin dût devenir un Spadaſſin ; je ne m'en doutais pas non plus. Cependant le voilà un homme redoutable, prêt pour un rien à ſe couper la gorge avec ſon meilleur ami. Je crois découvrir la cauſe de ce nouveau travers, ou plutôt de ce vice odieux, dans la

vie oisive qu'il mène à Paris, & dans les mauvaises compagnies qu'il y fréquente. Il a eu le malheur de se lier avec ces terribles mortels que l'on nomme *Tapageurs*, qui traînent une épée d'une longueur énorme, & qui, se fiant sur leur adresse, & bien souvent sur la poltronnerie de leurs Adversaires, sont toujours disposés à vous insulter. La manie extravagante & punissable de ces petits Messieurs, beaucoup plus ridicules qu'ils ne sont à craindre; la folie, dis-je, de ces prétendus braves, a gagné jusqu'à M. Pierrin, dont les mœurs étaient autrefois si douces & si paisibles: il sait par cœur toutes leurs fausses maximes, & se fait une gloire de les pratiquer à la lettre; selon ses principes absurdes, on ne doit pas souffrir dans la conversation un seul propos choquant, & il faut du sang pour laver la moindre offense. Les duels sont défendus, il est vrai, mais non pas les querelles & les rencontres. Ainsi raisonnent tous les Bretailleurs dont la Capitale est remplie: on devrait bien en bonne police, pour les corriger ou pour les épouvanter, pendre le premier d'entr'eux qui s'aviserа de troubler la tran-

quillité publique, & de ne point respecter la vie de son semblable. Mais que le Gouvernement fasse mieux, qu'il défende de traîner dans les Villes ces armes offensives, que chaque Citoyen porte suspendues à son côté, comme si tous ses frères étaient ses ennemis. Fidèle aux leçons qu'il a reçues, aux funestes exemples qu'il veut suivre, M. Pierrin va la tête haute, le regard effronté, l'air audacieux & insolent, & le chapeau sur les yeux : il se croirait déshonoré si pour un mot, une vétille, il manquait de proposer un cartel : il met toute sa gloire à dégainer souvent, & conte avec emphase les disputes qu'il a eues, les coups d'épée qu'il a portés. En parlant, il vous regarde fixement : applaudissez à ce qu'il dit, ou, sinon, battez-vous ; il aura pour vous le plus profond mépris, si vous lui représentez avec douceur qu'un honnête homme doit éviter toute dispute ; il vous répondra des choses piquantes, & saura vous forcer à manquer, ainsi que lui, aux loix du Prince, aux devoirs de la Société ; il étouffera dans votre cœur les sentimens que l'Humanité inspire. Avec des sen-

timens auſſi féroces, il oſe ſe croire digne d'eſtime, quand il cherche à ôter la vie à des Citoyens, à des fils de familles, au lieu de courir ſe diſtinguer dans les armées contre les ennemis de l'État.

Suzette fut effrayée quand elle connut le vice qui dominait ſon Ami ; elle le conjura d'être plus humain, & de conſidérer ce qu'il avait à craindre, lui ſimple particulier, altéré de ſang ; puiſque des Tyrans couverts de pourpre, environnés de ſoldats, avâient trouvé la mort, en ordonnant d'égorger des hommes. Il ne fit que rire de ſes ſages remontrances, & leva de pitié les épaules. Loin de ſe corriger, ſa valeur forcenée acquérait chaque jour plus d'activité : lorſqu'il lui rendait viſite, au lieu de lui parler de ſon amour, il ſe promenait dans la chambre d'un air martial, tirait ſon épée, ſe mettait en garde, pouſſait au mur mainte *tierce*, mainte *quarte*, & voulait abſolument que Suzette lui apprît ſi elle le trouvait bien ſous les armes, & ce qu'elle penſait de ſa botte ſecrette.

Elle eſpérait le guérir enfin de ſon horrible manie ; mais une affaire mal-

heureuse la débarrassa des soins qu'elle se donnait inutilement. Il ne manquait pas d'aller chaque soir l'applaudir avec transport ; & c'était toujours au Parterre qu'il allait se placer de préférence. Au milieu d'un morceau pathétique, qu'elle récitait avec beaucoup de chaleur, & qu'on écoutait attentivement, quelqu'un éternua d'une manière si bruyante, que toute la Salle en retentit. Aussi-tôt M. Pierrin devint furieux, déterra dans la foule celui qui, sans le vouloir, avait pour un instant troublé le silence qu'on gardait, & s'en approchant avec l'arrogance d'un Garde-Française qui empêche à Paris de siffler une Pièce pitoyable ou un mauvais Acteur, il lui dit tout bas qu'il venait d'éternuer par malice, & lui proposa de sortir pour mettre l'épée à la main. Le jeune homme auquel il s'adressa n'avait nullement l'humeur tapageuse ; d'ailleurs il était à la veille d'épouser une personne qu'il adorait, & les transports d'un amour honnête & vertueux, faisant éprouver à l'âme une douce sensation, n'inspirent point l'envie de se battre sans sujet : aussi ce jeune homme représenta-t-il au fougueux Pierrin qu'il

n'avait éternué que par accident, & que parce qu'il était même affligé d'un violent rhume de cerveau. Mais quelle raiſon peut entendre un furieux ? A force d'être inſulté à baſſe voix, le jeune homme ſortit de ſon caractère naturel, fut rempli à ſon tour d'indignation & de colère, ſuivit ſon injuſte agreſſeur dans un lieu écarté, & mettant l'épée à la main, ſe promit de le faire repentir de ſon inſolence. Il lui pouſſait de vigoureuſes bottes, & paraît avec adreſſe celles qui lui étaient portées, lorſqu'il entendit la voix de ſon père, qui, accourant tout effrayé, s'écriait : arrêtez, arrêtez. (Le vieillard avait obſervé la diſpute d'une des premières Loges, & s'était hâté de venir en empêcher les ſuites). O ciel ! mon père ! dit le jeune homme en tournant la tête, pour voir s'il ne ſe trompait point, & cette action lui fut fatale ; car Pierrin, ſoit qu'il voulût profiter de ſon avantage, ſoit qu'il fût emporté par la fureur, lui paſſa ſon épée au travers du corps, & ſe voyant tomber, ne ſongea qu'à ſe ſauver promptement. Le malheureux père arriva pour recevoir le dernier ſoupir de ſon fils. » — Hélas ! (s'écria-t-il en

se précipitant sur le corps sanglant d'un fils qui devait être la consolation de sa vieillesse) » faut-il que je te voie périr » sans pouvoir te venger ? .... Quel » sera le désespoir de celle qui demain » devait être ta femme ? .... Comment » lui annoncerai-je ta mort ? ... Ah ! le » barbare qui vient de répandre ton » sang, peut se glorifier d'avoir d'un » même coup arraché la vie à trois per- » sonnes .... Exécrable fruit de la rage » des hommes policés ; ô duel ! usage » féroce que la Nature abhorre, la sa- » gesse de nos Rois se flatte de t'avoir » aboli : mais non, tu ne l'es point ; tu » te reproduits chaque jour dans nos » Villes ; & tu fais souvent encore cou- » ler les larmes de l'amante & de l'é- » pouse .... & moi j'ai mon fils à pleu- » rer ».

Tandis que la voix gémissante de ce père infortuné se perdait envain dans les airs, Pierrin, satisfait & triomphant, prenait congé de Suzette ; il se rendit ensuite à la Poste, se fit donner bien vîte des chevaux, & alla raconter dans Paris sa dernière prouesse.

CHAPITRE XXXIII.

Maladie qui n'eſt point une preuve de ſageſſe.

LORSQU'ON ſe livre ſans aucune réſerve à la fougue de ſes paſſions, on a tôt ou tard ſujet de s'en repentir, & les maux les plus cruels arrachent des plaintes amères. Mais inutiles regrets! Il faut lutter contre la douleur & contre le remords déchirant. Ah! qu'alors la vertu paraît avoir de charmes, & que le vice nous ſemble affreux!

Cette réflexion n'eſt malheureuſement que trop vraie, & m'eſt inſpirée par le triſte état où l'on va voir mon Héroïne. L'avouerai-je? Elle fut atteinte tout-à-coup d'une maladie terrible, que lui donna un riche Américain, qui l'avait gagnée d'une Négreſſe. Je dois convenir de mon embarras, je ne ſais comment m'y prendre pour nommer cette affreuſe maladie, je crains de bleſſer la délicateſſe de quelques-

uns de mes Lecteurs. Essayons pourtant de la peindre d'une manière qui la fasse aisément connaître, sans mettre personne dans le cas de rougir.

Cette maladie n'attaque que les Partisans de la Volupté. Ce jeune homme aimable, dont le visage riant inspire la joie, & qui célèbre avec transports les plaisirs de l'amour, change bientôt par elle, & devient méconnaissable; sa gaîté n'est plus qu'une sombre mélancolie; maigre & décharné, il se traîne en gémissant, & n'est animé que par un souffle de vie : voyez encore cette jeune personne; toutes les grâces sont réunies en elle; la blancheur & le coloris de son teint ressemblent à un ciel pur au lever de l'aurore; tout-à-coup atteinte d'un poison mortel, ses charmes se flétrissent, ses yeux se creusent, son embonpoint disparaît, elle n'est plus qu'un objet d'horreur. Le vrai Philosophe, toujours ami de la Sagesse; l'honnête homme qui trouve son bonheur dans les chastes embrassemens d'une épouse fidelle, ou dans la société d'une tendre amante, n'ont point à craindre le souffle empoisonné d'un monstre qui se cache sous les fleurs, &

frappe ſes victimes tandis qu'il leur prodigue des plaiſirs délicieux.

Mais qu'ai-je beſoin de m'efforcer à peindre avec quelque délicateſſe une maladie devenue à la mode dans les plus grandes Villes de l'Europe? On rira de ma gaze légère, jetée ſur un objet hideux & dégoûtant, mais que tout le monde contemple actuellement ſans effroi. Elle déshonorait du tems de nos bons aïeux; à Paris on noyait même dans la Seine les infortunés ſur leſquels elle exerçait ſes ravages. Notre ſiècle eſt plus éclairé ou beaucoup plus corrompu; on la regarde comme une légère indiſpoſition; le Petit-Maître ſe fait gloire de l'avoir eue, elle prouve ſes bonnes fortunes; elle eſt le ſujet public des converſations & de mille plaiſanteries; on s'en plaint comme d'une ſimple migraine; elle procure un gros revenu aux Enfans d'Hyppocrate, qui, s'ils ne la guériſſent point, parviennent au moins à la pallier: que de Médecins lui doivent une grande partie de leur fortune!

Cette maladie très-cruelle, quoiqu'on en veuille dire, & qui affaiblir les générations ſuivantes, fit un tort

considérable à Mademoiselle Suzette : elle prouva démonstrativement qu'on pouvait douter de sa vertu.

Dès que l'infortunée s'apperçut du germe fatal qui se développait dans son sang, elle s'efforça d'en cacher les progrès. Elle feignit d'être sujette aux vapeurs, à des migraines épouvantables; elle ne sortait plus que dans un déshabillé galant, le visage à moitié couvert sous une grande baigneuse.

Cette manière simple & agréable de se mettre, lui donna quelque chose de plus piquant; ses yeux, pleins d'une douce langueur qui semblait annoncer les regrets d'une vertu fâchée d'être cruelle, portèrent un nouveau trouble dans l'âme; les Amans qui avaient été dédaignés reprirent courage, & redoublèrent de soins & de persévérance. Mais ils eurent beau faire, Mademoiselle Suzette continua d'être insensible à leurs soupirs : ils étaient loin de s'imaginer qu'ils dussent la remercier de toutes ses rigueurs. Loin de lui en savoir gré, ils se désespéraient d'une résistance jusqu'alors sans exemple dans les Annales des Comédiennes, & ils s'écriaient à sa vue, comme autant d'échos,

qu'elle eſt aimable! qu'elle eſt ſage! qu'il ſera fortuné celui qui pourra parvenir à lui plaire! Voilà comme on ſe trompe tous les jours: telle Beauté ſéduiſante dont on brigue les faveurs, ne ſe porte peut-être guères mieux que l'infortunée Suzette.

Si elle avait eu recours tout de ſuite à cet art ſalutaire qui prolonge la vie des hommes, ou ſi du moins elle eût mené une vie plus réglée, il aurait été facile par la ſuite de purifier la maſſe de ſon ſang: mais elle n'oſa de long-tems ſe confier à perſonne; elle crut que ſa maladie était peu de choſe, ou, pour mieux dire, elle n'y fit qu'à peine attention. Afin de faire moins ſoupçonner ſon triſte état, elle réſolut même de continuer à choiſir dans la foule de ſes ſoupirans celui qui lui paraîtrait le plus en état de payer & le moins indiſcret. Emportée par l'habitude, elle continua à faire ſervir ſur ſa table une profuſion de ragoûts épicés; le Champagne & des liqueurs auſſi dangereuſes qu'agréables, firent encore ſes plus chères délices: ſouvent l'aurore la ſurprenait au milieu d'un de ces ſoupers fins, où, partagée entre l'Amour, Bac-

chus & le Dieu de l'intérêt, elle s'oubliait elle-même, & prodiguait des faveurs empoisonnées.

Un jeune homme d'une des premières familles de la Ville où elle se trouvait alors, eut le malheur d'obtenir la préférence sur ses rivaux : il se maria quelques jours après ; & au milieu des douceurs de l'hyménée, le mal cruel qu'il portait dans son sein, vint à se déclarer avec la dernière violence. Tout l'art des Médecins fut inutile ; il mourut dans des douleurs inouïes, & ne descendit au tombeau qu'après avoir vu dégrader son être, qu'après avoir cessé d'être homme. La jeune épouse, arrachée à la mort, traîna dans les larmes & dans la langueur une vie que tout lui présageait devoir être si fortunée.

L'intrépide Comédienne, unique cause d'un malheur qu'elle ne put ignorer, n'en fut aucunement touchée. Cependant le poison qui fermentait dans ses veines, acquérait à chaque instant une funeste activité ; elle changeait de jour en jour, & finit par devenir d'une laideur affreuse. Le feu de ses yeux s'éteignit ; ses regards n'eurent plus

rien de tendre ; on ne vît plus se répandre sur son visage ce souris enchanteur qui portait le trouble dans l'âme ; il fut remplacé par l'expression de la douleur & des souffrances ; son teint, où brillaient les couleurs des lis & des roses, perdit tout son éclat, devint pâle & livide ; ses lèvres furent privées de leur corail & de leur fraîcheur ; elles se flétrirent & se desséchèrent, semblables à une fleur brûlée par la chaleur du soleil ; sa peau, si blanche & si douce, se jaunit horriblement ; l'Amour vit, en frémissant, s'applatir, s'affaisser & disparaître une gorge charmante, qu'il avait arrondie lui-même ; ses bras, autrefois si blancs & si potelés, perdirent leur forme voluptueuse, maigrirent & se décharnèrent.

Quel spectacle plus frappant puis-je offrir aux yeux des Libertins ! Qu'ils s'approchent, qu'ils contemplent Suzette justement punie par la Nature de l'avoir outragée, en métamorphosant en débauches ses plus doux plaisirs, dont elle nous accorde l'usage modéré, pour nous consoler des infortunes de la vie..... O Dieu ! que Suzette est différente du tems heureux où elle avait

ſon innocence, & même de celui où elle n'était encore coupable que de quelques faibleſſes! Ce n'eſt plus cette Beauté intéreſſante, dont la vue ſeule était une jouïſſance : c'eſt un ſpectre gémiſſant, qui ſe traîne à pas lents & douloureux, & qui exhale une odeur pareille à celle que répand la putréfaction des cadavres ; les maux cuiſans, le dégoût de la vie, les remords, pires que la douleur, achèvent de miner ſon corps & de déchirer ſon ame : on frémit, on recule à ſon aſpect, ſaiſi d'effroi & d'horreur. Voilà un faible tableau de l'état affreux de la malheureuſe Suzette.

Accablée ſous le poids de ſes ſouffrances, elle fut réduite à garder le lit ; &, ce qui la déſeſpéra peut-être davantage, à laiſſer tomber le maſque dont elle s'était couverte juſqu'à préſent ; elle fit l'aveu de ſa triſte ſituation ; elle implora enfin le ſecours de la Médecine. Alors le repentir lui fit entendre ſa voix tonnante ; elle ſoupira après le ſéjour paiſible de ſon Village ; elle répandit un torrent de larmes, en regrettant avec amertume le tems où elle coulait ſes années dans l'innocence ;

elle sentit que le vice cesse un jour de paraître agréable, qui devient horrible à ceux même qui le chérissent, au-lieu que la vertu est toujours la même.

CHAPITRE XXIV.

Consultation des Médecins.

Comme elle ne découvrit son état que lorsqu'il fut désespéré, & comme elle avait encore de l'argent, on résolut d'assembler chez elle les plus habiles Médecins de la Province. Ces Messieurs accoururent aussi-tôt, parce qu'ils apprirent que leurs ordonnances seraient payées au poids de l'or; autrement ils seraient venus moins vîte, l'un après l'autre, & peut-être même ne seraient-ils pas venus du tout: car, on le sait, les Dispensateurs de la santé ne secourent souvent leurs semblables que lorsqu'on est en état de reconnaître leurs soins.... Je voudrais qu'ils les accordassent pour rien, & seulement par amour pour l'Humanité. Ce désintéressement serait bien digne d'un état

si noble, & de la façon de penser de la plupart de ceux qui le professent. Mais comme il faut songer à l'entretien de sa famille & de soi-même, & que les bienfaits prodigués ne font pas vivre, le Gouvernement n'a qu'à leur assurer, par des pensions, une récompense honorable, & beaucoup plus satisfaisante que des rétributions particulières.

Mais je m'écarte furieusement de la Consultation que vont faire les Médecins assemblés dans la chambre de Suzette. Après que l'un eut regardé sa langue, l'autre le cristallin de ses yeux; que celui-ci lui eut tâté le pouls; que celui-là eut considéré son urine; enfin après que chacun eut tâtonné à sa manière pour faire ses pronostics, il fallut s'expliquer intelligiblement: l'un déclara qu'il y avait des exostoses; l'autre soutint que la malade était seulement tombée en phthysie; celui-ci prouva par systole & diastole que la masse du sang était épaissie par un suc visqueux, capable d'empêcher le chyle de se former, & privant par conséquent toutes les parties du corps de la nourriture nécessaire; celui-là prétendit que la cause du mal provenait

des humeurs engorgées, & qu'il ne s'agissait que de leur donner un libre cours; son voisin se récria qu'il y avait crispation de nerfs & rapporta un passage d'Hyppocrate; un autre pour le contredire, cita Galien qui est d'un avis contraire; dans ce moment un petit homme, qui n'avait point encore parlé, détruisit le sentiment des uns & des autres, en récitant un chapitre entier d'un ancien Médecin Grec. Alors la dispute s'échauffa, on en vint presque aux gros mots; c'était un bruit, un mêlange de voix qu'on ne peut comparer qu'à un cercle de femmes parlant toutes ensemble, ou bien au vacarme affreux que fait au barreau la voix glapissante de deux Avocats, qui cherchent sans doute à étourdir leurs Juges sur le point de prononcer. Messieurs les Médecins allaient peut-être se quereller sans ménagement; si l'un d'entr'eux, heureusement plus raisonnable, ne leur avait remontré pathétiquement, & encore tout essoufflé, le tort qu'ils se faisaient en manquant à la gravité de leur état, & ne les eût ensuite priés de se calmer, & de dire l'un après l'autre quel était le remède le plus efficace pour

déraciner la maladie dont il s'agiſſait.

Nos Docteurs confus reprirent leur morgue, rajuſtèrent leurs perruques qui s'étaient dérangées dans la chaleur de la diſpute, & gardèrent quelques inſtans un profond ſilence, afin de mieux ſe recueillir, & de ſe rappeller l'idiôme de la langue latine, dans laquelle ils allaient s'exprimer, ſelon l'uſage, avec toute l'éloquence employée en cas pareil. Le plus ancien prit la parole, après avoir touſſé, mouché, craché. — » Ledit ſujet ne guérira, s'é-» cria-t-il, qu'en ſe ſoumettant à ce que » j'ai toujours pratiqué : c'eſt la *Fumi-*» *gation* que je propoſe. Il eſt clair qu'en » reſpirant les parties volatiles du mer-» cure, on leur facilite le moyen de pé-» nétrer non-ſeulement dans tout l'in-» térieur, mais encore dans les plus pe-» tits vaiſſeaux. On enveloppera donc » ſoigneuſement la malade dans une am-» ple couverture, ſous laquelle on pla-» cera un braſier allumé, qui procurera » une épaiſſe fumée au moyen du cina-» bre qu'on y jetera par intervalles; & » on la laiſſera ſe boucaner, comme, » par exemple, un jambon; ſinon je la » condamne : *crevare.*

—Vous vous trompez, mon cher » Confrère, reprit un autre Docteur » d'un air patelin, votre méthode ne » vaut rien, je l'improuve. Moi seul ai » trouvé l'art de guérir radicalement le » mal dont il eſt queſtion, à l'aide ſeu- » lement de *Lavemens anodins*, que je » fais toutefois adminiſtrer par mon » Apothicaire. Vous voyez bien que le » fluide dans lequel j'ai fait diſſoudre » une drogue merveilleuſe, introduit » par une voie ſûre, a peu de chemin » à faire pour.....

—» Eh! interrompit un troiſième, » ſi vous voulez doucement amollir les » parties, afin de leur rendre le reſſort » qu'elles ont perdu, & de faire re- » pouſſer le virus deſtructeur par les » ſucs nourriciers & balſamiques, que » n'employez-vous plutôt l'uſage des » *Bains mercuriels?*

—» Vous n'y entendez rien: (cria d'une voix enrouée un homme gros & court) » que la nature humaine m'a » d'obligations! Sans moi l'on ne pour- » rait goûter un plaiſir néceſſaire, ſans » s'expoſer à la mort. Mettrons-nous » donc de la charlatanerie par-tout? » Oui, je le dis hautement; le ſeul re-

» mède, bon, efficace, c'eſt le mien;
» & je ne crains point d'être contredit:
» tout l'Univers connaît le mérite, l'ex-
» cellence des *Frictions*. Voilà le paran-
» gon de la Médecine, le reſtaurant
» délicieux. Les Frictions! les Frictions!
» & moquez-vous du reſte.

— » Non (reprit aigrement un Doc-
teur bourſoufflé, habillé auſſi richement
qu'un Financier, & qui venait de s'é-
lancer d'un carroſſe ſuberbe) » que Ma-
» dame ait recours à mon *Spécifique*, ou
» plutôt à ma *Tiſanne*. Tout Paris con-
» naît la propriété de l'eau rougie que je
» lui fais boire, & que le vulgaire croit
» une précieuſe eſſence. Je ne prends
» que cinquante louis: c'eſt pourtant
» vendre bien cher la guériſon d'une
» maladie qu'on peut gagner dans un
» moment; mais il faut faire acheter un
» remède auquel on doit bientôt la ſanté
» la plus robuſte.

— Ce diſcours excita un murmure
général. Deux Perſonnages d'impor-
tance, qui avaient écouté leurs Con-
frères avec un ſouris moqueur, en té-
moignèrent ſur-tout le plus d'indigna-
tion. Le premier était un vieux Méde-
cin, Petit-Maître gothique: ſa per-
ruque

ruque avait un pied & demi de plus que celles des autres ; sa cravate, d'une batiste fine & délicate, était bordée de dentelle, & ne lui descendait qu'à moitié de l'estomac ; son habit ne lui allait tout au plus qu'au milieu de la jambe, & il le boutonnait du haut en bas par élégance. Le second, entiché de la vieille mode, était une espèce d'être amphibie, moitié gracieux, moitié froncé ; il souriait & grondait en même tems ; son habit était de velours & à boutons d'or, mais les poches en étaient dans les plis ; il roulait ses bas sur ses genoux, portait des boucles à diamans & des souliers prodigieusement applatis par le bout.

Alisef se leva lentement, promena ses yeux autour de lui d'un air de satisfaction, se rengorgea avant de commencer son discours, flaira délicatement une prise de tabac d'Espagne, & parla ainsi : » Les malades répugnent de se soumettre à nos ordonnances, ils refusent de prendre nos médecines, pour la plupart dégoûtantes. Mais que ne fait-on comme moi ? Que ne donne-t-on carrière à

» son imagination ? On verrait courir
» en foule à la boutique des Apothi-
» caires. Je me suis appliqué toute ma
» vie à la cure d'une certaine indispo-
» sition, fruit cuisant du plaisir, j'ai
» combiné les ressources, les efforts de
» la Nature, la vertu, les propriétés
» des plantes. Quel a été le résultat de
» toutes mes recherches ? J'ai composé
» des *Dragées*.... Vous riez, Mes-
» sieurs !.... O ciel ! vit-on jamais
» rire des Médecins ! Mais pleurez,
» pleurez plutôt de jalousie : d'un bout
» de l'Europe à l'autre on achete mes
» Dragées. Tous mes malades, ne
» voyant rien de dégoûtant dans ce que
» je leur donne, ne font pas difficulté
» de le prendre, & guérissent ; ils peu-
» vent se purger sans fatigue à la pro-
» menade, dans les rues, en visite, &
» faire croire qu'ils viennent d'un bap-
» tême. Envain l'envie m'a déchiré,
» m'a tourné en ridicule : la commodité
» de mon remède le fera toujours pré-
» férer ; on se réjouïra même d'attraper
» une maladie qui mettra dans le cas de
» prendre ma médecine agréable, son
» nom seul suffirait pour la mettre en
» vogue : des Dragées ! cela chatouille

» l'oreille ; cela vous inspire l'idée d'une » friandise. Pouvait-on s'imaginer qu'un » Médecin ordonnerait des Dragées » ? — Alifer à la fin de son discours sourit à l'assemblée, & s'étendit mollement dans son fauteuil, en se caressant le menton.

Son Adversaire rougit de colère. — » Je crois (s'écria-t-il avec véhémence), » je crois que ma recette est bien aussi » agréable que le bonbon tant vanté par » mon Confrère. J'ai composé une *Li-* » *queur* délicieuse, qui peut le disputer » au Champagne & au vin d'Alicante, » & qui est beaucoup plus utile. Il suffit » d'en boire quelques bouteilles pour » être guéri. Qu'Alifer ose encore m'op- » poser ses Dragées. Il a dans son parti » les Enfans, les Femmes & les Abbés, » tous Amateurs de sucrerie ; moi, j'ai » de mon côté les Hommes faits & les » Buveurs : ne dois-je pas l'emporter » sur lui » ? —

Alifer soutint l'excellence de ses Dragées, l'Homme aux bouteilles vanta sa liqueur ; ils s'emportèrent, s'injurièrent, & se seraient dévisagés, si l'on ne s'était mis entr'eux.

Ils parlaient encore quand un Pro-

vençal, la taille un peu voûtée, la physionomie hypocrite & spirituelle, l'œil brillant, le nez long, leur imposa silence, en s'écriant d'une voix flûtée : — » Faut-il chercher d'autre remède » que le *Sublimé-corrosif?* Son nom seul » est effrayant; pris dans du lait ou » dans une grande quantité d'eau, il » est doux & bénin. Je commence à me » faire une réputation brillante en l'administrant aux malades, & je m'enrichis tout en assurant que je ne me » fais point payer de mes peines : mais » comme je vends moi-même mon remède, il me rapporte trois-quarts » de profit; & je trouve que c'est fort » honnête. Mes Confrères devraient » m'imiter : ils n'en rouleraient pas » moins carrosse ». —

Alors se leva un Médecin qui avait l'honneur d'être Gentilhomme, & qui paraissait aussi fier de sa Noblesse que charmé de sa figure. Dans un appartement, il jetait sans cesse les yeux sur les glaces qui l'environnaient : à sa taille mince & fluette, à son air étourdi, à sa pétulance, on l'aurait plutôt pris pour un Petit-Maître que pour un Docteur de la Faculté. — » Canaille populaire,

» s'écria-t-il, ce n'eſt pas pour vous que » je conſacre mes veilles ; je ne m'appli- » que qu'à ſoulager la poitrine délicate » des gens de Condition, & ſur-tout » celle des Dames. Vive mon *Chocolat* » *anti-vénérien !* Tout en déjeûnant on ſe » guérit de ſes maux préſens & futurs, » & vous ſentez combien cela eſt com- » mode ». —

Le *Chocolatiſte* triomphait, lorſqu'un grand homme ſec, qui reſſemblait aſſez à un Alchymiſte, & qui comptait depuis long-tems ſur ſes doigts en marmotant *vingt de ſauvés, dix-neuf de morts*, cria tout-à-coup à l'aſſemblée : — » Madame ne ſerait point dans le » cas où elle eſt, ſi elle s'était fait ino- » culer il y a quelques années la ma- » ladie qu'elle éprouve actuellement, » & qu'on peut donner par inſertion » tout auſſi-bien que la petite vérole. » Par ce moyen les Libertins ne crain- » draient pas de l'avoir pluſieurs fois ; » & s'ils mouraient dans l'opération, ils » ne feraient que ſubir un peu plutôt » le ſort qui leur eſt deſtiné ; car ils » ſont bien plus ſûrs d'être infectés de » la maladie vénérienne, qu'on n'eſt » certain d'avoir la petite vérole & d'en

» mourir : donc mon expédient eſt en-
» core plus néceſſaire que l'autre. O
» merveilleuſe *Inoculation*, que tu fais
» de prodiges! Tu deviendras bientôt
» la médecine univerſelle ; tu rends ma-
» lades les gens qui ſe portent bien ; &
» c'eſt en le leur donnant que tu les
» préſerves d'un mal qu'ils n'auraient
» peut-être jamais eu, & que tu ne les
» empêches pas d'avoir par la ſuite. Qui
» pourra te chanter dignement, ô di-
» vine Inoculation »! —

A ces mots, un certain Docteur qui, par ſa taille coloſſale & ſon extrême embonpoint, reſſemblait aſſez à un Saint-Chriſtophe, s'élançant de ſa chaiſe, fit retentir dans la chambre ſa voix de Stentor. — » Vous ne remé-
» diez vous autres, dit-il, qu'aux ma-
» ladies déclarées & connues : eh bien,
» moi, j'ai l'art de les prévenir, & je
» n'inocule perſonne. Grace au ſecret
» que je poſsède, on peut ſe livrer à
» tous ſes penchans amoureux, ſans
» craindre d'avoir lieu de s'en repentir
» jamais : je préſerve les ſources de la
» vie de tout accident funeſte. Quel
» ſervice je rends à l'Humanité, & ſur-
» tout aux Libertins forcés de céder à

» leurs passions! je sais que vous dé-
» criez ma recette, parce qu'elle vous
» prive d'une de vos meilleures ressour-
» ces ; mais je veux aujourd'hui vous
» prouver combien elle est sûre, infail-
» lible. Vous voyez l'état affreux de
» cette malade ? Je vais à l'instant,
» sous vos yeux même, jouïr dans ses
» bras de tous les droits d'un mari ; &
» je vous convaincrai, quand il vous
» plaîra, que ma santé n'en sera point
» altérée ». — Il allait en effet se jeter sur la moribonde, si on ne l'avait retenu, & si tous les Spectateurs, réunissant leurs forces, n'étaient parvenus à le pousser à la porte.

Le bruit, les cris, les injures recommencèrent ; enfin nos Docteurs s'adoucirent, & ils se retirèrent en silence, après avoir reçu chacun un louis pour prix de leur visite & de leurs judicieux avis.

CHAPITRE XXXV.

Éloquence de Suzette en pure perte.

PENDANT la dispute des Médecins, Suzette faillit à se voir débarrassée des misères de cette vie ; elle eut une crise violente ; & fut long-tems sans connoissance. Envain celle qui la soignait fit retentir la chambre de ses cris ; les Docteurs trop attachés à soutenir leurs sentimens, ne l'entendirent point ; en sorte que la pauvre fille fut obligée de la secourir de son mieux.

Hélas ! que ne la laissait-elle mourir ! Elle se serait éteinte sans douleur, & son corps inanimé n'en éprouverait plus ; au-lieu qu'elle revint à la vie pour ressentir de nouvelles souffrances. Dès qu'elle se vit abandonnée des Médecins, elle perdit tout espoir de guérison : elle redouta l'instant de la mort, & implora, d'une voix éteinte, un secours nécessaire à la plus noble partie d'elle-même. On se réjouït de la voir dans de si bonnes dispositions ; & des

Perſonnes dévotes, qui étaient charitablement accourues chez elle, en rendirent grace au Ciel.

Quand on avertit Suzette que le Miniſtre de Paix était auprès d'elle, ſes forces ſe ranimèrent; elle ouvrit ſon âme à la joie, & remercia l'Etre Suprême de lui avoir envoyé à ſon dernier moment un Conſolateur qui pût eſſuyer les larmes que lui arrachaient ſes remords. Mais quelles furent ſa ſurpriſe & ſa conſternation, lorſque celui qui devait la ramener de ſes égaremens par de ſages remontrances, & l'affermir contre la crainte de la mort, en lui repréſentant ce qu'elle avait lieu d'attendre d'un Dieu juſte & miſéricordieux, la remplit de troubles & de terreurs, & ne lui parla qu'en Juge irrité: — » Malheureuſe, s'é-» cria-t-il en approchant de ſon lit, » vous êtes perdue! Tremblez; crai-» gnez qu'un tardif repentir ne vous » ſoit inutile. Vous avez vécu dans un » état où l'on ne peut ſe ſauver, & que » la Religion proſcrit en France. Pro-» mettez-moi de renoncer au Théâtre, » ſi vous avez le bonheur de vous ré-» tablir; faites le ſerment que je de-

» mande, & de qui seul dépend votre » salut; jurez de n'être jamais Comé- » dienne, & je vous absous : si vous » balancez un instant, je vous aban- » donne, & vous serez damnée ». —

Quoique Suzette fût à l'extrémité, elle eut la force de répondre à ces paroles foudroyantes; les images lugubres dont son imagination était remplie, s'évanouïrent tout-à-coup, & elle se sentit capable de raisonner. Elle eut plus de courage que n'en auraient à sa place les Esprits-forts qui se croient supérieurs au reste des hommes: — » Eh! qu'importe pour mon salut, dit- » elle, que j'aie été Comédienne ou » toute autre chose? Pensez-vous qu'il » soit impossible à une fille de mon » état de rester sage? Hélas! parce que » j'ai donné l'exemple qu'on y voit des » mœurs corrompues, faut-il prétendre » que la vertu ne puisse en approcher? » J'ai connu plusieurs Actrices, que » malheureusement je n'ai point imitées, » dont la conduite était moins répréhen- » sible que celle de la plupart des fem- » mes qui nous méprisent. Est-ce qu'une » Comédienne, sage & honnête, n'est » pas plus estimable qu'une Ducheſſe

» qui vit dans le désordre ? Mais, je le
» vois, c'est moins notre conduite que
» notre Profession qui est censurée par
» certaines gens. Eh ! qu'a-t-elle donc
» de si vil, de si coupable à leurs yeux ?
» Nous consacrons nos talens à représen-
» ter les actions des plus fameux Perso-
» nages anciens & modernes ; nous les
» ressuscitons, pour ainsi dire, sur la Scè-
» ne, afin d'inspirer une noble envie de
» les imiter & de servir son Pays ; nous
» rendons le crime odieux, & la vertu à
» jamais respectable ; nous contraignons
» les cœurs durs à répandre des larmes,
» à s'intéresser au sort des malheureux ;
» l'homme le plus insensible se remplit
» d'une douce illusion, & se croit ami
» de la bienfaisance ; nous représentons
» encore les ridicules, les vices de la
» Société, afin de les faire haïr, & de
» corriger par degrés de plus grands dé-
» fauts. Et l'on ose encore rejeter, dégra-
» der notre Profession ! Mais pourquoi
» sommes-nous seuls couverts d'infa-
» mie, tandis que nous avons des com-
» plices, si je puis m'exprimer de la sor-
» te ? Ces Génies célèbres, dont les
» Ouvrages Dramatiques amusent, po-
» lissent & éclairent la Nation, devraient

» être enveloppés dans l'anathême pro-
» noncé contre nous : ce ſont eux qui
» nous engagent à courir une carrière
» pénible ; car enfin s'ils ne compoſaient
» des Pièces de Théâtre, exiſterait-il
» des Comédiens ? Vous n'eſtimez donc
» guères les Gens de Lettres, ou vous
» raiſonnez bien peu. On nous fait un
» crime des reſſources que nous trou-
» vons dans notre état ; on voudrait ſans
» doute que nous n'en retiraſſions au-
» cun bénéfice : nous ſommes, dit-on,
» les Eſclaves du Public, il nous paye,
» & pour ſon argent il peut nous ſiffler.
» Mais qui ne dépend pas de lui ? Eſt-il
» quelqu'un qui ne cherche à tirer un
» honnête profit de ſes talens ? L'Avo-
» cat défend-il *gratis* la cauſe de la
» Veuve & de l'Orphelin ? Le Prédica-
» teur qui prononce un diſcours édi-
» fiant, ne ſe le fait-il pas payer ? D'a-
» près tout ce que je viens de dire,
» vous devez ſentir combien vous étiez
» dans l'erreur. Voici donc quel eſt le
» ſerment qu'il me convient de pro-
» noncer : ſi je guéris de ma maladie,
» je me conduirai avec ſageſſe ; je re-
» nonce à mes vices, à mes penchans
» criminels : mais je ne ſaurais renon-

» cer au Théâtre, à une Profession qui » me fait vivre, & qui n'a rien que » d'honorable ».—

Le Lecteur est peut-être surpris que Suzette mourante ait pu parler si longtems. J'espére qu'il ne trouvera point invraisemblable cette partie de son Histoire. Est-il plus naturel qu'un Héros de Tragédie blessé mortellement, & sur le point d'expirer, vienne tenir sur la Scene un long discours, vienne faire un pompeux étalage de ses sentimens, & que son âme attende, pour s'envoler, qu'il n'ait plus rien à dire?

Suzette s'était exprimée avec tant de véhémence, qu'il avait été impossible au Confesseur de l'interrompre; mais l'effort qu'elle venait de faire faillit à lui coûter cher. Une toux seche la saisit tout-à-coup, sa langue & ses sens se glacerent, une sueur froide lui couvrit tout le corps, elle perdit entièrement connaissance. La voyant à l'agonie, le pieux Confesseur lui cria longtems de profiter de ses avis, quoiqu'elle fût hors d'état de l'entendre; enfin, comme il ne reçut aucune réponse, il la crut morte, la plaignit, protesta qu'elle endurerait d'horribles tourmens, & se

retira en marmotant *amen*..... Eh quoi, les hommes, abandonnés sur la terre à leurs propres faiblesses, & si malheureux dans cette vie, ne doivent attendre dans l'autre que des peines éternelles? Ah! j'aime à me représenter dans l'Auteur de toutes choses un pere sensible aux maux de ses enfans, qui punit & pardonne.

C'était sans doute ainsi que les lumières naturelles le montraient à Suzette. Cependant, quand elle fut revenue de son évanouïssement, elle se sentit en proie à mille terreurs secrètes; le désordre de ses idées, l'abattement de tout son être, lui firent croire que sa derniere heure approchait: alors sa fermeté l'abandonna, & les menaces qu'elle avait entendues achevèrent de la troubler. Il lui semblait déjà voir le Juge sévère devant qui son âme allait paraître; il pesait ses moindres actions; une seule faute suffisait pour l'irriter. A quels supplices devait-elle donc s'attendre? Envain s'excusait-elle sur la faiblesse humaine, sur sa raison trompée.... Elle frémit, répandit un torrent de larmes, & desira vivement de suivre les avis du Prêtre qui devait la

conſoler & la raffermir contre les terreurs de la mort. On alla bien vîte le chercher; il accourut plein d'une ſainte joie. Tremblante, hors d'elle-même, n'ayant plus qu'un ſouffle de vie, elle fit ſerment entre ſes mains de renoncer au Théâtre. Alors il verſa dans ſon âme le baume ſalutaire de l'eſpérance, il lui ouvrit tous les tréſors de la Religion; & Suzette raſſurée, tranquille, le viſage ſerein, craignit moins de comparaître devant le Tribunal du Dieu des Miſéricordes, de cet Être des Êtres, que les hommes appelent le Dieu jaloux, le Dieu des armées & des vengeances.

CHAPITRE XXXVI.

Elle quitte le Théâtre.

Je ne ſais pourquoi nous chériſſons tant notre exiſtence, qui n'eſt qu'une ſenſation continuelle de douleurs & de peines. Qu'éprouvons-nous en effet, tandis que nous jouïſſons de la vie? Le bonheur n'eſt qu'un vain nom, le plaiſir

ne dure qu'un instant, & les chagrins se renouvellent sans cesse. Rois orgueilleux, assis sur le Trône, la sombre politique & l'ennui vous assiègent, vous tourmentent: Riches & Grands, vous êtes dévorés d'ambition: malheureux Artisan, travaille, travaille sans relâche pour gagner à peine de quoi subsister: voilà, je crois, toutes les espèces d'hommes qu'il y a sur la terre; & ils gémissent tous, je ne vois entr'eux que quelques différences dans leurs afflictions, une souffrance de plus ou de moins. Cependant chacun tient à la vie. Quelle peut en être la cause? L'Esclave se plaît-il dans ses chaînes, ne brûle-t-il pas du desir de recouvrer sa liberté? Sans doute qu'on est effrayé de la destruction de son être; notre âme semble reculer d'horreur à l'aspect du néant; nous aimons mieux éprouver les calamités qui nous environnent sur ce triste globe, plutôt que de disparaître pour ressentir des peines ou une félicité dont l'alternative & l'incertitude nous épouvantent.

Quoique Suzette fût tout-à-fait rassurée contre les approches de la mort, & quoiqu'elle n'envisageât dans ce

monde qu'un avenir effrayant de misère & d'infortunes, elle ne pouvait cependant se résoudre à cesser de vivre. Comme elle luttait contre la violence de son mal, soutenue par la force de son tempérament, elle vit entrer dans sa chambre un jeune homme qui lui apprit qu'il n'était qu'un Etudiant en Chirurgie, mais qu'il se croyait assez habile pour entreprendre de la traiter, & même pour lui promettre une guérison prochaine. Suzette crut voir un Ange tutélaire ; elle l'assura, en joignant les mains, qu'elle aurait en lui la plus entière confiance.

Ce jeune Elève de la Chirurgie allait tout bonnement son petit chemin, ne savait ni Hyppocrate, ni Galien par cœur, ne cherchait point à en imposer par de grands mots inintelligibles, mais consultait plutôt la Nature qu'une théorie souvent trompeuse. Persuadé qu'on devait jusqu'à la mort du malade lui administrer les remèdes qu'on croirait pouvoir le soulager, & qu'il était barbare de l'abandonner, sous prétexte que son état était désespéré, il eut l'audace & le mérite d'entreprendre une cure jugée impossible. Afin que

ſa conſcience ne s'élevât point contre lui, s'il arrivait que le ſuccès ne répondît pas à ſes efforts, il voulut du moins n'avoir rien à ſe reprocher : il attaqua le mal par degrés juſques dans ſes derniers retranchemens, n'eut garde de faire des eſſais, preſque toujours funeſtes, ſe conduiſit avec prudence, & avant d'agir, réfléchiſſait mûrement ſur la cauſe des ſymptômes qu'il voyait. Qu'arriva-t-il de cette ſage manière d'opérer ? qu'il rendit la vie à celle qui n'attendait que la mort.

Qu'on ſe repréſente la joie & les tranſports de Suzette ; rétablie comme par miracle, il lui ſembla renaître une ſeconde fois ; tout ce qui l'environnait s'embellit au gré de ſon imagination, le ſoleil, qu'elle croyait ne plus revoir, lui parut avoir plus d'éclat. Mais ſes forces ne revinrent pas tout d'un coup ; elle fut quelque tems faible & débile. Enfin elle reprit peu-à-peu tout ſon embonpoint, & eut la douceur de jouïr d'une ſanté parfaite. O tréſor le plus précieux que puiſſent poſſéder les hommes ! Santé, don ſacré de la Nature ! on s'expoſe chaque jour à te perdre, pour te regretter enſuite pendant de longues années.

Suzette offrit à son Esculape le peu d'argent qui lui restait ; mais le vertueux jeune homme refusa d'accepter ces marques de sa reconnaissance. — » J'ai eu le bonheur, ajouta-t-il, » de vous délivrer d'une maladie qui » allait vous conduire au tombeau ; je » suis assez récompensé, gardez la som- » me que vous me destiniez ; elle vous » sera utile pour jouïr de l'existence » que je vous ai rendue. Eh, quel prix » plus flatteur puis-je recevoir, qui soit » comparable à la satisfaction que j'é- » prouve de vous avoir conservé la » vie » ! — Elle eut beau faire, il persista dans son généreux refus ; & pour éviter de nouvelles instances, il cessa même de venir chez elle, quand il la vit tout-à-fait rétablie.

A peine Suzette fut-elle hors de danger, que l'amour du plaisir se ralluma dans son cœur, elle oublia les maux qu'elle venait de souffrir, & se mit encore dans le cas d'en éprouver d'autres, & peut-être même de plus terribles. Qu'il est redoutable, le penchant qui nous entraîne vers la volupté ! Il nous emporte avec d'autant plus de violence, que nous lui opposons moins

d'efforts; les chagrins, les maux qu'il cauſe, la mort douloureuſe, dont il nous menace, rien ne peut nous le faire ſurmonter, une fois que notre âme s'y eſt livrée. Mais oppoſons-lui la pratique de la ſageſſe, il perd tout ſon pouvoir funeſte; les ſens ſe calment, & nous coulons une vie heureuſe à l'abri des orages qu'élèvent les paſſions dans des cœurs corrompus. Une autre cauſe encore continua de faire aimer à Suzette le libertinage: il lui procurait le moyen de vivre dans l'aiſance; & pour une fille comme elle, qui a franchi toutes les bornes de la pudeur, ce dernier attrait eſt le plus puiſſant.

Elle ſe reſſouvint qu'elle avait promis de renoncer au Théâtre, & ſe piqua de tenir parole; mais elle n'y fut point déterminée par le louable motif de remplir ſes engagemens. Eſt-ce qu'on connaît aucun devoir quand on s'eſt permis d'enfreindre le premier de tous, celui de la ſageſſe? Voici quelles furent les raiſons qui la décidèrent. Elle s'était dégoûtée depuis long-tems d'un état où la peine ſurpaſſe de beaucoup le plaiſir. Car qu'on ne ſe figure pas qu'une Actrice ne ſonge qu'à ſa parure

& à ſes conquêtes; il fallait chaque jour qu'elle chargeât ſa mémoire de nouveaux rôles, & qu'elle s'appliquât à bien les rendre ſur la Scène : outre la crainte continuelle de déplaire au Public, elle avait encore à ſupporter les cabales & les jalouſies de ſes camarades. Ajoutons que malgré l'amour-propre qui aveugle la plupart des femmes, ſon miroir l'avertiſſait qu'elle était moins jolie qu'autrefois. La maladie qu'elle avait éprouvée fait de terribles ravages; elle ne pouvait en douter; & ſon orgueil aurait trop ſouffert du triomphe de ſes rivales, ſi elle avait continué de ſe montrer ſur la Scène, privée d'une partie des attraits qui lui avaient procuré tant de riches Adorateurs. Elle abandonna donc le Théâtre, plutôt par vanité que parce qu'elle avait promis de le quitter.

Elle fut quelque tems incertaine ſur le parti qu'elle devait prendre, ſi le vice n'avait eu jeté de profondes racines dans ſon cœur, elle aurait retourné auprès de ſa mère, qui l'aurait reçue comme l'enfant prodigue : car, ſoit dit en paſſant, la bonne femme, qui n'avait appris aucune nouvelle de

sa chère fille, la pleurait jour & nuit, & ne cessait de demander au Ciel qu'il lui permît de l'embrasser avant que de mourir. Mais Suzette s'était consolée bien vîte, & ne songeait nullement aux pleurs qu'elle lui faisait verser. Après quelques instans de réflexion, elle résolut de retourner à Paris. Elle savait par expérience combien cette Ville offre de ressources aux Beautés complaisantes, & elle se flattait d'y trouver toujours les mêmes agrémens. L'Amour l'engageait encore à se rendre dans la Capitale; Pierrin avait cessé depuis long-tems de lui écrire & de répondre à ses Lettres; elle était fort inquiète sur le sort de son Amant, & brûlait du desir de s'en informer par elle-même.

Ses malles furent bientôt faites, tout son bagage ne consistait plus qu'en un très-petit porte-manteau. Voilà ce qui lui restait de toutes ses robes, de toutes ses dentelles, de tous ses diamans, & tel est le profit que l'on retire de la débauche. Elle pressa son départ; & comme elle arrêta sa place dans les nouvelles Diligences que le Gouvernement venait d'établir, elle eut le bon-

heur d'aller presque en poste à peu de frais, avantage qui servait merveilleusement son impatience de rejoindre Pierrin, & d'arriver dans Paris, où elle s'imaginait que l'attendait la fortune.

Je ne dirai point qu'elle fut défrayée en route par un Etranger qu'elle trouva dans le Carrosse de Voiture. Ce serait m'arrêter à des choses trop connues, & qui se voient chaque jour. Tout le monde sait qu'une Comédienne va, revient, traverse la France, la Hollande, l'Allemagne, &c., sans dépenser un sou. Chaque profession a ses privileges particuliers; celui des Actrices me paraît fort agréable.

CHAPITRE XXXVII.

Voilà pourtant à quoi nous réduit le Libertinage!

La premiere choſe que fit Suzette en arrivant à Paris, ce fut de courir dans la maiſon où logeait M. Pierrin. Mais il avait changé de demeure depuis longtems ; & l'on ne put lui en dire aucune nouvelle. Si dans le nombre de mes Lectrices il s'en trouve quelques-unes qui aient aimé avec conſtance, elles pourront ſeules ſe repréſenter la douleur de mon Héroïne. Elle ſe voyait ſéparée, peut-être pour toujours, d'un Amant qu'elle n'avait jamais ceſſé de chérir, ſans doute parce qu'il avait un cœur auſſi vicieux que le ſien. Ce qui lui rendait encore la perte de ſon Amant plus ſenſible, c'eſt qu'elle avait compté ſur ſes ſecours, en attendant qu'elle ſe fût procuré une de ces riches Dupes qui paient les femmes & en ſont trompés.

Voyant ſes eſpérances évanouïes de ce

ce côté-là, elle imagina d'avoir recours à son ancienne Amie, la Dame Commode, dont elle croyait avoir lieu d'attendre non-seulement de sages conseils, mais encore de signalés services. Elle vole à l'endroit où demeurait cette femme si utile à la jeunesse ; on lui dit qu'elle s'est retirée dans un Faubourg : elle court à l'adresse indiquée, monte un escalier étroit & obscur, & parvient au galetas que devoit habiter son Amie ; elle entre, elle voit sur un peu de paille une bière couverte d'un drap grossier, au pied de laquelle brûlait tristement une chandelle de deux liards en guise de cierge : une Vieille, accroupie dans un coin de ce réduit, lui apprit qu'elle voyait là le corps de la pauvre Dame Commode, qui venait de mourir de misère, quoiqu'elle fût aidée par les charités de la Paroisse. Suzette répandit quelques larmes, & se retira sans songer davantage au triste spectacle dont elle venait d'être témoin. Si son cœur n'avait été endurci dans le vice, elle aurait fait de sérieuses réflexions sur la leçon frappante que le Ciel daignait lui donner, afin qu'elle réparât par une meilleure conduite les désordres de sa vie passée.

Bien loin de former le moindre desir de se corriger, elle ne s'occupe que des moyens de se rendre plus coupable : n'ayant plus de nippes à vendre, dénuée d'argent, abandonnée même par l'espérance, cette consolation des malheureux, elle prit le parti de se retirer dans une de ces maisons infâmes, où des filles sans pudeur prodiguent l'apparence du plaisir au premier venu. Cette résolution lui parut très-sage ; & l'on n'en doit point être surpris. Elle avait cependant encore plusieurs ressources pour subsister honnêtement : celles du travail ou de retourner auprès de sa mère. Mais elle s'était fait une telle habitude du vice, qu'il lui paraissait tout naturel de s'y livrer : à force de s'y abandonner sans remords, le libertinage était chez elle une action toute simple, à laquelle elle ne faisait plus d'attention, & qui tenait à son être ; de même, si j'ose me servir de cette comparaison, de même qu'une personne vertueuse, accoutumée à pratiquer la sagesse, remplit chaque jour, sans presque s'en apercevoir, tout ce que la Religion prescrit, & ne peut s'empêcher de faire le bien.

J'observerai, au sujet du travail, qu'il ne vint pas seulement dans l'idée de Suzette qu'il pouvoit être une ressource contre la misère, parce que l'on contracte dans la débauche une sorte de paresse qui rend absolument incapable de toute occupation utile.

Se hâtant d'exécuter son indigne projet, Suzette s'habilla le plus coquettement qu'il lui fut possible, & répara de son mieux ses charmes délabrés. Contente de sa toilette & d'elle-même, elle se rendit chez la Desl..... & la supplia de lui accorder une place dans son serrail, promettant qu'on serait satisfait de sa docilité. — » Mon Dieu, » ma chère, lui répondit la Desl....., » je voudrais vous obliger, & je suis » fort embarrassée. Il nous vient plus » de filles que nous n'en voulons; ja- » mais on n'en a tant vu : les unes ont » été enlevées de chez leurs parens, » & abandonnées ensuite; les autres ont » suivi volontairement un séducteur, » qui, après les avoir déshonorées, a » fini par les planter là. D'ailleurs, no- » tre métier ne vaut plus rien dans ce » siècle libertin; trop de femmes s'en » mêlent. Les hommes n'ont pas be-

» ſoin de venir chez nous pour trouver
» des objets favorables à leurs deſirs:
» nos maiſons ſont déſertes, parce que
» les plaiſirs qu'on y raſſemble ſont pro-
» digués par-tout. La femme de l'Arti-
» ſan, la Bourgeoiſe, riche ou pau-
» vre, la Dame à grande livrée, les
» mères qui proſtituent leurs filles,
» nous font un tort conſidérable: en
» nous imitant, elles nous ruinent, ar-
» rêtent auprès d'elles les chalands,
» nous remplacent, nous font oublier.
» Hélas! Quand défendra-t-on, par une
» bonne Ordonnance, de nous ôter le
» pain de la main! Quand enjoindra-
» t-on à chacune de faire ſon métier!
» Pour comble de malheur, les hom-
» mes deviennent difficiles, délicats;
» il faut leur fournir des morceaux
» choiſis, des Beautés de quinze à ſeize
» ans. Il n'y a pas juſqu'aux Libertins
» qui ne demandent dans nos maiſons
» que des Tendrons naïfs, qui aient
» encore toute leur innocence: ils veu-
» lent que nous leur en procurions,
» tandis qu'on ne ſaurait en trouver dans
» le monde ». —

La Deſl..... ceſſa enfin de parler, & ſe leva pour congédier Suzette, qui

la conjura tant, les larmes aux yeux, de lui faire l'honneur de l'agréer, qu'elle ne put réſiſter davantage à ſes inſtances: elle l'embraſſa; & voilà toute la cérémonie de ſa réception. Pour lui faire faire connaiſſance avec ſes compagnes, l'honnête Deſl..... la conduiſit dans une ſalle élégamment meublée, qu'on pourrait appeler la *ſalle d'Audience*, & la préſenta d'un air riant à une douzaine de Nymphes effrontées, qui s'étaient miſes ſous les armes, c'eſt-à-dire, qu'elles avaient fait uſage du rouge, du blanc & des mouches; elles reçurent cette nouvelle *Néophite* avec de grandes marques d'amitié, & ne manquèrent pas de ſe dire à l'oreille qu'elle avait l'air bien gauche. Il eſt vrai qu'elle n'était pas tout-à-fait auſſi impudente dans le propos & dans le maintien que ces Demoiſelles, qui avaient toute honte bue; mais elle ne tarda point à les imiter en tout.

Il s'obſerve de ſinguliers uſages dans ces ſortes de maiſons: il ſemble qu'un Légiſlateur ait pris la peine de régler tout ce qui les concerne. Il y a un Tarif dont on ne s'écarte jamais. Trois livres par ſéance dans la journée, ſix francs

pour la nuit entière ; & les Militaires ne paient que moitié de cette dernière taxe, sans doute parce qu'ils sont plus libertins, & que leur pratique est meilleure. Les filles ont chacune leur chambre, comme autant de cellules ; elles s'assemblent dans la salle, & c'est-là qu'elles attendent les adorateurs du Dieu de la débauche, qui choisissent & jettent à leur gré le mouchoir : la Sultane favorite conduit son ami du moment dans le lieu qu'elle habite ; & ses compagnes n'ont aucune jalousie de la préférence qu'elle obtient : chose surprenante parmi des femmes ! Une coutume encore fort singulière dans ces asyles du libertinage, c'est que les victimes qui s'y consacrent, n'ont rien en propre ; leurs coëffures, leurs belles robes, tout appartient à la maîtresse de la maison, qui ne leur donne que la moitié de ce qu'elles gagnent, dont elle retient même encore la plus grande partie, pour se dédommager des effets qu'elle prête, de ses avances au Coëffeur, & des frais de nourritures : en sorte que ces pauvres filles, lorsqu'elles sont renvoyées ou qu'elles jugent à propos de faire retraite, se trouvent presque nues, &

tout aussi peu avancées qu'avant leur ignominie.

La Desl..... était trop sensée, connaissait trop ses intérêts, pour avoir beaucoup de filles comme Suzette ; la plus âgée de ses élèves n'avait que dix-huit ans, & il ne lui était arrivé avant d'entrer dans sa maison, que deux ou trois aventures. Suzette, mise en réserve, n'était destinée que pour une occasion pressante ; elle avait ordre de rester dans sa chambre, & de descendre rarement dans la salle. La Desl..... craignait que la vue de Mademoiselle Suzette ne décriât sa maison, & qu'on ne prétendît qu'elle n'était remplie que d'objets sur le retour ; elle n'avait garde de la présenter à de jeunes Libertins ; elle ne la donnait qu'à un Provincial, à un vieillard, ou bien à ces gens qui venaient furtivement se dédommager de la contrainte où les tenait l'apparence de la sagesse qu'ils affichaient dans le monde.

Mais elle gagnait davantage ; son petit emploi lui rendait beaucoup plus que les fonctions des premières Sultanes. Celles-ci sont trop heureuses lorsqu'on les quitte sans les maltraiter ; souvent le

moindre mot leur attire une demi-douzaine de soufflets. Suzette, au contraire, était toujours traitée avec un respect infini : les nouveaux arrivés, admirant tout stupidement, la prenaient pour une Lucrèce récemment pervertie; ceux qui, par leur état, devaient éviter le scandale, achetaient sa discrétion par des présens; ils payaient pour eux & pour leur habit.

Au bout de six mois elle eut en réserve une petite somme, & résolut de l'employer à se former un établissement; c'est-à-dire que, ne rougissant point de tous ses désordres, elle voulut se meubler une chambre dans un des quartiers de Paris les plus fréquentés, afin d'y descendre jusqu'au dernier degré de la prostitution. Elle était mécontente de la dépendance où la tenait la Desl....., & de la part considérable qu'elle exigeait dans tous les profits. Mais quand elle n'aurait point songé à faire retraite, une aventure très-désagréable qui, à la suite de plusieurs autres, vint porter le trouble & l'effroi chez la Desl....., l'aurait déterminée à quitter une maison où l'on mène une vie si orageuse. Je vais raconter cette

aventure, afin que le Lecteur soit frappé des dangers auxquels s'exposent les Libertins qui fréquentent les asyles de la débauche.

Un jeune homme, qui venait habituellement chez la Desl....., s'avisa un soir de s'y faire accompagner par son frère, à peine sorti de dessous la férule des Pédans de Collège. Tandis que le nouvel intrus était lutiné par les Nymphes les plus malignes, l'aîné s'amusait à folâtrer, avec d'autres, & ne faisait nulle attention à ce qui se passait à l'extrémité de la salle. Digne de marcher sur les traces de celui qui l'avait introduit, il se tirait assez bien d'affaire au milieu de la plupart des Sultanes, lorsqu'une d'entr'elles, lui ayant pincé trop vivement l'oreille, il s'en vengea par un vigoureux soufflet. Par malheur l'un de ces ferrailleurs qui ne sont guères redoutables qu'aux poltrons, & qui avait pris sous sa protection la belle Soufflettée, fut témoin de la petite correction qu'elle s'était attirée très-justement; voyant que la leçon n'était donnée que par un nouvel arrivé, il pensa qu'il n'aurait pas de peine à lui faire peur. Dans

cette persuasion, il vint le regarder sous le nez, & lui relevant son chapeau d'un air de mépris: — » Vous » êtes un sot, lui dit-il; apprenez qu'il » ne convient pas de frapper une femme, sur-tout en ma présence. Si mon » discours vous choque, sortons; » voyons si vous aurez autant de cœur » dans la rue, que vous montrez ici » de gaucherie & de stupidité ». — Le jeune homme furieux suivit son insolent Adversaire: le frère aîné ne s'en aperçut point; & les Demoiselles, sans être émues des suites que pourrait avoir la querelle, parlèrent froidement d'autre chose. Cependant cet aîné, après avoir passé deux heures à se réjouir, voulut se retirer: & chercha & demanda son frère; on lui répondit qu'on ne savait ce qu'il était devenu. Etonné qu'il se fût en allé sans lui rien dire, il sortit, rempli de la plus vive inquiétude; comme la nuit était fort obscure, à peine eut-il un peu marché dans la rue, qu'il tomba sur quelque chose qui se rencontra sous ses pieds, & sentit que c'était un cadavre froid & glacé. Il se leva saisi d'effroi, & courut allumer une bougie. Quels furent sa douleur & son désespoir de re-

connaître le corps inanimé de son frère, percé de trois coups d'épée! Ne sachant contre qui se venger, & se regardant comme l'assassin de son frère, puisqu'il avait été cause de sa mort en l'amenant avec lui, toute sa fureur tomba sur la Desl....., qui aurait pu empêcher ce malheureux combat. Le cœur partagé entre la rage & la plus violente affliction, il vola chez le prochain Commissaire, & déclara que la Desl..... venait de se rendre coupable du meurtre d'un jeune homme, dont le corps sanglant était encore auprès de sa porte. L'Officier de Police fait aussitôt assembler quelques escouades du Guet, & marche à leur tête vers la maison de la Desl.....: on refuse de lui ouvrir; il fait enfoncer les portes; & ses soldats, bayonnette au bout du fusil, eurent bien de la peine à repousser les jeunes Militaires, les Mousquetaires réformés & autres Tapageurs, qui, sans s'informer de quoi il s'agissait, mirent l'épée à la main selon leur coutume, & se firent un plaisir de se battre contre des gens destinés à mettre le bon ordre. Pendant le combat, les Prêtresses de Vénus, demi-nues,

poussaient les hauts cris, & cherchaient à s'évader : peu d'entr'elles réussirent; il n'y eut que Suzette & deux ou trois autres, qui, au risque de se rompre le cou, grimpèrent sur le toit, & pénétrèrent, toutes tremblantes, dans le grenier d'une maison voisine, où des personnes charitables les cachèrent jusqu'au jour. La Desl..... n'eut point le bonheur de s'échapper; elle fut la première arrêtée & traînée dans une obscure prison, d'où elle ne sortit que pour aller passer le reste de ses jours à l'Hôpital, parce qu'elle n'avait point empêché un duel qu'il lui aurait été facile de prévenir : il faut que le vice, ainsi que le crime, soit tôt ou tard puni.

CHAPITRE XXXVIII.

Le dernier degré du vice.

SUZETTE avait eu la présence d'esprit de se saisir de son argent. Munie d'un trésor qu'elle avait eu tant de peine à gagner, elle alla s'établir dans une des rues adjacentes à celle de S. Honoré; elle y trouva heureusement une petite chambre vide, située à un cinquième étage, & elle se hâta de la meubler du mieux qu'il lui fut possible: la muraille était à-peu-près couverte de quelques lambeaux d'une tapisserie vieille & enfumée; quatre chaises de paille reposaient prudemment contre le mur, vu que la meilleure n'avait que trois pieds; on appercevait sur un bas d'armoire, aussi éclopé, tout le buffet de la Nymphe du lieu, consistant en une cruche égueulée, trois assiettes, un plat, une bouteille sans gouleau, & deux verres: pour terminer cette riante perspective, on découvrait dans le fond de la chambre une méchante

couchette ſans rideaux, dont les draps ſales n'étaient qu'à demi cachés par une couverture criblée de trous & d'une mal-propreté dégoûtante..... Etes-vous révolté, Lecteur trop délicat? Songez que je vous peins la demeure du vice, & du vice tombé dans l'aviliſſement.

Suzette était miſe d'une manière conforme à l'ameublement de ſa chambre: elle n'avait qu'une robe d'indienne garnie de mouſſeline; & le tout était ſi ſale, qu'à peine en pouvait-on diſtinguer la couleur. Mais cette parure délabrée n'empêchait pas qu'elle ne ſe fît coëffer avec élégance; ce qui faiſait un fort ſingulier contraſte. Elle était auſſi très-bien chauſſée; ſon jupon trop court de quatre doigts, laiſſait voir un bas de ſoie bien tiré, & un ſoulier mignon, dont le talon était exceſſivement haut, afin de faire paraître le pied plus petit.

Que ne pouvait-elle auſſi rendre ſon viſage plus agréable! Je dois avouer qu'elle eſt devenue bien laide: une Beauté libertine eſt comme une fleur qui après avoir été cueillie, paſſe dans pluſieurs mains; elle ſe fane bien plutôt que celle qui eſt conſervée dans un

vaſe ou ſur ſa tige. Les yeux de Suzette ſont actuellement battus & entourés d'un cercle noir, aſſez ſemblable à ces nuages orageux qui ſe forment quelquefois autour du ſoleil ; au lieu de lancer des étincelles de volupté, ils ne dardent plus qu'un feu ſombre & obſcur : elle eſt retombée dans une maigreur affreuſe, comme dans le tems de ſa maladie ſecrete ; ſon teint jaune & livide ſe ranime à peine ſous un officieux pinceau ; & l'enluminure ne ſaurait cacher les rides de ſa figure : lorſqu'elle s'aviſe de ſourire, elle grimace d'une étrange manière. Tels ſont les charmes qui lui reſtent maintenant ; & c'eſt ainſi que le vice embellit celles qui le chériſſent. Elle fait ſuccéder à ſes attraits naturels un art viſible & qui révolte par ſon évidence ; elle remplace l'air d'innocence & de candeur par le maintien de l'effronterie ; elle marche la tête levée, d'un pas hardi & peu meſuré ; elle regarde fixement, ſur-tout les hommes ; il ſerait impoſſible de lui faire baiſſer les yeux.

Voilà pourtant l'idole à laquelle on venait ſacrifier chaque jour, & dont le culte était d'autant plus ſuivi, que ſes

adorateurs n'étaient jamais les mêmes. Il est vrai qu'elle usait de ruses & d'adresse pour attirer leur nombreuse foule, & que n'ayant point l'orgueil d'une divinité, elle n'épargnait ni les agaceries, ni les avances les plus marquées. A chaque instant elle se montrait aux regards de ceux dont elle briguait l'encens ; & tout annonçait en elle la douceur, & combien elle serait propice aux vœux qu'on lui adresserait. Extrêmement zélée pour le bien de l'Humanité, tous ses instans étaient consacrés au bonheur général. Comme elle n'affectait point d'étaler au grand jour ses bienfaits, elle se permettait pendant la nuit seulement de descendre dans la rue pour offrir aux Citoyens l'image du plaisir ; mais afin de mettre à profit des momens précieux, cette Divinité si serviable allait pendant la journée au jardin du Palais-Royal, lorsque le tems le permettait, ou lorsque les Suisses se relâchaient de leur vigilance à éloigner le vice d'un lieu qu'habite une Princesse respectable : là, elle se promenait gravement, jetant des regards à la dérobée, & fort attentive à répondre au moindre sourire, au moindre

ſigne qui témoignait l'envie d'implorer ſes bontés ; & ſe mettant auſſi-tôt à marcher vers la porte, un coup-d'œil avertiſſait le Suppliant de venir ſur ſes traces goûter le bonheur qu'il deſirait.

D'autres fois on la voyait à ſa fenêtre : les gens ſimples croyaient qu'elle prenait le frais; mais ceux qui étaient au fait des uſages, ſavaient à quoi s'en tenir, & ne manquaient pas d'être attentifs aux mouvemens de tête, & d'y répondre par un regard d'intelligence.

Enfin, quand la lumière éblouiſſante des réverbères diſſipait en partie les ombres de la nuit, Suzette deſcendait dans la rue; & ſemblant faire amende honorable pour toutes les rigueurs exercées par ſon ſexe, ſoit par caprice, par préjugé ou par vertu, elle offrait à tous les hommes de les en conſoler : des paroles douces & des careſſes infidieuſes diſpoſaient favorablement les cœurs. C'eſt ainſi que les Syrènes de la Fable cauſaient la mort de ceux qui n'avaient pas la force de réſiſter à leur voix mélodieuſe : c'eſt encore ainſi que les araignées tendent leur toile, pour y prendre les mouches dont elles font leur proie.

Pour peu qu'on s'amusât à la regarder, & qu'on ne repoussât pas tout de suite ses caresses intéressées, c'en était fait; la sagesse faisait un honteux naufrage, les sens se troublaient, la raison perdait tout son empire ; l'effrontée Courtisane, méprisant celui qu'elle subjuguait, & s'applaudissant de l'argent qu'elle allait en avoir, entraînait d'un air triomphant le malheureux esclave des passions, qui, pour une faiblesse d'un instant, se préparait des inquiétudes & peut-être même des regrets continuels.

Qu'il est dans Paris sur-tout d'hommes vicieux & corrompus, ou seulement remplis d'une vertu trop fragile! Suzette n'avait qu'à vouloir pour en trouver un sur ses pas, qui, bientôt satisfait, faisait place à un autre, auquel succédait un nouvel arrivant, suivi d'un second, d'un troisieme, qui qui retiraient tour-à-tour en faveur de leurs rivaux, & ainsi du reste.

Suzette fut ainsi visitée par tous les états. Elle ne pouvait assez s'étonner de la prodigieuse quantité de Libertins qui s'empressaient autour d'elle. Mais ce qui redoubla sa surprise, ce fut de s'appercevoir combien l'apparence est

trompeuſe, & combien l'on doit peu ſe fier aux diſcours de ceux qui ſe donnent pour Dévots. Pluſieurs fois elle vit ſe gliſſer dans ſa demeure des Particuliers, que tout obligeait à garder une meilleure conduite. Tel Cagot à l'air auſtère, toujours prêt à fulminer contre les innocentes faibleſſes du prochain, & toujours diſpoſé à maudire le malheureux Pécheur; tel Hypocrite qui prêchait du matin au ſoir la pratique de la vertu, & déclamait avec le plus de violence contre les déréglemens du ſiècle, profitaient de l'obſcurité de la nuit pour s'introduire chez elle.

Mais ne pourrait-on pas entreprendre d'excuſer, & ceux qui ne ſont libertins que par faibleſſe, & ceux qui ſe laiſſent emporter par leurs ſens? Il eſt certain qu'ils ſuccomberaient beaucoup moins, s'ils ne trouvaient pas ſi ſouvent de fréquentes occaſions pour ſe livrer au vice.

Il eſt bien difficile de ne point tomber dans quelques pièges, lorſqu'on en eſt entouré de toutes parts. La ſageſſe preſcrit de fuir ces femmes hardies qui viennent offrir de vous procurer des ſenſations délicieuſes; & vous en ren-

contrez à chaque pas! ainſi, tandis que la vertu veut nous priver d'un plaiſir vers lequel nous entraîne la Nature, & que nous combattons intérieurement contre nos paſſions, on ſouffre que nous ſoyons aſſiégés par des Syrènes charmantes, d'autant plus dangereuſes, qu'elles offrent des plaiſirs faciles & des attraits piquans. Eloignez-les avec le plus grand ſoin de l'homme faible, & ſoyez ſûr que vous verrez alors bien moins de vicieux; reſpectez la ſanté & la vertu trop fragile des Citoyens; ne faites pas comme ceux qui pour ſe jouer de la vie d'un malheureux qui aurait été privé pendant pluſieurs jours de toute eſpèce de nourriture, le renfermeraient dans un jardin, dont les arbres ne porteraient que des fruits empoiſonnés, &, ſans lui donner aucune ſorte d'aliment, lui défendraient de toucher à ces fruits pernicieux. D'ailleurs, quel exemple donnez-vous à vos femmes, à vos filles? Elles voient tous les jours des perſonnes de leur ſexe étouffer tout ſentiment de pudeur, & briſer le joug pénible que le devoir impoſe: elles s'accoutument à l'aſpect du vice; elles

peuvent insensiblement le trouver moins hideux.

Il est vrai qu'il n'y aurait plus de mérite à résister à des penchans qu'on ne saurait satisfaire. Ajoutons que les objets qui vous sollicitent au Libertinage, quelqu'agréables qu'ils soient, ne peuvent inspirer qu'un sentiment de dégoût. En effet, l'on voit dans leurs avances le plus vil intérêt, l'effronterie la plus révoltante; & l'on doit se dire que le dernier malotru, le scélérat digne de la roue, auraient, pour de l'argent, obtenu les mêmes faveurs.

Malgré l'horreur que les âmes bien nées ressentiront pour Suzette, je ne puis m'empêcher de déplorer son sort. La suite de ses égaremens l'associa donc avec ces filles sans pudeur, qui font rougir tout Paris. Que de désagrémens, que de scènes humiliantes n'éprouva-t-elle pas; elle fut le mépris des Libertins même qui la recherchaient.

Il est des gens qui s'imaginent que ces filles, la honte de leur sexe, sont ordinairement très-heureuses. Elles ont autant d'Amans qu'elles en veulent, disent-ils, & se consolent facilement de la perte d'un infidèle; au-lieu que la

plupart des femmes, esclaves du préjugé, n'osent se livrer au plus doux penchant de leur cœur, & sont souvent fort embarrassées pour remplacer l'Amant qu'elles ont perdu. La Courtisane ne connaît ni gêne ni contrainte: loin de brûler en secret, & d'être la triste victime du devoir, elle a le privilege de déclarer ses tendres intentions; droit que l'homme s'était injustement arrogé : elle peut se regarder comme vraiment libre, dans un tems où les loix de la Nature ne sont plus connues, ou sont regardées comme des crimes; tous ses desirs sont satisfaits aussi-tôt que formés; elle vole au-devant de la volupté; sa vie entière, consacrée à l'amour, n'est qu'un instant délicieux.

C'est ainsi que, par de vains sophismes, on prétend embellir la laideur du vice; mais qu'on en approche le flambeau de la vérité, le prestige s'évanouït, & le monstre se présente tel qu'il est. Malheureux! vous qui vantez le bonheur des Courtisanes, apprenez à le connaître, & frémissez! Elles sont forcées de paraître gaies & contentes, lorsque leur cœur est oppressé par

le chagrin, & elles ſont contraintes de ſourire à l'objet le plus dégoûtant ; elles careſſent quiconque ſe préſente la bourſe à la main, & s'expoſent aux caprices, à la brutalité du premier venu..... Ah ! les infortunées que quelques perſonnes ſe peignent ſi ſatisfaites, & que d'autres voudraient punir ſi ſévèrement, ſont plutôt dignes de la pitié des âmes vertueuſes que de leur haîne. Pluſieurs d'entr'elles ſont conduites à l'infamie par l'indigence, par le manque de tout ſecours, qui les diſpoſe à prêter l'oreille aux diſcours d'un ſuborneur ; & ce premier faux-pas les entraîne de déſordres en déſordres. Comme elles n'ont point étouffé tout ſentiment de pudeur, le remords les déchire, & elles verſent ſouvent des larmes en réfléchiſſant ſur leur vie criminelle. Il en eſt d'autres que le Libertinage a ſéduites volontairement : comme des victimes qui lui ſont dévouées, elles s'abandonnent à la joie ; une gaîté folle éclate dans toutes leurs manières ; le rire eſt toujours ſur leurs lèvres ; elles ont ſans ceſſe à la bouche de galantes chanſons ; mais elles n'en ſont pas moins malheureuſes ; leur gaîté n'eſt qu'une

pure grimace, & ne sert qu'à les étourdir sur leur triste situation; le sentiment s'use à force de le mettre en activité; elles ne peuvent qu'éprouver vivement la honte; la plus douce volupté n'est pour elles qu'un plaisir à peine sensible.

CHAPITRE XXXIX.

Les Joueurs.

DAIGNEZ donc, Lecteur, plaindre la malheureuse Suzette, & voyez combien le libertinage est funeste, puisqu'il a pu la réduire à un état aussi déplorable. Un soir qu'elle venait de congédier un des Amans que le hasard lui procurait, & qu'elle allait en chercher un autre, elle entendit une grande rumeur dans sa petite rue; un homme s'écriait qu'il ne consentirait jamais à se battre sans sujet, qu'il avait gagné en honnête-homme, & qu'on ne pouvait exiger de lui qu'il exposât sa vie pour s'assurer la possession de ce qu'il avait légitimement acquis. — » Non, disait » un autre en jurant, vous vous battrez, » ou

» ou je vous tue. Je me moque de tou-
» tes vos raisons; j'ai perdu mon ar-
» gent, & par désespoir je veux que nous
» nous coupions la gorge ». — Suzette tressaillit; & frappée d'un son de voix qui ne lui était pas inconnu, elle courut à sa fenêtre. Mais l'obscurité l'empêcha de distinguer les objets; elle entrevit seulement un homme, qui, l'épée à la main, en pressait fort un autre de lui rendre raison.

— » Encore une fois, insistait celui-
» ci, j'ai joué honnêtement, & il n'est
» pas juste que je me batte parce que
» la fortune m'a été favorable. Nous
» nous séparons bons amis, vous me
» quittez sans paraître fâché; & c'est
» pour venir m'attendre au coin de cette
» rue. En vérité, M. Pierrin, je....
» — C'est lui, c'est lui! s'écrie Suzette,
» je ne me trompais point. Courons au
» plutôt l'embrasser ». — Elle descend à la hâte, vole, se précipite: mais tandis qu'elle accourait, on crioit à la Garde; & quand elle fut dans la rue, elle ne trouva personne: l'approche du Guet avait contraint l'Aggresseur à prendre la fuite, & l'homme attaqué étoit déjà bien loin.

Elle fut déſeſpérée de n'avoir pu joindre ni l'un ni l'autre. Quelquefois elle croyait s'être trompée. — » Mon cher » Pierrin n'exiſte plus, ſe diſait-elle, » ou du moins il a quitté Paris ; car je » l'aurais rencontré dans mes fréquentes promenades .... C'était pourtant ſa » voix ; mon cœur en eſt encore ému : » pourrait-il ſe tromper ? D'ailleurs, » ſon nom qu'on prononçait.... Mais » un autre peut s'appeller comme lui, » ou bien j'ai cru entendre un nom que » je répéte ſi ſouvent dans le fond de » mon âme ». — Deux mois ſe paſsèrent dans cette agitation & dans cette perplexité : elle ſe flattait qu'aucune erreur ne l'avait abuſée, & au même inſtant elle ſe perſuadait le contraire.

Seule dans ſa chambre, Suzette ſongeait encore au ſon de cette voix qui l'avait tant frappée, quand elle entendit monter extrêmement vîte. — » Non, » non, je ſuis certain de mon fait, di- » ſait-on, ſuivez-moi ; c'eſt bien ici : la » partie ſera commencée, nous arrive- » rons trop tard ». — On gratte à la porte de Suzette ; elle ouvre.... O Ciel ! quelles furent ſa ſurpriſe & ſa joie ! elle apperçut ſon Ami, ſon cher

Pierrin. L'un & l'autre poussèrent un cri, se serrèrent mutuellement dans leurs bras, répandirent des larmes, & se regardèrent quelques instans sans avoir la force de parler ; tandis que celui qui accompagnait Pierrin ne sachant que penser d'une telle rencontre, les regardait en silence d'un air étonné. M. Pierrin prit enfin la parole : — » Je » suis enchanté de vous retrouver, ma » chère Maîtresse, s'écria-t-il ! Vous » n'êtes jamais sortie de ma mémoire » ni de mon cœur. Mais excusez ; Mon» sieur & moi nous nous sommes trom» pés ; on nous attend dans la maison » prochaine pour jouer au Vingt-Un. » Adieu, je reviendrai bientôt ». — Il s'éloigne à ces mots, & disparaît comme un éclair avec celui qui l'accompagnait.

Suzette n'avait pu que jeter un coup d'œil sûr son Amant ; mais elle le vit assez pour remarquer qu'il ne paraissait plus être dans l'opulence. Elle l'attendit avec toute l'impatience que lui donnait une si longue séparation ; & qu'on juge combien les heures lui durèrent : il ne revint que le lendemain au soir — » Le jeu, lui dit-il, s'est prolongé jus-

» qu'à présent. Exécration sur ma tête!
» j'ai perdu jusqu'à mon dernier sou.
» Je n'avais pas hier de quoi dîner; un
» ami, touché de mes besoins, m'a
» prêté un louis; j'ai couru le jouer;
» la fortune cruelle m'a privé de cette
» dernière ressource; & je n'ai pas en-
» core mangé d'aujourd'hui ». —

Elle s'empressa de réparer le long jeûne de son cher Pierrin. Tandis qu'il dévorait ses petites provisions, elle lui raconta les disgraces, les infortunes qu'elle avait éprouvées; mais elle lui fit un mystère de la maladie qu'elle avait eue & de son séjour chez la Desl..... Le vice a souvent bien des choses à cacher, & la sincérité est une des vertus qu'il perd la première. Pierrin lui fit part à son tour de ses aventures; & tout en mangeant, il lui parla de la sorte : — » Quelques-uns de mes
» amis m'entraînèrent dans ces maisons
» fatales où l'on donne à jouer, où il
» est permis de se ruiner sous la pro-
» tection de la Police. Je m'ennuyai
» d'abord, parce que je ne fis pendant
» long-tems que le simple rôle de Spec-
» tateur. Heureux si je ne l'avais jamais
» quitté! Mais il fallait fuir ces véri-

» tables coupe-gorge, auſſi funeſtes à
» la fortune qu'à l'innocence de ceux
» qui les fréquentent: Hélas! prévoit-on
» tout ce qui réſultera d'une première
» faibleſſe ? Tandis que je me con-
» tentais de regarder les Joueurs, je
» m'amuſais ſingulièrement des grima-
» ces que je voyais faire aux perdans;
» de la joie cachée ou viſible de ceux
» qui gagnaient; de la morgue de ces
» eſpèces de Philoſophes qui affectent
» de ſupporter la perte de ſang-froid,
» & qui vont en ſecret s'arracher les
» cheveux. Tout en contemplant les
» diverſes paſſions qui ſe peignaient
» tour-à-tour ſur le viſage des Joueurs,
» j'étais étonné de me ſentir intéreſſé
» plutôt pour l'un que pour l'autre;
» vivement agité par quelque choſe que
» je ne ſaurais définir, je deſirais que ce-
» lui-ci gagnât; je reſſentais autant de
» joie lorſqu'il était heureux, que ſi
» j'euſſe dû partager ſa bonne fortune,
» & je m'affligeais quand le ſort devenait
» favorable à ſon Adverſaire. Pourquoi
» les Savans de nos jours, au-lieu de ſe
» fatiguer à traiter des ſujets inutiles,
» ne cherchent-ils pas plutôt à expliquer
» cette ſingulière ſympathie ? Pour

» moi, je me laissai aller à son impulsion,
» & je hasardai mon argent. J'en fais
» la remarque, non parce que je la
» blâme, mais pour observer seulement
» que j'aurais dû éviter les Académies
» de Jeu, où toutes sortes de motifs
» vous engagent bientôt à faire comme
» les autres. Le vif intérêt que m'inspirait un des Joueurs, m'engagea d'abord à parier une bagatelle en sa faveur : je n'osai dans les commencemens risquer qu'un petit écu ; je gagnai, & je m'enhardis ; j'éprouvai par
» la suite quelques revers ; on ne réussit pas toujours, me dis-je alors ; je me
» piquai, & je doublai ma somme ; j'eus
» du bonheur, nouvelles espérances,
» nouvelles tentatives, paris encore
» plus forts. Enfin, sans m'en apper-
» cevoir, je devins un Joueur décidé ;
» les gains considérables que je voyais
» faire à ceux qui tenaient les cartes,
» me donnèrent envie de les prendre
» moi-même ; & depuis ce moment fa-
» tal, je n'ai plus de repos : il faut que
» je sois sans cesse autour d'un tapis,
» ou bien l'un des Croupiers du maudit
» Jeu de *la Belle*.

» On doit féliciter celui qui perd au

» Jeu, & l'on doit plaindre celui qui
» a le malheur de gagner : l'un se corri-
» ge, & ne hazarde plus sa fortune ; au
» lieu que l'autre croit avoir toujours le
» vent en poupe, & finit par se ruiner.
» On voit en effet qu'un Joueur ne garde
» pas long-tems ce que le hasard lui en-
» voie ; s'il gagne un jour dix louis, il en
» perdra vingt-cinq le lendemain. Com-
» bien de gens éprouvent la vérité de
» ce que je dis, & n'en sont pas plus sa-
» ges ! Moi-même tout le premier, j'ai
» beau sentir les inconvéniens de la pas-
» sion qui me tourmente, je ne puis
» m'en corriger.

» Je cours les brelans, les tripots ;
» tous les Jeux me sont indifférens,
» pourvu qu'ils me fassent passer de
» l'espérance à la crainte, pourvu qu'ils
» me plongent dans ces cruelles inquié-
» tudes dont je fais mes délices. Te
» l'avouerai-je, ma chere Suzette ? l'a-
» mour même a moins d'empire sur
» mon cœur. Les obligations qu'impose
» le culte que j'ai voué au Dieu du Ha-
» sard, ne peuvent s'allier avec l'assi-
» duité qu'on doit aux femmes. La
» Comtesse & la Ducheſſe, ces deux
» Dames qui me comblaient de bien-

» faits, & dont je t'ai parlé, se sont
» apperçues les premières de mon chan-
» gement de conduite; elles s'en sont
» plaintes; je les ai laissé dire; piquées
» de mon procédé, elles ont retranché
» mes appointemens, &, comme d'un
» commun accord, m'ont défendu de
» paraître jamais chez elles. Je m'en
» suis consolé sans peine, dans l'espoir
» de faire bientôt des conquêtes aussi
» riches & aussi généreuses; ou me
» flattant du moins que la fortune me
» récompenserait des rigueurs de l'a-
» mour. Mais ils trahissent l'un & l'au-
» tre toutes mes espérances; & le sort,
» obstiné à m'être contraire, ne me
» permet plus de songer de si-tôt à rem-
» placer mes illustres conquêtes. Tu
» le vois, une suite continuelle de re-
» vers m'a réduit à la dure nécessité
» de vendre mes habits, c'est-à-dire,
» tout ce qui donne dans le monde
» une apparence de mérité, & ce qui
» éblouït sur-tout les femmes. Ton
» sexe, ô aimable Suzette! est loin d'ê-
» tre susceptible de cet attachement
» tendre & délicat, qui ne voit que la
» personne dans l'objet aimé, & dont
» tu m'as toujours donné des preuves.

» Quelque envie que j'aie eue de me
» préſenter avec une certaine décence,
» afin d'attirer les regards de quelque
» Femme de diſtinction qui voulût
» remplacer la Ducheſſe & la Comteſ-
» ſe, il m'a été impoſſible juſqu'à pré-
» ſent de rattraper aſſez d'argent pour
» me mettre d'une manière convena-
» ble. Dominé par la funeſte paſſion
» du Jeu, & preſque toujours en butte
» aux caprices de l'aveugle Dieu du
» Haſard, je ſuis encore trop heureux
» de n'être pas mort de faim.

» Mais, malgré les revers & l'indi-
» gence que j'éprouve, je ne ſaurais
» renoncer au penchant qui en eſt l'u-
» nique cauſe; il fait tout à la fois mon
» ſupplice & mon bonheur; tout autre
» plaiſir m'eſt inſipide; je ne ſuis con-
» tent que lorſque je tiens des cartes,
» ou qu'après avoir agité dans ma main
» une boule d'où dépend mon ſort, je
» la fais rouler rapidement ſur une ſur-
» face ſemée de caſes, marquées cha-
» cune d'un chiffre; tableau aſſez
» ſemblable au Livre du Deſtin, dans
» lequel on ne peut lire qu'après l'évé-
» nement. Je paſſe les jours & les nuits à
» riſquer tout ce que je poſsède, pour

» tâcher de m'enrichir ; tantôt on me
» voit remercier la Fortune de ses fa-
» veurs, & tantôt on m'entend faire
» mille imprécations. Je ne puis me re-
» tirer de cette vie orageuse ; il faut que
» je m'y livre malgré moi ; un Démon
» m'agite & m'entraîne, & souffle dans
» mon âme une folie, une ivresse, une
» fureur que rien ne peut calmer ». —

Epouvantée de la violence de la pas-
sion à laquelle il était en proie, Suzette
fit tous ses efforts pour faire entendre
raison à l'infortuné Pierrin ; elle lui re-
présenta les inquiétudes, les soucis,
dont un Joueur est dévoré ; les regrets,
le désespoir qu'il éprouve : il ne goûte
aucun repos ni le jour ni la nuit ; il
ignore les douceurs du sommeil ; un
sang recuit & brûlé circule dans ses
veines : & il n'est jamais sûr de garder
long-tems le peu qu'il possède. Elle
ajoûta qu'il était absurde de hasarder
ce qu'on avait réellement, pour courir
après un bonheur incertain ; & elle
prouva qu'un Joueur est un homme
tellement avide du bien d'autrui, qu'il
ne serait point étonnant de lui voir
attaquer les passans au détour d'une
rue, puisqu'il s'accoutume à desirer &

à vouloir s'approprier la bourse de son prochain.

La vérité frappe toujours, quoiqu'on veuille ne pas le croire. Pierrin fut contraint d'avouer que son Amie avait raison; il soupira, il gémit de se voir entraîné par une passion qu'il ne pouvait vaincre. Enfin, faisant un effort héroïque, il promit avec serment de ne plus jouer de sa vie. Enchantée de lui avoir dessillé les yeux, Suzette partagea avec lui la somme modique qu'elle possédait en recevant cette preuve non équivoque du plus tendre amour, il fit un cri de joie, embrassa sa généreuse amante; & tirant aussi-tôt un jeu de cartes de sa poche, il lui proposa de jouer. Qu'on se représente la surprise de Suzette: elle eut beau lui dire tout ce qu'elle put imaginer de plus persuasif & de plus touchant, il persista dans son idée vraiment extravagante, pria, conjura, se plaignit du peu de complaisance qu'on avait pour lui, & jura que c'était pour la dernière fois qu'il allait se livrer à son funeste penchant. Suzette, accoutumée à obliger tout le monde, céda aux singuliers desirs de son Amant; & elle se mit à

jouer contre celui qu'elle voulait guérir de cette affreuse manie.

Elle eut le bonheur de gagner ; Pierrin perdit tout ce qu'il venait de recevoir, & se vit encore sans une obole. Son désespoir fut au comble ; il fit d'épouvantables juremens, déchira les cartes en mille pieces, renversa la table, & s'arracha les cheveux. Pendant tout ce tintamarre, Suzette ne se sentait pas de joie ; elle se figurait qu'une telle aventure le corrigerait à jamais. Il s'écria vingt fois : — » Que je suis » malheureux ! & je jouerais encore ! » Non, ce qui m'arrive aujourd'hui, » me prouve que je dois renoncer à » l'espoir de me rendre la fortune fa» vorable. Mille malédictions sur ma » tête » ! — Tout en prononçant ces mots, il s'élança vers la porte, & sortait la rage dans le cœur, quand Suzette le rappella, & le pria d'accepter la somme qu'il venait de perdre. Une telle générosité le transporta de joie ; il fauta au cou de son Amie, en l'assurant qu'il étoit si pénétré de ses procédés à son égard, qu'il allait fuir tous les tripots où l'on donne à jouer, afin de lui montrer, par ce sacrifi-

ce, l'empire qu'elle avait sur sa volonté.

Suzette crut enfin avoir remporté la victoire : on se persuade volontiers ce que l'on desire. Mais dès le lendemain il accourut chez elle, les cheveux en désordre, l'œil hagard, le visage pâle & défait, comme un homme qui vient de faire un mauvais coup : — » J'ai » joué toute la nuit, s'écria-t-il en se promenant en furieux par la chambre, » j'ai eu pendant long-tems un bonheur » inconcevable, & je n'ai pas su en » profiter. Que je sois maudit à jamais! » Si je m'étais retiré plutôt, je gagnais » cinquante louis. Je me suis imaginé » que mon heure était venue de m'en- » richir ; j'ai eu trop d'ambition, & » j'ai tout perdu. Me voilà sans un sou : » que vais-je faire ? que vais-je de- » venir » ? —

Le cœur trop sensible & trop tendre de Suzette se laissa toucher encore ; elle plaignit son malheureux Amant ; & lui donna tout l'argent qu'elle avoit, accompagnant ce nouveau bienfait d'une remontrance courte & pathétique. Il reçut l'un & l'autre avec reconnaissance, & deux jours après il fut dans

un embarras pareil à celui qu'il venait d'éprouver. Le voyant absolument incorrigible, la généreuse Suzette ne l'abandonna point; elle partagea fidellement avec lui le produit de ses charmes, & il courait aussi-tôt le perdre au Vingt-Un ou à la Belle : digne emploi d'un argent si bien acquis! Les exhortations de sa Maîtresse, la misère & l'aviliſſement où il languiſſait, rien ne put lui faire surmonter le penchant funeste qui l'entraînait à sa perte : un Joueur obstiné, toujours encouragé par l'espérance, contemple sans effroi la ruine entière de sa fortune; & ne cesse de traîner après lui l'indigence & l'ignominie, que lorsqu'il devient escroc & fripon : mais quel nouveau supplice & quels remords déchirans ne se prépare-t-il pas!

CHAPITRE XL.

On a dû s'y attendre.

POUR prix de l'argent que Suzette prodiguait à Pierrin, elle pouvait compter sur la valeur héroïque de cet Amant déterminé ; il rodait souvent aux environs de chez elle, & se cachait même quelquefois dans un coin de sa chambre, derrière un lambeau de tapisserie, dans l'intention de fondre, l'épée à la main, sur celui qui, sans rien payer, aurait voulu détacher la ceinture de Vénus. Ai-je besoin d'observer que ce procédé de la part de M. Pierrin doit achever de le déshonorer dans l'esprit du Lecteur ? Est-il rien de plus odieux en effet, que de se rendre le défenseur d'une fille perdue, & de se mettre dans le cas d'assassiner le Citoyen qu'un moment de faiblesse fait aller sans défiance dans un lieu dont le nom seul fait rougir ? Mais on le verra bientôt devenir encore plus coupable, tant il est vrai qu'aucun frein

ne nous retient, une fois qu'on s'eſt livré au vice!

Mais c'eſt arrêter trop long-tems les yeux du Lecteur ſur des images révoltantes; après avoir montré la punition que la Nature réſerve à la perte des mœurs, faiſons voir les juſtes châtimens que lui décernent auſſi les Loix civiles.

Le bouillant de l'âge & l'effervescence des ſens excuſent en quelque ſorte les jeunes gens qui ſe laiſſent emporter par la fougue de leurs paſſions; mais que pourront alléguer ces vieillards décrépits qui continuent de donner dans le déſordre, tandis que la Nature s'était efforcée de les rendre ſages en éteignant en eux tous les feux de l'amour? La ſeule habitude leur fait chérir le vice; & au-lieu d'être reſpectables par leurs cheveux blancs, ils ſe rendent très-ridicules & très-mépriſables.

Un de ces Galans ſexagénaires deſirait depuis long-tems de s'introduire en ſecret chez une fille du monde; il n'oſait s'y préſenter ſeul, dans la crainte que quelques Plumets étourdis, venant à l'y rencontrer, n'euſſent aucun reſ-

pect pour son âge, s'amusaſſent à le berner, & peut-être à lui faire pis. Combien de Gens ont non-seulement perdu leur santé dans ces maisons honteuses, mais encore l'argent & tous les bijoux qu'ils avaient sur eux? Notre Vieillard, comme on voit, avait de l'expérience, ou se rappelait du moins les Histoires qu'il avait entendu raconter.

Un matin que vers les onze heures il se promenait au Palais-Royal avec un jeune homme aussi brave que vigoureux, il apperçut Suzette, qui, tout en feignant de prendre le frais, annonçait assez ses intentions par son maintien & par ses regards. Aussi-tôt il crut s'enflammer d'un violent desir de volupté. — » Parbleu! s'écria-t-il en toussant, » je veux vous donner à dîner » chez cette jolie Nymphe; elle est » tout-à-fait piquante, & j'imagine que » je rajeunirai auprès d'elle «. — Le jeune homme sourit, & l'antique Soupirant fit signe à Suzette de s'éclipser du Jardin sans affectation. Elle l'entendit à merveille, & se mit à marcher doucement vers sa demeure; elle allait la première & tournait la tête par in-

tervalles, afin de voir si elle étoit toujours suivie de sa cacochyme conquête, qui venait gravement sur ses pas, & n'avait garde de s'éloigner, tant il se confiait à la bravoure de son compagnon, & tant il croyait goûter de plaisirs. Elle les conduisit dans sa petite chambre, où le Vieillard arriva tout essoufflé d'avoir monté si haut. Il se consola bientôt de la fatigue; & se livrant à la joie, il embrassa l'objet de ses desirs, lui glissa quelques écus dans la main, & lui dit de courir chez le premier Traiteur ordonner un repas délicat, assaisonné de plusieurs bouteilles de Bourgogne & de Champagne. Suzette sortit en regardant tendrément le jeune homme. Elle ne tarda pas de rentrer; & l'argent du Barbon opérant des prodiges, on vit bientôt paraître tout ce qu'il fallait pour faire un dîner excellent & agréable, dans un lieu où regnaient auparavant l'indigence & la crapuleuse débauche. Le trio joyeux se mit gaîment à table. Tandis que la rusée Suzette careſſait l'amoureux Vieillard, elle souriait au jeune homme, & lui marchait mystérieusement sur le pied. Notre Sexagénaire enchan-

té, en proie aux plus douces illusions, se précipita tout-à-coup dans les bras de la perfide Beauté qu'il idolâtrait, & se flattait de lui faire oublier les glaces de son âge, ainsi qu'il les oubliait lui-même, quand on vint rudement frapper à la porte. Alors les jeux & les plaisirs s'envolèrent tous ensemble, & cédèrent leur place aux remords & à la terreur; le Galant décrépit cessa de s'occuper d'idées agréables, & la frayeur glaça ses sens, beaucoup plus que la froide vieillesse. — » Hélas, s'écria-t-il d'une voix mourante, » on avait eu » bien raison de m'avertir d'éviter ces » maisons infâmes. Maudit amour du » Libertinage, dans quel piége m'as-tu » conduit? Heureux s'il ne m'en coûte » que ma bourse »!

Suzette irritée des doutes injurieux qu'il osait former sur elle, lui aurait arraché les yeux, si elle n'eût été inquiète de la scène qui allait se passer. Dissimulant par politique sa colère & son indignation, elle le conjurait en vain de se taire & de ne rien craindre, il continuait toujours ses doléances, sans même écouter le jeune homme, qui s'efforçait de le rassurer, & cria

d'un ton menaçant à celui qui frappait à coups redoublés de se retirer promptement, s'il ne voulait avoir lieu de s'en repentir. Celui-ci, sans s'effrayer & sans cesser son vacarme, jure qu'il entrera, quand le diable voudrait l'en empêcher ; ensuite il ajoûte, en adoucissant son ton, qu'il a promis à Mademoiselle Suzette de venir la voir, & qu'il veut s'acquitter de sa parole. Comme on persiste à ne pas lui ouvrir, il redouble ses juremens & son tintamarre, & d'un furieux coup de pied enfonce la porte. Le jeune homme, outré de son insolence, le reçut l'épée à la main, & ils se poussèrent de terribles bottes, tandis que le Vieillard, à moitié mort de frayeur, jetait des cris sourds & plaintifs ; & tandis que ceux de Suzette, très-aigus & très-perçans, retentissaient dans tout le voisinage : non que les combattans lui inspirassent aucun intérêt, mais parce qu'elle était épouvantée du danger qu'elle courait. Les Voisins se rassemblent, attirés par les clameurs & le cliquetis des épées ; les uns vont chercher le Guet ; les autres s'efforcent de calmer la fureur des deux inconnus,

qui tâchaient mutuellement de s'ôter la vie. Enfin le Guet arrive, & se montre sur le lieu de la Scène. (Comme la maison où logeait Suzette était mal famée, il avait pu y pénétrer, sans manquer aux droits naturels des Citoyens, qui défendent à la Soldatesque armée pour la tranquillité de la Ville, d'oser entrer dans la demeure d'un honnête Bourgeois). On sépare les Combattans, qu'on saisit au travers du corps ; on leur met les menottes, & on les traîne ignominieusement chez un Commissaire, ainsi que le Céladon aux cheveux blancs & la déplorée Suzette.

L'Officier de Police était à table lorsque tout ce monde arriva chez lui, & il fit attendre plus d'une heure dans son antichambre ceux qui avaient besoin qu'il leur rendît une prompte justice. Enfin, la tête remplie des fumées bachiques, il déclara, d'un ton de Magistrat, qu'on pouvait comparaître à son Audience. Aussi-tôt le Sergent du Guet se hâta d'introduire dans le cabinet les quatre personnes qu'il venait d'arrêter ; là, chacun déduisit de son mieux les raisons qu'il croyait devoir alléguer. — » Moi, je n'ai rien à

» dire, s'écria celui qui avait enfoncé la porte de Suzette, » sinon que je suis » le Duc de.... fils du Maréchal de.... » — A ces mots l'Officier de Police perdit sa morgue & sa fierté; il se leva précipitamment de son fauteuil, & s'approcha presque en rampant du Seigneur qu'il avait l'honneur de voir. — » Daignez m'excuser, M. le Duc, » lui dit-il; si vous vous étiez fait connaître tout de suite, on aurait eu pour » vous les égards que mérite votre » rang. Vous n'êtes point fait pour être » compromis dans une aventure de » Filles; c'est un mal-entendu. Une » porte enfoncée, la vie d'un homme » en danger, le repos des Citoyens » troublé, tout cela n'est qu'une ba» gatelle pour un homme de votre » naissance. Ainsi, Monsieur, vous êtes » libre de vous retirer; je me réjouïs de » l'heureux hasard qui m'a procuré l'oc» casion d'avoir l'honneur de vous faire » ma cour ». — M. le Duc se retira avec le plus grand plaisir, & M. le Commissaire voulut absolument le conduire jusqu'au bas de l'escalier.

Le Vieillard s'appercevant que les Gens de condition avaient de grands

privilèges chez un Commissaire, résolus de lui en imposer. — » Apprenez votre » devoir, lui cria-t-il brusquement; je » suis le Comte de...., si connu par mon » esprit & mon libertinage, & Monsieur » est le jeune Marquis de..., qui entretient avec tant de faste l'une des » premières Danseuses de l'Opéra. » Curieux d'apprendre par nous-mêmes comment agissent les Filles du » monde, nous avons fait la partie, à » l'exemple des plus Grands Seigneurs, » de venir dîner *incognitò* chez l'une » d'entr'elles. Nous n'aurions jamais » cru que le Guet eût eu l'impudence de » nous traîner au Tribunal d'un Commissaire. L'aventure est plaisante, & » nous en rirons long-tems ». — Le Commissaire, émerveillé de voir sa maison remplie de personnes si distinguées, se mit à saluer très-profondément à droite & à gauche, & ne manqua pas de prétendre, selon sa coutume, que les Gens de qualité ne pouvaient rien faire de répréhensible. Devenu tout-à-coup d'une politesse admirable, il oublia qu'il ne parlait autrefois que du ton le plus brusque; comblant de politesses le prétendu Comte & le Marquis

supposé, il leur dit qu'il savait trop les égards qu'on devait aux personnes titrées, pour faire la moindre attention à la petite fredaine qu'ils venaient de se permettre. En prononçant ces douces paroles, il leur ouvrit lui-même la porte de son cabinet, & les accompagna jusqu'à la dernière marche de son escalier.

Il ne restait plus que Suzette. Le demi-Magistrat osait à peine l'interroger : il craignait qu'elle ne fût pour le moins une Marquise déguisée. Mais son air honteux & timide, & les larmes qu'elle versait en abondance, lui firent connaître qu'elle n'était rien moins qu'une Dame de condition. Enhardi par sa découverte, M. le Commissaire se renfonça dans son fauteuil, reprit sa morgue & son ton dur & impératif.

» Qui êtes-vous ? (demanda-t-il à la pauvre fille toute tremblante) » que faites-vous à Paris ? — » Hélas ! » Monsieur, répondit-elle en hésitant, » la misère m'a contrainte à faire pour » le Public ce que tant de femmes, » qui passent pour honnêtes, font en » secret pour deux ou trois Amans. — » Oui-dà, reprit l'Officier de Police, » vous êtes établie depuis plusieurs mois

dans

» dans mon quartier, & vous n'êtes » point venue vous mettre sous ma pro- » tection! Vous avez embrassé un état » où l'on gagne ce que l'on veut, & » je n'avais point encore entendu par- » ler de vous! Je le vois, vous igno- » rez les usages. Eh bien, ma Mie, » il faut vous les apprendre, afin qu'une » autre fois vous n'ayez pas à vous re- » procher des fautes d'une telle consé- » quence. Qu'on mène cette belle De- » moiselle à Saint-Martin, jusqu'à plus » ample informé ».

La malheureuse Suzette tâche vaine- ment de fléchir par ses larmes l'impi- toyable Officier de Police, qui, sans vouloir l'écouter, signa le procès-ver- bal qu'on venait de dresser, & lui tourna brusquement le dos, en faisant signe aux Soldats de la conduire dans la pri- son qu'il avait indiquée.

Ils l'y traînèrent aussi-tôt à pied, à travers les principales rues de Paris, & aux yeux de la foule immense dont elles sont toujours inondées. Ses sou- liers de couleur & ses bas blancs furent bientôt couverts de boue, ainsi que les falbalas de ses jupons.

Sans entendre parler de Pierrin, à

qui elle écrivit en vain sa dernière disgrace, elle resta près d'un mois à Saint-Martin, prison destinée aux Filles du monde; lieu où celles qui n'ont pas encore acquis toute l'effronterie nécessaire à l'impudence de leur profession, achèvent de se pervertir en vivant au milieu des Compagnes de leur infortune. Mais Suzette ne montra point dans son malheur cette audace & cette joie révoltante qui dénotent une âme accoutumée à l'ignominie; elle ne chanta point en *chorus* des chansons infâmes: elle se montra très-sensible à la honte qu'elle éprouvait, & se repentit d'avoir chéri le Libertinage, dont elle connaissait trop tard tous les dangers.

Enfin arriva le premier Vendredi du mois: c'est dans ce jour mémorable que les Malheureuses détenues à Saint-Martin sortent de leur prison pour comparaître devant M. le Lieutenant-Général de Police, qui envoie la plupart d'entr'elles à l'Hôpital pour trois mois ou pour six mois, selon le scandale qu'ont occasionné leurs désordres; & cette correction paternelle leur est infligée, afin de leur inspirer le dessein de se corriger. Mais quelle autre vie

peuvent-elles embraſſer, ſur-tout après la honte dont elles ſont couvertes par la publicité de leur punition ? Elles ſont introduites dans une grande Salle du Châtelet, remplie d'une affluence prodigieuſe de Spectateurs; là elles attendent à genoux l'arrivée de M. le Lieutenant-Général de Police, qui, aſſis ſur ſon Tribunal, les fait appeller à haute & intelligible voix, par leurs noms & ſurnoms; &, ſe tenant debout afin d'être mieux expoſées à tous les regards, elles entendent la lecture de leurs griefs & de la Sentence qui les condamne, & doivent encore remercier leur Juge ſévère par une profonde révérence. Le moindre mot qu'elles oſent prononcer, ſoit pour murmurer du châtiment qu'elles eſſuient, ſoit pour eſſayer de ſe défendre, leur attire auſſi-tôt une prolongation de trois mois de ſéjour à l'Hôpital.

La pénitence de la déſolée Suzette fut fixée à ſix mois; & comme ce n'était que le lendemain qu'elle devait être conduite avec ſes Compagnes dans la demeure où le Libertinage expie ſes fautes, on leur fit paſſer la nuit dans l'affreuſe priſon du grand Châtelet.

Dès le point du jour on vint les avertir que les charrettes étaient prêtes ; elles descendent, & montent à la file sur les dignes chars du vice confondu & justement puni. Suzette, accablée de honte & de remords, se disposait tristement à se placer dans le sien, lorsqu'elle vit sortir de la prison qu'elle quittait un jeune homme chargé de fers, qu'une troupe d'Archers entraînaient avec violence. Elle frémit sans savoir pourquoi, & le considère avec plus d'attention. O Ciel, quel fut son désespoir, en reconnaissant le premier de ses Amans, son cher Pierrin ! A ce cruel spectacle elle s'arrête toute éperdue, & jette un grand cri. Les voûtes lugubres de la prison en retentirent ; & ce cri de douleur alla frapper l'âme du malheureux absorbé dans ses tristes réflexions. Tiré tout-à-coup de ses sombres rêveries, il lève la tête, contemple les objets qui l'environnent, & voit avec la dernière douleur sa chère Suzette dans un état aussi déplorable que le sien. Ils se considérèrent un instant sans avoir la force de parler. Que leur tristesse muette était expressive ! Quand elle se fut enfin ouvert un libre pas-

ſage par des ſanglots, ils demandèrent avec tant d'inſtance, avec une telle effuſion de larmes, qu'on leur permît de ſe dire peut-être le dernier adieu, que les cœurs durs & féroces qui les environnaient ne purent s'empêcher de s'attendrir, & de leur accorder la triſte conſolation qu'ils deſiraient.

A peine eurent-ils entrevu que leurs Gardes farouches s'adouciſſaient, qu'ils s'élancèrent dans les bras l'un de l'autre. Je n'entreprends point de rapporter ces mots entrecoupés & ſi expreſſifs, dont ils ſe ſervirent d'abord pour s'entendre plus rapidement; c'eſt à l'âme ſeule qu'il appartient de les ſaiſir. Quand ils ſe parlèrent avec moins de trouble & d'émotion, qu'ils maudirent leurs fautes légères qui les avaient conduits dans de plus grandes! qu'ils regrettèrent le ſéjour de la campagne où ils vivaient heureux & tranquilles, où leur ſeul crime était de s'aimer; — » Hélas! s'écrièrent-ils enſemble, » nous » nous égarâmes au Village, & nous » nous ſommes perdus dans la Ville! » Quel aurait été notre bonheur, ſi » nous n'avions jamais pratiqué le vi» ce, ſi nous avions toujours chéri la

» vertu » ! — Une ſcène auſſi touchante arracha des pleurs à tous ceux qui en furent témoins. J'aime à croire qu'à la faible peinture que j'en retrace, le Lecteur ſentira qu'il plaint les malheureux, même ceux qui le ſont par leurs fautes. Par quelle ſingularité l'homme eſtimable, l'homme vertueux ne peut-il refuſer des larmes au vice juſtement puni ?

Frappé du ſort malheureux de ſon Amant, Suzette ne ſongea pas tout de ſuite à lui demander quelle en était la cauſe : elle lui fit enfin cette triſte queſtion ; elle deſira de ſavoir pourquoi on l'enchaînait comme un criminel, & dans quel lieu on allait le conduire : — » Ce qui m'arrive n'eſt que trop » ordinaire, lui répondit-il ; j'ai com- » mencé par être Joueur, & j'ai fini par » devenir fripon. Je ſais filer les cartes » & ſuppléer de faux dez à la place des » véritables. Par ces différens moyens » j'avais le plaiſir de jouer & de ne ja- » mais perdre ; je forçais la Fortune de » m'être favorable dans l'inſtant même » qu'elle m'était contraire. Mais un jour » je n'ai point été aſſez fin ; on m'a pris » ſur le fait, & comme on allait me » jeter par la fenêtre, ainſi que cela

» se pratique, le Guet est accouru au
» bruit, & s'est chargé de me faire
» punir d'une manière moins brusque.
» Je suis condamné à rester un an à Bi-
» cêtre, où j'aurai tout le tems de me re-
» pentir de ma mauvaise conduite.

Il en aurait dit davantage, mais on les contraignit de ses séparer, & de monter chacun dans la charrette qui leur était destinée. En s'éloignant l'un de l'autre, ils tournaient souvent la tête afin de se revoir encore; & ils s'étaient perdus de vue, que leurs yeux se cherchaient mutuellement.

Le cœur resserré par la plus profonde tristesse, tandis que ses Compagnes chantaient de toute la force de leurs poumons des Vaudevilles obscènes, Suzette arriva dans la triste demeure qu'elle était condamnée à habiter, & connut bientôt tous les désagrémens de sa situation. Une Sœur impitoyable commença par lui couper ses beaux cheveux, ornement d'une tête charmante, & qui relèvent les attraits d'une jolie figure; ensuite on l'embéguina d'une grande coëffe qui lui tombait sur les yeux; on l'habilla d'une longue robe faite de l'étoffe la plus

grossière, & l'on meurtrit son pied mignon dans de gros & vilains sabots. La nourriture qu'on lui donna répondait à cet indigne équipage : du pain noir, quelques légumes ou de mauvais fromage, & une cruche d'eau, composaient tous ses repas. Il fallait encore que dès cinq heures du matin elle quittât la paille qui lui servait de lit, & que ses mains délicates s'occupassent à des ouvrages rudes & grossiers.

CHAPITRE XLI.

Maudite habitude !

QUELLE terrible leçon pour ces Beautés trop faciles, qui, non contentes d'un premier faux-pas, donnent dans les derniers excès d'une vie libertine, sans songer qu'elles outragent les grâces & la perfection que la Nature imprima en elles !

Suzette avilie, dégradée par le vice, a cessé depuis long-tems d'être un objet aimable : elle inspira le dégoût avant de cesser d'être belle, parce que

la corruption de son cœur vint effacer, en quelque sorte, l'éclat de ses charmes. Mettez une jeune personne sage & honnête à côté d'une autre qui l'égale en attraits, mais dont la conduite soit très-répréhensible; voyez celle qui vous fera une impression plus délicieuse.

Cependant il semble que Suzette, après avoir commencé sa pénitence, méritât quelque sentiment de pitié, & même l'hommage qu'on doit aux femmes belles & vertueuses. On la surprenait souvent pleurant amérement sur ses fautes passées; & elle se promettait en rentrant dans le monde, de réparer par une vie exemplaire, le scandale qu'elle avait causé: elle recherchait l'entretien des filles pieuses qui se sont consacrées au service des pauvres, se proposait de ne jamais les quitter, & les conjurait de la fixer pour toujours auprès d'elles, en la consacrant aux plus vils emplois de la Maison. Pour se maintenir dans des intentions aussi louables, elle repassait en elle-même ses faiblesses & son libertinage, sources de tous ses malheurs; elle songeait à l'innocence de ses premières années, où elle était aussi belle

que sage, où la gaîté faisait le charme de tous ses instans ; mais à peine a-t-elle succombé qu'elle court de fautes en fautes, de vices en vices, ainsi qu'on voit rouler une boule mise en mouvement ; alors la honte, le remords, le désespoir viennent la déchirer tour-à-tour, & sa beauté s'efface & se flétrit ; elle n'est plus qu'un objet d'horreur. La Sagesse est toujours la même, s'écriait-elle : les plaisirs qu'elle procure ne sont pas aussi vifs que les tendres égaremens de l'amour ; mais elle fait naître en nous la tranquillité & cette paix intérieure du cœur, qu'il est si doux de ressentir.

Pénétrée de ces sentimens estimables, Suzette édifiait les Sœurs & même les Pécheresses renfermées dans l'Hôpital, lorsqu'un illustre Personnage vint s'y promener par curiosité. Toute la Maison tressaillit de joie en recevant une visite aussi honorable. Ce Personnage était dans la classe de ceux qu'on appelle *Monseigneur*. Il avait des demi-vertus, qu'on aurait regardées en d'autres comme des vices ; mais qui chez lui étaient admirées comme le *nec plus ultrà* de la Sagesse : revenu des erreurs d'une jeunesse trop livrée aux

passions, il se proposait de suivre dans l'âge mûr tous les devoirs de son état; mais il est bien difficile de vaincre l'habitude, sur-tout celle des plaisirs.

Environné d'un cortège nombreux, & l'objet de l'admiration & du respect de la foule empressée autour de lui, *Monseigneur* s'avançait gravement dans l'une des cours intérieures de l'Hôpital: Suzette veut aussi avoir le bonheur de le contempler; elle s'approche & demeure interdite à sa vue.— » Voilà, » *Monseigneur*, une de nos Pénitentes, » dit une vieille Sœur en la montrant » du doigt, bien digne de votre pro» tection; elle nous charme & nous » édifie; elle est tout-à-fait repentante » de ses péchés, & desire de marcher » désormais dans la voie du salut ». — » Venez, ma chère fille, (dit alors l'illustre Personnage d'un ton patelin, & en l'honorant d'un regard favorable) » je vous félicite de vos heureuses dis» positions ».—En achevant ces mots il fixe sur elle un regard attentif, & rougit en croyant la reconnaître. Après un moment de réflexion il dissimula son trouble, & s'avança d'un air gracieux vers Suzette, au grand éton-

nement des Spectateurs, qui, le cou tendu, le regard fixe, la bouche béante, observaient stupidement tout ce qui se passait, & enviaient le bonheur d'une fille mondaine.

—» Eh quoi, ma chère enfant, lui dit *Monseigneur* en souriant à chaque mot, » vous êtes logée dans cet Hôtel! » La demeure n'en est pas bien agréa» ble, j'en conviens, & vous avez sou» vent pleuré sur les fautes qui vous » ont conduite ici. Mais n'en parlons » plus : il faut pardonner quelque chose » à la jeunesse peu raisonnable, & sur» tout repentante de ses erreurs. Ré» jouïssez-vous, je m'intéresse à votre » sort; je vous promets que demain » vous ne serez plus ici. » — Ces douces paroles pénétrèrent Suzette d'une satisfaction inexprimable ; la joie subite qu'elle éprouvait, & la rencontre inattendue qu'elle venait de faire, la troublèrent tellement, qu'elle put à peine témoigner sa reconnaissance par des mots entrecoupés. Les Spectateurs élevèrent jusqu'au ciel l'âme généreuse de *Monseigneur*, & son zèle pour les malheureux. Au milieu de ce murmure flatteur d'applaudissemens, il regagna

ſon carroſſe d'un air contrit & ſatisfait.

Dès qu'il fut parti, on accourut en foule auprès de Suzette, la féliciter de ſa bonne fortune ; celles qui la dédaignaient un inſtant auparavant, la comblèrent le plus de politeſſes, & la traitèrent même avec reſpect. Sœur Hargneuſe, chargée de veiller ſur les victimes du Libertinage, & qui s'était toujours plû à la tourmenter, vint la ſupplier de lui pardonner ſes tracaſſeries, & s'excuſa ſur le devoir de ſa place. Les Compagnes de Suzette l'aſſurèrent qu'elles étaient charmées de ſa délivrance, & en même tems très-fâchées de la perdre ; elles finirent par l'exhorter à ne point les oublier auprès de ſon illuſtre Protecteur, & à faire en ſorte qu'il briſât auſſi leurs chaînes. Elle promit tout ce qu'on voulut ; elle devait faire ſortir les unes, & rendre le ſort des autres plus agréable ; mais elle imita les grands Seigneurs, elle ne ſe piqua point de tenir parole.

Impatiente d'être hors de captivité, le reſte du jour lui parut d'une longueur affreuſe, & elle crut que la nuit ne finirait jamais ; elle vit enfin briller les premiers rayons de l'aurore, & at-

tendit, le cœur palpitant de crainte & d'espérance, qu'on vînt la rendre à un monde qui avait encore des charmes pour elle, & qu'elle se proposait d'édifier par sa bonne conduite. Elle n'osait compter tout-à-fait sur les bontés de son Protecteur ; il pouvait l'avoir oubliée, ou solliciter en sa faveur avec négligence, ou ne pas réussir dans son dessein charitable.

Mais on appelle Suzette, & on lui déclare qu'elle est libre. Oh ! que ce mot est doux pour un Malheureux qui languit en prison, ou pour un Esclave chargé de fers ! Elle court ; elle vole aussi-tôt vers la porte, sans écouter les pieux & sages avis que lui prodiguaient les plus anciennes Sœurs de la Maison : un des Gens de Monseigneur la fait monter dans un remise ; & la voilà déjà qui arrive dans une petite maison, simple & commode, meublée sans faste, mais avec goût, décorée d'un jardin champêtre, & située à l'extrémité d'un Faubourg.

A peine s'était-elle assise sur un sopha placé auprès d'un prie-dieu, qu'elle vit entrer Monseigneur, qui lui demanda comment elle trouvait sa nou-

velle demeure.—» J'en ſuis enchan-
» tée, répondit Suzette, tout y eſt d'une
» propreté charmante; quoiqu'elle ne
» contienne que le ſimple néceſſaire,
» il ſemble qu'il ſoit l'ouvrage du luxe,
» tant il eſt préſenté ſous un aſpect
» agréable!—Eh bien, la maiſon &
» les meubles ſont à vous, reprit l'il-
» luſtre Protecteur; je les ai fait ache-
» ter pour vous en faire préſent.—
Suzette ne s'attendait guères à ſe voir la maîtreſſe de tout ce qu'elle avait admiré; elle en témoigna ſi vivement ſa reconnaiſſance, que les tranſports qu'elle fit éclater touchèrent Monſeigneur, qui, oubliant tous ſes projets de ſageſſe, entreprit de la rendre ſenſible à autre choſe qu'à des bienfaits. Suzette, de ſon côté, s'était promis d'être toujours vertueuſe, & de réparer ſes fautes paſſées : mais elle ne put encore réſiſter à l'habitude.

Le Lecteur doit être impatient de ſavoir quel eſt ce grave Perſonnage, ce Monſeigneur qui a paru ſi ſurpris à l'aſpect de Suzette, & qu'elle-même a cru reconnaître; il eſt juſte de ſatisfaire ſa curioſité. C'était l'Abbé Frivolet, qu'on a vu chez le Financier Mondor rendre

hommage à la beauté de mon Héroïne. Mais il avait changé d'état, & jouait dans le monde le rôle le plus brillant : il ne lui manquait, ainsi qu'à Suzette, qu'un cœur moins accoutumé au vice.

CHAPITRE XLII.

L'Hypocrisie.

Il se rendit un jour de grand matin chez Suzette, & lui dit qu'il venait lui enseigner le vrai moyen d'être heureuse. — » Il ne s'agit, ajouta-t-il, que de » goûter en secret les plaisirs que l'on » paraît se refuser en public. Outre » qu'on a la satisfaction d'en imposer à » certaines gens qui se croient toujours » bien informés de vos actions, & qui » sont toujours prêts à médire, la Vo- » lupté a pour lors je ne sais quoi de » plus piquant. D'ailleurs, ajouta-t-il, » on jouït dans le monde de toute la » considération que procure la Sagesse, » sans s'astreindre aux désagrémens de » la pratiquer. Je vous ferai encore » observer, ma chère Amie, que vous » vous êtes tellement affichée par les

» désordres de votre conduite, que si » vous refusiez de vous laisser diriger » par mes conseils, il me serait impos- » sible de vous honorer davantage de » mes visites. ——

Suzette avait trop d'esprit & trop d'expérience pour ne pas adopter le genre de vie qui lui était proposé, & qui lui parut d'autant plus délicieux, qu'il s'agissait d'ajouter un nouveau vice à tous ceux qu'elle avait eus, l'Hypocrisie. Quand elle était Comédienne, on l'a vue feindre de n'avoir point d'Amant : mais qu'il y avait loin de cette dissimulation, à celle dont elle va se rendre coupable ! Actuellement elle se jouera de toutes les vertus & de la Religion ; elle s'imaginera tromper & les hommes & le Ciel.

En conséquence du nouveau plan qu'elle veut suivre, elle prend tout l'extérieur d'une Dévote ; elle ne porte plus que des robes noires, sans garniture, sans falbalas, & dont les manches lui vont jusqu'au poignet. Sa tête cesse d'être chargée d'aigrettes, de pompons, de panaches flottans ; ses coëffes sont d'une batiste grossière, & couvrent négligemment ses joues : une espèce de

guimpe dérobe sa gorge à tous les regards profanes, mais en laisse appercevoir l'élégant contour, en dépit d'une large capote dont elle s'affuble encore : une croix de bois, longue d'un demi-pied, lui pend sur la poitrine, & un chapelet énorme, chargé de reliquaires, est attaché à son côté.

Suzette n'aurait peut-être pas gardé long-tems cet équipage lugubre au premier coup-d'œil, si son miroir ne l'avait assurée qu'il lui allait à merveille. Il donnait en effet à son teint une espèce de fraîcheur ; ses yeux battus paraissaient languissans, & sa physionomie contrite inspirait une douce volupté. Elle mettait d'ailleurs autant de soin à sa toilette qu'avant l'étrange métamorphose dont elle offre le spectacle : l'art arrangeait ses longues coëffes & les différens plis de son double fichu. Cette attention de sa part n'étonnera personne, puisqu'une vraie Dévote, quand elle n'est que sur le retour, est même un tant soit peu coquette : elle met du goût dans sa parure négligée, & sans s'en appercevoir, elle serait mortifiée de n'être qu'un objet d'édification.

Mais Suzette ne doit nullement être comparée à ces femmes estimables, qui ont cependant quelques défauts, comme de médire du prochain, & de haïr, dans les transports de leur zèle aveugle, ceux qui ont le malheur de succomber aux faiblesses humaines. Celle dont j'écris l'histoire, ne fut, après sa prétendue réforme, qu'au rang des *Bigottes*, créatures fausses & perfides, cachant sous l'apparence de la douceur une âme vindicative & méchante, & semant dans la Société le trouble & la discorde. On doit fuir avec horreur ces dangereuses Harpies, qui, tout en levant les yeux au Ciel, méditent la ruine d'une famille honnête, & déchireraient avec leurs ongles l'Incrédule qui oserait douter de leurs vertus.

Telle est la classe où il faut ranger Suzette, quoiqu'elle s'efforce d'obtenir une place plus honorable. Elle marche avec une gravité singulière, les yeux baissés, & les mains jointes sur la poitrine, en marmotant quelques oraisons assez haut pour être entendue. On la trouve dans les églises les plus fréquentées; elle y reste des journées entières, & les fait retentir du bruit de

ſes pieuſes exclamations. Ce n'eſt point en ſecret qu'elle fait des aumônes, une foule de pauvres vient chaque jour à ſa porte, & elle leur diſtribue elle-même ſes charités.

Tout annonçait chez elle l'extrême dévotion; l'on y voyait de tous côtés des images reſpectables & juſtement révérées : dans chaque chambre, non dans un coin, mais dans l'endroit le plus apparent, on appercevait un oratoire; & des livres de prières ou de morale, expoſés tout ouverts à la vue, comme ſans deſſein, témoignaient qu'on les liſait ſouvent. Enfin rien n'était oublié de tout ce qui pouvait atteſter la haute ſageſſe de la Maîtreſſe de la maiſon.

Eh! pouvait-on n'être pas la dupe d'un manége auſſi adroit? La Vertu eſt tellement chérie, quoi qu'on en diſe, que tous les cœurs ſont enchantés de ſa ſeule apparence. Le voiſinage de Suzette la regarda bientôt comme une femme vénérable; chacun bénit le Ciel de l'avoir conduite dans le quartier : le bruit de ſa vie édifiante ſe répandit dans tout Paris; on accourait vers elle ou pour implorer ſes charités, ou

pour la faire l'arbitre de quelque affaire importante : les époux la citaient pour exemple à leur chaste moitié, & les mères à leurs filles.

O Dieu! on lui prodiguait l'estime & l'admiration, quand elle ne devait être qu'un objet de mépris & même d'horreur. Après avoir pratiqué avec ostentation une infinité de bonnes-œuvres, elle ne rougissait point de faire succéder le vice à la vertu. Elle se livrait dans l'intérieur de sa maison au plus honteux libertinage, & son Laquais fut un de ses favoris.

Mais ce n'était point assez pour elle de satisfaire en secret des passions qu'il n'était plus en son pouvoir de subjuguer; il fallait que la progression du vice lui fît trouver du plaisir à corrompre l'innocence, & qu'un sordide intérêt & la perversité de son cœur la portassent à cette indigne action. Forcée de s'appercevoir que ses charmes périclitaient tous les jours, elle craignit de perdre son illustre conquête, & que Monseigneur ne portât à d'autres femmes les présens qu'elle pouvait encore en recevoir. Pour le conserver sans inquiétude, elle n'ima-

gina rien de mieux que de varier ſes plaiſirs, & de lui procurer ſouvent des Beautés jeunes & naïves, dont il recueillerait le premier ſoupir amoureux. Elle n'eut pas de peine à le faire entrer dans ſon deſſein ; il en fut enchanté, & témoigna par de nouveaux dons toute ſa reconnaiſſance.

Ce qu'elle oſait entreprendre n'était pas facile à exécuter, & demandait autant d'adreſſe que de ménagement. Il s'agiſſait de paraître toujours ſuivre la Sageſſe, & d'égarer inſenſiblement de jeunes perſonnes pénétrées des principes d'une excellente éducation, & prêtes, par conſéquent, à s'effaroucher à la moindre idée du mal. Suzette eut l'audace & la noirceur de faire une tentative qui aurait effrayé toute autre qu'elle, & elle ne réuſſit que trop heureuſement.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'elle ne s'adreſſait point à ces femmes moitié pieuſes & moitié libertines, qui allient la dévotion à la corruption des mœurs, parce qu'elles croient qu'une bonne œuvre ſuffit pour effacer leurs péchés : ces ſortes de femmes lui promettaient une victoire aiſée ; mais il eût été trop

imprudent de s'exposer à leur indiscrétion. Elle choisissait, par préférence, une jeune Beauté vraiment sage, qui n'ayant jamais goûté les plaisirs de l'amour, pouvait avoir un desir confus de les connaître : elle allait jusques dans les moindres replis de leur âme chercher & émouvoir la sensibilité.

Voici comme elle s'y prenait ordinairement, pour pervertir celle qui lui paraissait mériter la peine d'être séduite : elle gagnait d'abord sa confiance & son estime, par des louanges & par des regrets de ce qu'aucun honnête homme n'avait point encore été digne de posséder un tel trésor. La flatterie commençait à dérider le front de la Belle; dès que Suzette s'en appercevait, elle changeait de discours, & s'écriait qu'il y avait beaucoup de mérite à renoncer aux plaisirs du monde, dont elle vantait les charmes, sous prétexte d'en montrer les dangers. Ses peintures étaient vives, & devenaient plus intéressantes à mesure qu'elles faisaient impression ; le cœur de l'innocente s'animait par dégrés ; envain cherchait-elle à dissimuler son trouble, qu'annonçaient la rougeur de son teint & ses soupirs étouffés. Suzette, attentive

aux moindres mouvemens de la petite personne, faisait avèc art le parallèle d'une vie agréable & d'une vie pénitente ; en feignant de peser & le bien & le mal, elle mettait d'un côté toutes les privations que l'on s'impose, & de l'autre toutes les douceurs de la Volupté : on se doute bien qu'elle faisait adroitement pencher la balance du côté des plaisirs. Enfin, pour frapper le dernier coup, elle parlait de la sorte à la jeune personne émue : — » Croyez-vous, ma » chère fille, qu'il faille renoncer tout-» à-fait à l'Amour ? Détrompez-vous, » ce n'est que l'abus de ses plaisirs qui » les rend criminels ! Eh ! que serait-» ce de nous si nous vivions dans la » langueur, dans l'oubli de nous-mê-» mes ! Autant vaudrait ne point exis-» ter. Une tendre faiblesse est permise ; » elle est la preuve d'une âme sensible ; » mais il faut succomber rarement : & » pour des motifs qui nous servent » d'excuses, on doit consulter la raison » & non son cœur. Qu'un homme res-» pectable, après avoir long-tems com-» battu, ne puisse résister à vos char-» mes, & tombant à vos genoux, » vous proteste qu'il vous aime, l'ac-

» cuserez-

» cuſerez-vous de mentir, & de
» ne chercher qu'à vous ſéduire? Ce
» ſerait vouloir dégrader ſon caractère,
» & ſe montrer d'une inconſéquence
» extrême. Vous devez, au contraire,
» le plaindre & tâcher de le ramener
» doucement aux devoirs de ſon état,
» dont vos attraits l'éloignent mal-
» gré lui. Si vous ne pouvez réuſſir
» à étouffer en lui une paſſion trop
» violente; je dis que vous ne ſau-
» riez vous diſpenſer de le payer
» de retour, ſans la plus noire ingrati-
» tude. Je ſuppoſe enſuite qu'il exige
» un aveu ſincère, une preuve certaine
» des ſentimens qu'il eſt digne d'inſpi-
» rer; ne lui accorderez-vous que des
» mépris & des dédains? Eh! que ré-
» ſulte-t-il des rigueurs qu'on exerce
» envers un Amant? On a le barbare
» plaiſir de le déſeſpérer, & de ſe ren-
» dre ſoi-même malheureuſe. Sommes-
» nous donc ſur la terre pour haïr,
» pour déteſter notre prochain? Non,
» tous les êtres doivent ſe rapprocher,
» réunis par l'Amour. Si c'était un mal
» que de ſe livrer quelquefois aux mou-
» vemens de ſon cœur, le Ciel les étouf-
» ferait en nous, & de ſaintes perſon-

» nes ne suivraient point en secret les » loix de la Nature ; car ne croyez pas » que celles qui affectent le plus des » mœurs austères, les pratiquent tou- » jours à la rigueur : elles modèrent » seulement la fougue de leurs passions. » Vous le voyez, ma chère fille, vous » étiez dupe de vos préjugés. L'amitié » que j'ai pour vous m'engage à vous » dessiller les yeux. Nous ne devons » nous distinguer de la foule des Péche- » resses que par notre extrême retenue ; » elles satisfont tous leurs penchans, » & nous goûtons le plaisir avec mo- » dération : c'est-là ce qu'on appelle » savoir se rendre heureux, & ne ja- » mais s'écarter de la Sagesse ». —

Un discours aussi faux dans ses principes, & dont les conséquences étaient si absurdes, faisait cependant impression dans l'âme de la Beauté naïve qu'il aurait dû révolter; elle résistait d'abord à la persuasion, & finissait par desirer d'être tout-à-fait convaincue. Lorsqu'elle était arrivée à ce point de séduction, Monseigneur paraissait fort-à-propos; Suzette se retirait pour un instant, en supposant une affaire pressée : il s'asseyait auprès de la Belle,

encore incertaine du parti qu'elle avait à prendre, & il achevait bientôt de lever tous ses doutes.

Je crois devoir observer que la jeune personne, qui s'était une fois laissé séduire, se livrait par la suite à mille égaremens, tant il est vrai qu'il n'y a que le premier pas qui coûte!

CHAPITRE XLIII.

Nouvel excès du Libertinage.

Les soins que se donnait Mademoiselle Suzette pour s'attacher de plus-en-plus Monseigneur, & l'aisance dont elle jouïssait, ne lui firent point oublier l'infortuné Pierrin, qu'elle avait vu traîner avec tant d'ignominie dans une maison dont le nom seul fait frémir les Libertins. Elle ne doutait pas que la protection de son illustre Amant ne lui rendît aussi la Liberté, & si elle ne lui en parla pas tout de suite, c'est qu'elle attendit l'occasion favorable pour lui demander sûrement une pareille grâce. — » Quels maux doit » souffrir mon cher Pierrin! s'écriait-

» elle souvent. Languira-t-il donc pen-
» dant une année dans l'indigne retraite
» dans laquelle il est confiné ? Le pau-
» vre Garçon s'est attiré ses malheurs
» par sa faute, mais il n'en est pas moins
» digne de pitié. Hélas ! peut-être que
» l'incertitude qu'il éprouve sur mon
» sort, l'afflige encore plus que sa situa-
» tion ! Il est loin de penser que je
» sois libre depuis plusieurs mois,
» qu'une jolie maison toute meublée
» m'appartienne, & qu'il soit en mon
» pouvoir de briser ses fers, & de lui pro-
» curer une fortune honnête, pourvu
» toutefois qu'il soit guéri de sa pas-
» sion pour le jeu.... Ah ! volons le
» retirer du séjour de la débauche &
» du désespoir. Monseigneur ne refu-
» sera pas à ma prière de s'intéresser
» pour lui ; il croira ne me rendre qu'un
» service peu important, & je lui de-
» vrai la liberté du seul ami de mon
» cœur. Je tromperai Frivolet ; mais
» qu'importe. Ses pareils sont faits pour
» l'être ».——

Je n'ai rapporté ce long monologue, qu'il me semble que Suzette peut avoir tenu, que parce qu'il fait en quelque sorte son éloge ; il prouve en effet

qu'elle n'était changeante & perfide que lorsqu'il ne s'agissait point de Pierrin, dont elle ne cessa jamais d'être la sincère Amante. Combien de femmes, moins vicieuses qu'elle ne l'était, ne se font point scrupule de tromper leurs Adorateurs, sans en excepter un seul!

Quoi qu'il en soit, Mademoiselle Suzette voyant Monseigneur très-content d'une bonne fortune qu'elle lui avait procurée, saisit cette occasion pour lui dire, du ton le plus indifférent qu'elle pût affecter, de faire sortir de Bicêtre un de ses Parens, qu'on y avait renfermé pour une querelle qu'il avait eue au jeu. — » Eh! » que ne me le demandiez-vous plu» tôt » ! — s'écria Monseigneur : & tout de suite il courut solliciter la grâce de Pierrin, qu'il n'eut point de peine à obtenir.

Instruit par son Mécène même qu'il était particulièrement redevable de la liberté au souvenir de Mademoiselle Suzette, le reconnaissant Pierrin vola lui en faire hommage. Quand il la vit couverte des habits lugubres de la pénitence, & environnée des pieux objets

qui ſemblaient annoncer l'auſtère dévotion, il la crut abſolument changée. Jetant autour de lui des yeux ſtupéfaits, il ſe perſuada qu'elle avait été inſpirée du Ciel, & qu'elle voulait mériter le pardon de ſes péchés : il admirait en lui-même ſa ferveur, ſans avoir envie de l'imiter. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque Suzette, après s'être bien divertie de ſon étonnement, lui découvrit tout le myſtère, & lui apprit que tout ce qu'il voyait n'était qu'un jeu beaucoup plus lucratif que ceux qu'on connaiſſait dans les Académies !

Frivolet crut réellement ou feignit de croire que Pierrin était le Couſin de Mademoiſelle Suzette ; non content de lui avoir rendu la liberté, il voulut auſſi lui procurer une place qui le mît pour toujours à ſon aiſe. Les ſoins qu'il ſe donna ne furent point inutiles. Il le fit entrer chez le Marquis de...., en qualité de Secrétaire.... Infortunés, qui mettez votre eſpoir en la généroſité de vos illuſtres Mécènes, que cet exemple ne redouble pas la confiance que vous avez en eux : il doit au contraire vous apprendre que plus d'un

grand Seigneur ne s'intéresse qu'aux Protégés de ses Maîtresses.

Celui auprès de qui fut placé Pierrin, occupait une Charge éminente, & passait pour être très-versé dans les affaires, quoiqu'il fût l'un des Hommes de condition le plus ignorant. Eh! comment dira-t-on, jouissait-il d'une réputation aussi brillante & si peu méritée? Par un moyen tout simple: le travail des Secrétaires se mettait sur le compte du Maître. Tandis qu'on attendait audience dans ses antichambres, & qu'on le croyait occupé à l'examen ennuyeux des papiers importans, il dormait souvent tranquillement dans son lit, ou bien déposait sa gravité aux pieds de quelque femme charmante. Il ne méritait pas plus la réputation de bienfaisant & d'humain, que celle d'homme savant & profond. Il était aussi dur qu'orgueilleux; son affabilité n'était qu'un manége de sa part, qu'une farce qu'il jouait en public; il déridait son front, parce qu'on lui avait dit qu'en certaine occasion il fallait avoir un visage agréable. Il passait cependant pour le Protecteur de la Veuve & de l'Orphelin; il pouvait en effet s'inté-

resser à la Veuve...., mais il fallait qu'elle fût jolie.

Quoique Pierrin fût à-peu-près aussi peu habile que le Marquis de...., il fut chargé de certaines affaires, qu'il terminait tant bien que mal, & dont il paraissait s'acquitter à merveille, attendu qu'il était fort effronté, & qu'il savait se donner un air d'importance : deux moyens excellens pour se faire valoir dans le monde. Il est inutile d'observer qu'il exigeait encore plus d'égards & de respects que son Maître même. La seule différence qu'on pouvait remarquer en eux, c'est que l'un voulait qu'on lui rendît des honneurs, & que l'autre prétendait qu'on y joignît de l'argent. On voit bien que ce dernier ne peut être que M. Pierrin. Il recevait avec plaisir toutes sortes de présens ; il aimait sur-tout qu'on laissât sur sa cheminée ou sur son bureau un rouleau de vingt-cinq ou de cinquante louis, plus ou moins, selon l'objet qu'on desirait obtenir.

La vanité que lui inspirait son emploi de Secrétaire, l'engagea à se monter une garde-robe aussi magnifique que celle d'un Prince ; & l'on sent bien

que ce fut aux dépens de son Tailleur.

Un homme tel que lui ne pouvait guères non plus se montrer sans dentelles; il en eut de superbes & de très-chères, dont le paiement fut ce qui l'inquiéta le moins.

Quoiqu'il n'eût que mille écus d'appointement, il se permit de faire une dépense considérable, en empruntant à droite & à gauche, & en contractant des dettes qu'il ne se proposait point d'acquitter. Comme il était mis avec la dernière élégance, on avait toute confiance en lui, & chacun s'empressait de lui faire crédit. S'il eût été vêtu modestement & d'une manière conforme à son état, on aurait suspecté sa probité, puisque le personnage le plus vertueux, s'il est couvert de haillons, est presque soupçonné d'être un coquin, & puisque l'on n'appelle *honnête homme*, que celui qui peut avoir un bel habit.

M. Pierrin fait bien voir le ridicule de cette façon de parler. Il abusait de la bonne-foi de tous les Marchands; & loin d'en avoir quelquefois des remords, il riait souvent en secret de la facilité que les Etrangers trouvent à

Paris de faire des dupes, & de la crédulité de ceux dont il causait la ruine. La perte des mœurs entraîne bientôt celle de l'honneur; on ne se pique plus de remplir les engagemens les plus sacrés; & l'on verra dans peu, par l'exemple de ce Pierrin, quelles actions infâmes on se permet, après n'avoir pas rougi de ne point payer ses dettes.

Admis dans la familiarité du Marquis de..., M. Pierrin se trouvait souvent dans son appartement lorsqu'il recevait des visites, ce qui lui procura l'occasion de faire de très-belles connaissances, dont les unes l'honoraient infiniment, & lui auraient été fort utiles, & les autres ne pouvaient être qu'extrêmement dangereuses : ce fut à ces dernieres qu'il donna la préférence.

Certain grand Seigneur venait souvent chez le Marquis de.... & recherchait toujours la conversation de M. Pierrin, auquel il souriait & faisait des mines & des agaceries, comme s'il eût été une jolie femme. M. de Cucudin (c'est ainsi que je nommerai ce Seigneur) aurait eu bien de la peine à rétablir sa réputation, sur-tout auprès

du beau-ſexe; il paſſait dans le monde pour avoir des idées ſingulières, & peu de perſonnes briguaient le titre de ſon ami. Il eut tant de prévenances pour M. Pierrin, que celui-ci en fut tout-à-fait gonflé d'orgueil, & ne manqua pas de ſe rendre à l'invitation qu'il lui fit de venir ſouvent le voir à ſon Hôtel. On avertit charitablement M. le Secrétaire de l'échec irréparable qu'il allait donner à ſa réputation, mais il n'en fit que rire : quelle délicateſſe peut avoir un homme qui s'eſt livré à tous les travers?

Bientôt on le vit accompagner partout M. de Cucudin, & ne le quitter que pour rechercher la compagnie des jeunes gens les plus décriés; ſa friſure eut quelque choſe d'extraordinaire, & ſa bourſe & ſes épaules furent beaucoup plus poudrées à blanc que ne l'étaient ſes cheveux: ſon effronterie parut redoublée; il s'inquiéta peu de ce qu'on penſait de lui dans le monde, pas même du mécontentement qu'il cauſait à Suzette.

Comment un exemple frappant, quoique d'un genre oppoſé, ne le dégoûta-t-il pas à jamais du Libertinage!

La vue d'un malheureux plongé dans la dernière indigence, & qui se repentait trop tard d'avoir satisfait toutes ses passions, aurait dû faire sur son âme une impression terrible. Cet infortuné venait depuis long-tems implorer la protection du Marquis de.... Ses cheveux blancs, son front sillonné par l'âge, lui donnaient un air vénérable, & son visage pâle & décharné, ainsi que le désordre de ses habits, inspiraient une tendre commisération. Un jour qu'il attendait audience dans la première antichambre, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux au moment où Pierrin passait près de lui. Ces témoignages d'une violente affliction touchèrent le Secrétaire du Marquis, un peu plus humain que son Maître, parce qu'il n'était point né dans l'opulence & dans la grandeur, qui endurcissent l'âme, quoi qu'en disent de bas adulateurs : car sept ou huit personnes de la Cour exceptées, quel usage les Grands font-ils de leurs richesses ? ils les font servir à leur luxe déshonorant, ou bien à l'entretien de leurs Maîtresses : Ah ! s'ils employaient au soulagement des malheureux la moitié des

sommes qu'ils prodiguent en folles dépenses, l'idée qu'on attache au mot *Misère*, ne présenterait plus qu'un sens vague & confus, comme celui d'*Humanité*.... Le Lecteur me pardonnera cette digression, s'il est sensible & bienfaisant. Je me hâte de revenir à mon sujet. Emu des pleurs qu'il avait vu verser au respectable Vieillard, Pierrin s'en approcha avec bonté, & le tirant en particulier, il le pria de lui apprendre quel motif l'amenait chez M. le Marquis, & quel était le sujet de la profonde tristesse dans laquelle il paraissait plongé.

—» Hélas! mon cher Monsieur, répondit le Vieillard, » depuis quinze » jours que je viens régulièrement dans » cette antichambre, je n'ai encore pu » parvenir à parler à Monseigneur. » On dit qu'il s'intéresse aux malheu» reux; j'en suis persuadé, & je vou» drais le supplier de me faire renfer» mer dans quelque prison: j'y aurais » du moins la subsistance ». — Une semblable demande surprit M. Pierrin, & comme l'étonnement lui fermait la bouche, le Vieillard continua de la sorte: — » Si j'avais prévu que je dusse

» un jour languir dans la misère, je
» me serais conduit bien différemment.
» Si notre tranquillité est intéressée à ce
» que nous ne lisions pas dans l'ave-
» nir, il faut avouer aussi que s'il nous
» était connu, nous en serions beau-
» coup plus sages. Mon histoire n'est
» malheureusement que trop commu-
» ne; les événemens en sont simples
» & ordinaires; je crois cependant de-
» voir vous la dire en peu de mots.

» J'étais destiné à jouïr d'une for-
» tune honnête; mon pere s'appliqua
» non-seulement à me la conserver, il
» fit encore tous ses efforts pour m'inf-
» pirer la Sagesse : mais je me moquai
» de ses conseils; les exhortations &
» les menaces furent inutiles. Le goût
» pour les femmes se développa de
» bonne heure en moi : à seize ans
» j'aimai avec transport une jeune fille
» de notre voisinage; & je volai mon
» pere, afin d'être en état de faire des
» présens à ma Maîtresse. A dix-sept
» ans je devins amoureux d'une Ac-
» trice; j'abandonnai la maison pater-
» nelle pour la suivre, après en avoir
» emporté tout ce qui me tomba sous
» la main. A dix-huit ans j'avais mangé

» trente-mille francs; je revins pour
» lors dans ma famille; je proteſtai que
» j'étais repentant, & l'on me crut. A
» dix-neuf ans j'éprouvai avec fureur
» la paſſion du Jeu. A vingt je fripon-
» nai. A trente je me mariai, & j'en-
» tretins une Laïs intéreſſée, ſans ſon-
» ger à mes enfans. A quarante, j'étais
» accablé de dettes. A cinquante, tout
» mon bien était diſparu. A ſoixante,
» je perdis ma femme, & j'employai
» pour m'enrichir toutes ſortes de
» moyens honteux, qui n'ont ſervi qu'à
» me précipiter dans l'indigence. Enfin,
» à préſent je ferais peut-être encore
» quelques folies, ſi la nature & la mi-
» ſère ne m'en empêchaient. Qu'il faut
» ſe tenir ſévèrement ſur ſes gardes,
» pour ne point céder à ſes penchans
» vicieux! Si l'on écoute un inſtant la
» voix de ſes deſirs, on chancelle, on
» fait une faute, on en commet deux,
» on s'habitue au mal, & l'on donne
» dans mille travers, ſans s'en apper-
» cevoir. Hélas! que les hommes ſont
» faibles, & que je ſuis à plaindre »!—

M. Pierrin fut touché du récit du Vieillard; il promit de lui rendre ſervice, & ſe piqua de tenir parole. Il

engagea le Marquis de.... à l'envoyer dans une de ſes Terres, où cet Infortuné mena une vie paiſible avec deux ou trois de ſes petits-enfans, qui, à force d'entendre l'hiſtoire de leur grand-pere, comprirent qu'on n'était heureux qu'en ſe comportant avec ſageſſe.

CHAPITRE XLIV.

L'Incrédule.

POUR M. Pierrin, il ne fit aucune réflexion ſur ce que lui avait dit le Vieillard; il continua de vivre dans le déſordre, & ſe permit bientôt de nouveaux excès: le Libertinage le conduiſit à l'impiété.

La Capitale de la France, & même les Provinces, ſont remplies d'une foule de gens qui ſe croient beaucoup plus éclairés que le vulgaire, & qu'on appelle *Eſprits-Forts*, ſans doute par ironie, à cauſe de la faibleſſe de leur eſprit. Les uns, penſant ce qu'ils diſent, ſe font gloire de douter de tout; les autres, affectant d'être ſupérieurs à l'eſpèce humaine, ſe moquent tout

haut des vérités qu'ils reſpectent tout bas. En voyant le grand nombre de ceux qui ſe donnent pour Incrédules, on conçoit que l'impiété eſt devenue à la mode. Chacun ſe pique d'avoir des idées à ſoi, de chercher à détruire la Religion, & de ſe dire philoſophe. Tel qu'on ſoupçonnerait à peine de ſavoir lire, eſt un Savant en incrédulité, qui ne va pas moins s'ériger qu'en Légiſlateur, pour peu que vous l'échauffiez. En un mot, la manie d'être Déiſte, Athée, Pyrrhonien, a gagné tout le monde. Dans la plupart des cercles on étale ſes doutes, ſes ſentimens, qu'on devrait du moins renfermer en ſoi-même ; on crie, on diſpute ſans s'entendre ; on fait gémir la raiſon & le bon ſens. Mais c'eſt l'ordinaire ; dès qu'on prétend ſaper la Religion, on renverſe tous les principes reçus, la ſaine morale & les loix du bon ordre.

Je ne conçois pas la folie de ceux qui jouent le rôle d'incrédules, non-ſeulement dans leurs diſcours, mais encore dans leurs Ecrits. Car, enfin, que prétendent les premiers ? Eclairer ceux avec leſquels ils entrent en diſpute ? Mais toutes leurs paroles

ſont communément perdues, ou n'inſpirent qu'un juſte mépris. Que ſe propoſent les ſeconds ? De deſſiller les yeux à leurs contemporains, & de faire circuler la lumière juſques chez nos derniers neveux ? Ils devraient bien faire attention que leurs Livres ne tombent qu'entre les mains de Gens inſtruits, qui n'ont pas beſoin de les lire pour ſavoir ce qu'ils doivent penſer ; outre que les ignorans n'y comprendraient rien, ils ſont d'un prix & d'une rareté qui les empêchent de parvenir à ceux pour leſquels ils ſont ſans doute deſtinés ; quant à la Poſtérité, ils ne ſauraient percer juſqu'à elle, vu que la politique raiſonnable des meilleurs Gouvernemens les étouffe dès leur naiſſance. Quel eſt donc le fruit qu'en retirent leurs Auteurs ? Une peine inutile, & la perte de leur liberté, s'ils viennent à être connus. Mais je ſuppoſe que les Ouvrages contre la Religion ſoient auſſi répandus que ſe le propoſent ceux qui les écrivent, qu'en réſulterait-il ? Le trouble, l'anarchie, des guerres civiles..... Hommes de Lettres, ſoyez bons Citoyens ; conſacrez vos talens à célébrer un culte

aussi respectable que nécessaire pour maintenir la paix & l'union dans votre Patrie.

Tout ceci peut être regardé par certains Lecteurs comme des réflexions déplacées, puisqu'il ne s'agira point dans ce Chapitre d'Ecrivains trop hardis, mais de ces parleurs téméraires qui insultent à la Divinité en croyant faire briller leur esprit.

M. Pierrin ne pouvait manquer d'en rencontrer dans le monde. Il ne comprit rien d'abord à tous leurs propos, auxquels son goût pour le libertinage lui fit prêter une oreille attentive. Las de les écouter sans mot dire, il voulut se mêler de discourir ou plutôt de *criailler* avec eux ; & à force de déraisonner avec les Philosophes de nos jours, il devint, sans même s'en douter, un Incrédule décidé.

Il ne douta d'abord qu'en tremblant, d'une manière incertaine & timide ; ensuite s'enhardissant, il osait s'élever contre l'obscurité respectable des mystères, & sa faible raison voulut comprendre une Religion établie par un Dieu. Lui, qui s'ignorait soi-même, & ne pouvait définir le moindre Ouvrage

de la Nature, prétendit approfondir des choſes à jamais inconnues à l'eſprit humain. Vil atôme, jeté ſans ſavoir comment ſur un point qui n'eſt qu'imperceptible, comparé à l'étendue immenſe de la matière, il eut l'audace d'interroger le Créateur de l'Univers, & de le citer à ſon Tribunal. Il crut ſe convaincre que tous les hommes s'égaraient de plus-en-plus dans une nuit obſcure, au-lieu de marcher à la lueur du flambeau radieux allumé par la Philoſophie ; cette lueur fauſſe & vacillante lui parut émanée de la lumière même, parce que ſes yeux débiles, qui ne pouvaient pas fixer le ſoleil, avaient encore moins de force pour contempler l'éclat éblouïſſant de l'auguſte vérité. Il vit des contradictions, des menſonges continuels jaillir de la ſource des vertus, c'eſt-à-dire, de la Religion ; parce que ſon eſprit était trop borné, pour comprendre autre choſe que ce qui frappait ſes ſens.

Ai-je beſoin d'obſerver que je peins ici non-ſeulement l'incrédule Pierrin, mais encore tous ceux qui s'égarent dans la même carrière ?

Ce ne fut pas tout de ſuite qu'il ré-

pandit ſes penſées hardies; du commencement de ſon admiſſion parmi les Philoſophes, lorſqu'il ſe trouvait avec des gens ſimples & droits, qui ſuivaient tout bonnement la croyance de leurs Pères, & qui parlaient devant lui de Religion, il ſe contentait de prendre un air dédaigneux, & de lever les épaules. Mais après avoir pendant quelque tems montré de la circonſpection il leva tout-à-coup le maſque de l'impiété, & argumentait en forme contre ceux qui ſe déclaraient bons Chrétiens. Je dois avouer qu'il était aſſez difficile de lui réſiſter, en diſputant contre lui, attendu qu'il avait le verbe très-haut, ainſi que des poumons excellens; & qu'il criait toujours beaucoup plus fort que ſes Adverſaires.

Mais il était ſi peu ſûr de ſes principes erronés, qu'il en adoptait à chaque inſtant de nouveaux. Un jour il ſe montrait Déïſte, & le lendemain Athée ou Pyrrhonien. Son âme flottait ainſi dans une vaſte mer d'incertitudes, & c'était, diſait-il, pour mieux ſaiſir la vérité. Voilà l'image de ceux qui ſe livrent aux diverſes opinions des hommes. Ils jouïſſent à peine d'un moment

de repos : leur conscience les tourmente sans cesse, & ils sont plus agités que l'océan orageux. S'ils suivaient tout uniment la Religion de leurs pères, ils seraient tranquilles & fortunés ; mais ils préfèrent le trouble & l'incertitude, aux charmes de la paix de l'âme.

M. Pierrin allait ordinairement dans un Café autrefois très-célèbre, dans lequel s'assemblaient les Beaux-Esprits qui ont illustré le règne de Louis XV ; mais qui n'est plus actuellement que le rendez-vous des Bavards, des Grimauds du Parnasse, des Nouvellistes & des Espions. Il eut dans cet asyle du désœuvrement une terrible dispute sur l'Athéïsme ; celui qui prouvait contre lui l'existence d'un Dieu, fit parler les merveilles de la Nature & le magnifique spectacle qu'offrent ces globes prodigieux & infinis qui roulent sans se choquer dans l'immensité des Cieux. Comme Pierrin ne pouvait opposer que des raisonnemens aux preuves & aux faits que lui apportait son Adversaire, il demanda jusqu'au lendemain pour recueillir ses sophismes, & prétendit qu'il dirait des choses tout-à-fait convaincantes. L'honnête homme ne jugea

point à propos de lui refuſer le répit qu'il exigeait. Mais de nouveaux doutes paſsèrent par la tête de M. Pierrin, qui s'étant rendu à l'heure indiquée, pria l'*Interprête de la Nature* de ne plus lui prouver l'exiſtence d'un Dieu, dont il était très-perſuadé; mais d'écouter plutôt les raiſons par leſquelles il allait lui démontrer que le Déïſme ou le culte d'un Être ſuprême devait être ſeul reçu dans l'Univers. L'honnête homme ſe retira ſans rien dire, & en plaignant tout bas l'égarement des prétendus Philoſophes.

Il arriva une autre aventure à M. le Secrétaire, qui achève de peindre les Incrédules du ſiècle, & ce qu'ils gagnent à diſputer les uns contre les autres. Il livra un furieux combat *de gueule* à certain Particulier qui ſe trouva d'un avis différent du ſien. Il s'agiſſait de ſavoir ſi l'homme était une machine, ou ſi ſon âme s'éteignait avec lui. Le partiſan de l'âme mortelle (c'était M. Pierrin), criait à pleine tête, &, par conſéquent, devait l'emporter. Mais le Matérialiſte tint ferme, ſans s'étonner du bruit & des injures. Après que la diſpute eut duré

trois groſſes heures, chacun ſe ſépara très-content de lui-même; en ſe flattant d'avoir remporté la victoire. Quelques jours après, le haſard les fit rencontrer enſemble, s'égoſillant avec amour-propre à défendre leurs faux principes contre d'autres Adverſaires. Surpris de s'entendre argumenter en faveur des mêmes opinions, ils s'arrêtent, ſe regardent & s'adreſſant la parole: — » Eh » quoi! Monſieur, s'écrie Pierrin, » vous croyez encore que l'homme eſt » ſemblable à une montre, & que c'eſt le » concours fortuit des atômes qui a fait » cette admirable machine! je ne vous » ai pas fait changer d'avis! — Quoi! s'écria celui-ci, » vous ſoutenez en- » core que l'âme eſt différente de la ma- » tière, & qu'elle meurt avec le corps! » Je vous demande excuſe, je penſais » vous avoir convaincu de la force de » mes raiſons ».

CHAPITRE

CHAPITRE XLV.

La vertu des Femmes tient quelquefois à peu de chose.

RETOURNONS à Suzette, que nous avons laissée trompant tout le monde par son hypocrisie; digne rôle d'une femme qui a connu tous les vices, & par lequel finissent celles qui, dans l'âge où l'on cesse de plaire, veulent faire oublier leurs anciens désordres.

Suzette vit un matin entrer chez elle une jeune fille de quinze à seize ans, douée de ces grâces naturelles & de cet air de pudeur qui relèvent les charmes de la beauté même; elle paraissait en proie à la plus vive douleur, & ses yeux étaient baignés de larmes. — » Ah! Madame, s'écria-t-elle en tombant aux genoux de la fausse dévote, daignez avoir pitié d'une infortunée qu'on voudrait engager à fuir » la Vertu. Pourrez-vous apprendre, » sans frémir d'horreur, qu'une mère

» cherche à porter sa fille au crime ?
» Oui, Madame, la mienne m'accable
» des plus mauvais traitemens, parce
» que je rejette avec indignation ses
» conseils pernicieux. Un riche Finan-
» cier, devant lequel elle m'a traînée
» comme une triste victime, offre une
» somme considérable si je veux con-
» sentir à mon déshonneur. J'ai résisté
» aux caresses & aux présens de cet
» homme, qui ne sait employer ses ri-
» chesses qu'à corrompre l'innocence.
» Ne pouvant me faire renoncer à la
» Sageſſe, le seul bien que j'aie au mon-
» de, ma mere a dépouillé à mon égard
» tous les sentimens de la Nature, &
» ne me montre qu'un visage irrité. J'ai
» supporté avec patience toutes les mar-
» ques de sa haîne, & n'ai jamais cessé
» de la chérir, ni de prier le Ciel de
» changer son cœur. J'aurais même ca-
» ché avec le plus grand soin les trop
» justes sujets de plaintes que me don-
» nent ses procédés ; j'aurais tout souf-
» fert sans murmurer, pour obéir au
» devoir qui m'oblige à vivre auprès
» d'elle, & à ne jamais oublier qu'elle
» est ma mère : mais ce matin elle s'est
» dégradée au point d'introduire dans

» ma chambre le Séducteur, qui vou-
» drait ajouter ma défaite à ses odieux
» triomphes.... Épargnez-moi la con-
» fusion de vous détailler cette scène
» révoltante, qui outrage la Nature,
» & fait méconnaître les sentimens ma-
» ternels. Elevée au-dessus de moi-mê-
» me, la Vertu a redoublé mon cou-
» rage & mes forces; je me suis ar-
» rachée des bras de mon indigne
» Amant, j'ai trompé les efforts de ma
» mère, qui a tâché de me retenir; &
» je viens chercher un asyle dans cette
» maison respectable. Je me suis dit,
» que vous ne refuserez pas de proté-
» ger une infortunée, qui n'a que vous,
» Madame, pour la sécourir, vous qui
» connaissez tout le prix de la Sa-
» gesse ». —

Suzette, prenant un ton mystique, assura cette fille intéressante de son estime & de son amitié, & lui permit de rester dans sa maison tant qu'elle le jugerait à propos : — » Trop heureuse, s'écria-t-elle, » de trouver l'occasion » d'être utile à l'infortune, & de ten-
» dre une main bienfaisante à la vertu
» opprimée » !

N'aurait-on pas cru que cette jeune

perſonne ſi farouche, qui réſiſtait avec tant de conſtance à des offres brillantes, aux ſollicitations, aux menaces & aux mauvais traitemens de ſa mère; n'aurait-on pas penſé, dis-je, qu'elle ne devait jamais être capable d'une ſeule faibleſſe? Cependant, trois jours après ſon arrivée chez Suzette, elle eſt moins ſcrupuleuſe, regarde ſon aimable innocence comme une ſimplicité ridicule, & jette à la dérobée un coup d'œil ſur la perſonne pareline de Monſeigneur. Tel était l'effet du manège & de l'adreſſe perfide des deux Tartuffes auprès de qui cette timide colombe s'était réfugiée. Mais il réſulte toujours de ſa prompte ſéduction, que les femmes d'une conduite exemplaire doivent peu s'en énorgueillir, & doivent autant veiller ſur leurs paſſions, que ſi elles s'étaient rendues coupables de quelques faibleſſes: il ne faut qu'un ſeul inſtant pour faire triompher le vice ou la vertu.

La jeune perſonne, pervertie par les dangereuſes leçons qu'elle vient de recevoir, & par les careſſes de Frivolet, n'eut pas de peine à ſe raccommoder avec ſa mère, ſur-tout lorſ-

qu'elle lui apprit qu'elle était disposée à se conformer à ses volontés. Cette femme si méprisable, charmée de l'obéissance qu'on lui montrait enfin, ne tarda pas à la livrer au généreux Financier, & se consola du déshonneur de sa chère fille, en comptant la somme qui lui en revint.

CHAPITRE XLVI.

Monseigneur est puni.

On vient de voir succomber la vertu sous les efforts de la ruse & de l'hypocrisie; montrons actuellement que ce Sexe, dont tous les hommes cherchent à triompher, pour le couvrir ensuite d'un injuste mépris, n'accorde pas toujours une victoire facile, & qu'il oppose quelquefois une résistance continuelle aux vils Séducteurs qui tâchent de le corrompre.

Monseigneur s'avisa de jeter un œil de convoitise sur une femme charmante, épouse aussi fidelle que mère tendre & attachée aux soins de son

ménage. Tant de vertus réunies devaient exciter son estime & son admiration; elles lui fournirent seulement un prétexte pour se déclarer l'Amant de cette Dame respectable. Comme elle était sa Parente, il avait occasion de la voir chaque jour; il commença par se montrer admirateur enthousiaste de la sagesse qu'elle faisait éclater, & ne manqua pas d'observer qu'il était difficile de la voir jointe à tant de charmes, & de conserver un cœur insensible. Après avoir préparé la voie, il déclara ses sentimens secrets, mais d'une manière analogue à son caractère tartuffe. Selon lui, il n'avait cru que chérir les excellentes qualités de l'âme, tandis qu'il adorait aussi les attraits de la personne. Mais sa passion n'avait rien de criminel, puisqu'elle lui était inspirée par l'estime qu'il avait toujours eue pour la Vertu. Tombant ensuite aux pieds de celle qu'il voulait séduire, & répandant de feintes larmes, il s'écria qu'elle ne pouvait douter de la violence de son amour, puisqu'elle le contraignait à manquer aux devoirs qu'il s'était imposés, ainsi qu'à la vertu qu'il avait toujours pratiquée. Cependant, ajouta-

t-il, un amour fondé sur l'estime, & qui a la Sagesse pour base, ne saurait offenser le Ciel!

Il eut beau faire, cet artificieux discours ne fit aucune impression. Sans se parer de sentimens extraordinaires, Madame de.... lui remontra avec simplicité, mais avec un ton noble & imposant, ce qu'elle devait à son mari, à ses enfans, à sa famille, à son honneur, & ce qu'il se devait à lui-même; elle finit par lui dire qu'elle renoncerait à le voir, s'il n'étouffait une passion condamnable à tous égards.

Frivolet se retira sans rien répondre, un peu confus de s'être vainement démasqué; mais se promettant de mieux réussir à la première occasion. Quel que soit l'ascendant de la Vertu, elle n'en impose pas toujours au Libertin consommé, qui, par l'habitude qu'il a de trouver des femmes faibles ou vicieuses, ne peut croire qu'il y en ait dans le monde dont les sentimens égalent la conduite exemplaire. Et cependant, malgré la corruption du siècle, combien est-il de mères de famille sans cesse attachées à leurs devoirs, honnêtes & laborieuses dans l'obscurité de leur

ménage, & sages sans se parer de la gloire de l'être ! Combien est-il de jeunes personnes qui livrent en silence une guerre éternelle à leurs passions, & font lire sur leur front modeste la pudeur & l'innocence de leur âme ? Hommes si fiers de votre prétendue supériorité, rougissez ; un Sexe faible, toujours environné des pièges de la séduction, vous donne l'exemple d'une constance courageuse à résister aux impressions du vice & à celles des sens.

Frivolet s'imagina qu'il n'avait pas réussi, parce que son attaque n'avait point été assez brusque, & il se promit de bien réparer sa faute. Affermi dans son dessein criminel, dont il s'applaudissait comme du projet le plus louable, il se rendit chez sa vertueuse Parente ; & la trouvant seule, il essaie d'obtenir par la force des faveurs si précieuses quand le véritable amour les prodigue. Madame.... le repousse & s'écrie ; il redouble son audace, persuadé qu'on va bientôt céder la victoire, après avoir feint de résister ; la chaste épouse qu'il ose outrager, voyant ses représentations inutiles, & craignant de succomber à la force, s'arme

d'un couteau qu'elle avait par hasard auprès d'elle, & l'enfonce dans le cœur du téméraire qui voulait fouiller le lit nuptial. Frivolet meurt, en reconnaissant trop tard qu'il est des femmes vertueuses.

CHAPITRE XLVII.

Autre punition aussi frappante.

AFIN de dissiper les bruits désavantageux qui se feraient répandus sur le compte de Monseigneur, on publia qu'il était mort d'une attaque d'apoplexie. Suzette versa quelques larmes en apprenant cette triste nouvelle : on ne perd point indifféremment un bienfaiteur généreux, dont on espérait encore de nouveaux dons. Elle se consola pourtant bientôt de ce coup imprévu du Sort, après avoir réfléchi que son malheur était irréparable ; qu'il lui restait une jolie maison toute meublée ; & qu'elle pourrait peut-être augmenter sa petite fortune, en continuant d'en imposer par son hypocrisie. Mais la foudre grondait autour d'elle, & devait aussi

éclater dans peu sur sa tête coupable.

Une bonne dévote accourut au soir chez elle, & la pressa de venir promptement auprès d'un moribond, qui, manquant de tout dans un grenier, après avoir joui d'une fortune immense, & mené le train le plus brillant dans Paris, avait rassemblé le peu de forces qui lui restaient pour aller se jeter dans la Seine; mais des gens secourables l'avaient retiré de l'eau avant qu'il eût eu le tems de se noyer, & reporté chez lui dès qu'il se fut fait connaître. Suzette n'eut garde de manquer cette occasion de paraître faire une bonne œuvre; elle prit des eaux spiritueuses & quelques alimens, qu'elle avait coutume de porter, par politique, à de pauvres malades, & suivit pieusement la Dévote.

Arrivée dans le galetas, où tout annonçait les horreurs de la misère, elle s'avança vers le grabat où gissait le moribond, qui n'attendait plus que son heure dernière, & dont l'imagination était troublée par le spectacle lugubre d'une douzaine de femmes en oraison autour de lui, & qui criaient à son âme de sortir. A l'approche de

Suzette elles se rangèrent avec respect, afin de lui ouvrir le passage, tandis que l'une d'entr'elles disait à l'Agonisant : — » Réjouïssez-vous, mon » cher frère ; vous recevez la visite » d'une sainte Dame qui a consacré » toute sa vie aux exercices de pitié, » & qui vient calmer votre désespoir, » & vous exhorter à mourir avec con» fiance en la miséricorde du Seigneur ». — La prétendue sainte Femme s'étant approchée tout-à-fait du grabat, commençait à débiter ses discours mystiques, lorsque le moribond, frappé du son de sa voix, souleva sa tête pour mieux la reconnaître, & s'écria : — » O » Ciel ! c'est Suzette, une de celles que » j'entraînai dans le vice lorsque j'étais » Financier. Hélas ! peut-être que sans » moi elle ne se serait jamais écartée de la » Sagesse; mais j'employais tous mes tré» sors à corrompre l'innocence, ainsi qu'à » faire la fortune des Filles de l'Opéra, & » vous voyez ce qui m'en reste ». — A ces mots, Suzette jeta les yeux sur le mourant, & demeura confondue en démêlant les traits de l'opulent Mondor. Mais qu'il était différent de ce qu'il avait été autrefois ! Son extrême

embonpoint avait disparu ainsi que ses richesses! — » Oui, continua-t-il, le » Ciel l'a sans doute conduite ici, afin » que je la supplie de me pardonner » d'avoir séduit sa jeunesse, & d'être la » cause des désordres de sa vie, dont j'ai » souvent entendu parler. J'ai encore » oui dire qu'elle feignait de pratiquer » la dévotion : Dieu veuille que l'on » m'ait trompé!.... Eh quoi! vous dé- » tournez les yeux : vous refusez, je » le vois, de m'accorder le pardon que » je vous demande en expirant. Mais » pouvez-vous n'être pas touchée de » l'état affreux où me voilà réduit? Que » ne m'a-t-on laissé périr des suites de » mon désespoir! Qu'ils sont inhumains » ceux qui m'ont secouru! Je ne me » verrais pas mourir dans un misérable » galetas, moi, qui ai logé si long-tems » dans des Hôtels vastes & magnifiques, » & je ne languirais plus sur ce triste gra- » bat, moi dont la mollesse se conten- » tait à peine du plus fin édredon. Voilà » le digne fruit de mes folles dépenses. » Un Financier mourir sur la paille! » Quel exemple frappant de l'incons- » tance de la fortune!... Mais je suis » justement puni de mes fautes, & sur-

» tout des vices où j'ai plongé l'infor-» tunée Suzette ».

En achevant ces mots, le malheureux Mondor ferma les yeux pour toujours. Suzette confondue, ne pouvant se remettre de son embarras, malgré l'effronterie qu'elle avait acquise, contemplait stupidement le spectacle funèbre qui s'offrait à ses regards. Les Dévotes virent ce que signifiaient son air contraint & ses yeux baissés; elles se jetèrent sur elle, l'égratignèrent, la meurtrirent de coups de poings, & la poussèrent à la porte, en s'écriant qu'elle déshonorait leur auguste corps.

Démasquée au moment qu'elle s'y attendait le moins, connue pour ce qu'elle était, Suzette prit bien vîte son parti. Elle renonça pour toujours à l'hypocrisie, & aux désagrémens de pratiquer des vertus que l'on n'a point. Dans la crainte de scandaliser son voisinage par un changement trop subit, elle quitta sa maison que lui avait donnée Frivolet, & alla demeurer à l'autre extrémité de Paris, où, débarrassée de l'attirail des Bigotes, elle parut vouloir mener la vie simple & uniforme d'une honnête Bourgeoise.

CHAPITRE XLVIII.

Le mariage.

MAIS son cœur corrompu ne changea point comme ses vêtemens ; il resta toujours le même, & devint encore plus pervers.

Après avoir réfléchi sur sa situation présente, elle vit que le dépérissement de ses charmes lui ôtant l'espoir de faire des conquêtes, il ne lui restait personne à tromper, & qu'elle courait risque de traîner ses jours dans l'ennui, & de mourir avec le titre de vieille fille, titre qui semble annoncer peu de mérite dans celles qui le portent, quoiqu'elles ne l'aient souvent qu'en apparence. Elle ne put se dissimuler que Pierrin était le seul qui fût encore attaché à son char. Dans la crainte de le perdre, & afin de satisfaire l'envie que toutes les vieilles filles ont de se marier, elle résolut de l'engager à devenir son époux.

Suzette n'eut pas besoin d'employer

beaucoup d'adreſſe pour l'amener à remplir ſes vues; il ſe propoſait lui-même de reſſerrer par les chaînes du mariage les liens de fleurs qui les uniſſaient depuis ſi long-tems : l'amour ne lui inſpirait pas ce deſſein biſarre, mais le deſir de s'aſſurer la propriété de tout ce que poſſédait ſon ancienne Maîtreſſe, & ſur-tout de la jolie petite maiſon ; en ſorte que les propoſitions de Suzette furent acceptées avec tranſports, & qu'il ſe hâta d'écrire à ſes parens, ainſi que Suzette, qui ne s'était point encore acquittée de ce devoir : elle marquait à ſon père qu'elle voulait s'unir en légitimes nœuds avec Pierrin, qu'un heureux haſard lui avait fait rencontrer à Paris, & le priait, ſelon l'uſage, d'avoir la bonté de donner ſon conſentement. Le bon Vieillard & ſa femme Mathurine penſèrent mourir de joie, tandis que le Curé du Village leur lut la lettre d'une fille dont ils avaient ſouvent pleuré la perte, & qui ne leur faiſait qu'alors ſavoir de ſes nouvelles. L'un & l'autre, dans les tranſports de leur alégreſſe, coururent chez toutes leurs connaiſſances, publier que Suzette n'était pas morte,

& qu'elle allait se marier avec l'un des plus beaux garçons de l'endroit, dont tout le Village avait jusqu'à ce moment ignoré la destinée. Les pères des deux jeunes gens leur envoyèrent le consentement dont ils avaient besoin, auquel ils joignirent leur bénédiction ; ils mandèrent en même tems qu'ils se préparaient à goûter au plutôt le plaisir de les embrasser, quelques affaires importantes les appelant à Paris, au sujet des biens dont ils étaient Fermiers. Les futurs époux reçurent avec indifférence ces marques d'amitié de la part de ceux dont ils tenaient le jour, qu'ils oublièrent bientôt absolument, ainsi qu'ils avaient déjà fait. Est-ce dans des cœurs corrompus par le Libertinage, que règne la tendresse filiale ? Non, ce précieux sentiment, doux présent de la Nature, est tellement affaibli par les impressions du vice, qu'il a bien moins de vivacité dans les grandes Villes, que parmi les heureux Habitans de la Campagne.

Les deux Amans enchantés, ivres de joie, reçurent la bénédiction nuptiale, & n'épargnèrent point la dépense pour rendre bien agréable le jour de

leurs noces. Comme l'uſage eſt de régaler ſes amis ce jour-là, & de ſe montrer prodigue lorſqu'on devrait commencer à vouloir être économe, ils donnèrent un repas ſomptueux, & prodiguèrent dans un ſoir ce qui aurait ſuffi à les nourrir pendant pluſieurs mois. Avant & après le feſtin on chanta, on rit, on danſa, on ſe livra à une gaîté bruyante & tumultueuſe, ainſi que cela ſe pratique ordinairement, ſans doute afin d'étourdir les nouveaux Mariés, & de les empêcher de faire des réflexions ſur l'avenir.

Je ne veux point faire entendre ici que le mariage ſoit un lien dangereux ni tiſſu par le vice, je ſais qu'il eſt le plus bel ouvrage qu'aient enfanté la Politique & la Religion; il fixe à jamais l'inſtabilité du cœur humain, épure ſes paſſions, aſſure un nom & un état aux enfans qu'il donne à la Patrie: & réunit les deux ſexes d'une manière beaucoup plus ſtable & bien plus utilement, que les petites liaiſons formées par l'amour. Je me propoſe ſeulement de montrer, par l'exemple de Pierrin & de Suzette, qu'il eſt des

gens qui font servir le nœud le plus sacré à satisfaire leurs caprices, & qui, victimes de leurs passions, croient qu'elles seront toujours durables, parce qu'ils s'imposent le devoir de les rendre éternelles : le charme se détruit ; il ne leur reste que le regret de s'être condamnés à passer leurs jours avec une personne qu'ils ne peuvent pas aimer toute la vie. Mais les esclaves de l'hymen, que l'on doit plaindre davantage, ce sont ceux qui n'ont point considéré l'état de leur fortune, avant de briguer le nom respectable & si doux de père ; car il ne suffit pas de donner le jour à des enfans, il faut encore leur assurer du pain & un sort honnête : est-il une situation plus douloureuse & plus déchirante que de se voir entourés d'innocentes créatures, que l'on n'a tirées du néant que pour les plonger dans la misère, & qui semblent par leurs cris & par leurs larmes nous reprocher à chaque instant leur malheureuse existence ? Ah ! que le cœur d'un tendre père doit se briser au milieu de sa famille infortunée, & lorsqu'il ne peut s'empêcher de faire cette affligeante réflexion : *Que deviendront mes enfans ?*

Le mariage de Suzette avec son cher Pierrin n'était point l'ouvrage de la raison, encore moins celui de la vertu: on va voir quelles en furent les suites.

Dans quelle union pouvaient vivre deux personnes également vicieuses? Qu'on ne s'y trompe point; deux mauvais caractères associés ensemble ne sauraient long-tems sympathiser, malgré leur ressemblance; ils se tourmentent bientôt mutuellement avec leurs funestes qualités. C'est ce qu'éprouvèrent les deux personnages de cette Histoire trop véridique. Voulant satisfaire l'un & l'autre leurs penchans, ils se jetèrent, chacun de leur côté, dans les plus folles dépenses. Suzette (je continuerai toujours à l'appeler de la sorte) ne trouvait rien de trop cher pour sa parure; elle crut même devoir porter des diamans, quoiqu'elle ne fût qu'à peine une Bourgeoise aisée; une vanité mal-entendue l'engageait à se mettre comme une Duchesse; & l'esprit de coquetterie lui faisait imiter les modes ridicules des Petites-Maîtresses. Est-ce ainsi qu'elle devait se préparer à devenir mère de famille? Et quand elle le serait devenue, aurait-elle changé

de conduite? Non, le vice eſt trop enraciné dans ſon cœur. Elle ne peut que ſe pervertir davantage.

Pierrin ſe piqua auſſi de briller; il monta ſa maiſon ſur le ton de l'opulence, & eut la fantaiſie ruineuſe de donner ſouvent à manger. Il s'écarta ſur-tout des devoirs impoſés à ceux qui portent le titre d'époux, titre qui peut leur procurer le plus reſpectable de tous, celui de père; il manqua principalement, dis-je, au nœud reſpectable qui le réuniſſait autant à ſon épouſe qu'à la Société, en ſe permettant d'avoir en ſecret des Maîtreſſes, auxquelles il prodiguait un argent qui aurait été fort utile dans ſon ménage.

Si l'un des deux époux avait chéri la Sageſſe, il aurait peut-être ramené l'autre par ſes exhortations pleines de douceur, par ſes careſſes & par ſes larmes. Mais ils ſe livrèrent enſemble aux charmes trompeurs du Vice, & ils ſe perdirent tous les deux.

Que réſulta-t-il de leur peu d'économie? Leur fortune, qui aurait aſſuré un ſort tranquille à tout autre, ſe dérangea dans peu d'une manière irréparable: loin de modérer leurs dépenſes,

ils continuèrent de vivre avec faste, firent des emprunts, contractèrent des dettes. En un mot, il n'y avait que quelques mois qu'ils étaient mariés, quand ils furent forcés de vendre la petite maison, fruit des libéralités de Frivolet. Les sommes que leur valut cette dernière ressource, furent bientôt dissipées.

Dès que l'aisance regna moins dans le ménage, la paix s'en exila; ils se parlèrent avec aigreur, se querellèrent pour des riens, & Pierrin furieux reprocha souvent à sa femme la vie qu'elle avait menée.

CHAPITRE XLIX.

Le crime succède souvent au vice.

RÉDUIT à fuir sa propre maison, Pierrin ne rentrait chez lui que le plus tard qu'il lui était possible. Il était très-bien venu dans la famille d'un honnête Bourgeois, qui ayant eu souvent besoin du crédit du Marquis de.., se faisait un plaisir d'accueillir d'une ma-

nière distinguée M. son Secrétaire. Cet honnête Bourgeois avait une fille unique, âgée de dix-huit ans, aussi belle que bien élevée. En la voyant on ne savait ce que l'on devait le plus admirer en elle, ou de ses grâces naïves, ou de l'aimable pudeur empreinte sur son front. Pierrin fut frappé des attraits & de l'esprit de cette charmante personne, & résolut de la séduire; loin de respecter son innocence, il se fit un plaisir malin d'en triompher, & ne craignit point de porter la honte & le désespoir dans l'âme d'un tendre père qui avait toute confiance en lui.

Mais en croyant ne former qu'une liaison passagère, il enflamma son cœur du plus violent amour. Effrayé de la force de sa passion, dont il s'apperçut au trouble que lui causait la vue de l'objet de sa tendresse, & au chagrin qu'il éprouvait en son absence, Pierrin entreprit d'en modérer les progrès. L'amour n'est point fait pour les Libertins; ils ne cherchent dans les femmes que des conquêtes faciles, & non des objets dignes d'être aimés. Il eut le courage de s'éloigner pendant quelques jours; mais la tristesse & une profonde

mélancolie vinrent auſſi-tôt le ſaiſir : envain il s'efforça de briſer ſa chaîne ; il ne fit que la reſſerrer davantage. Tel un lion, ou quelqu'autre animal, tombé dans un piége, s'agite pour rompre les filets dont il eſt enveloppé, & ne fait que rapprocher les liens qui le captivent. Pierrin, entraîné par un charme qu'il ne pouvait vaincre, revola aux pieds de l'aimable perſonne qu'il idolâtrait, & lui jura de ne la quitter jamais..... O vous, prétendus obſervateurs de la Nature, vous ſoutenez que l'on n'eſt ſuſceptible qu'une ſeule fois d'éprouver toute la vivacité de l'amour, venez connaître le ridicule & la fauſſeté de vos raiſonnemens, venez abjurer vos erreurs aux genoux de ce ſexe que l'on ne ceſſe de chérir. Répondez ; eſt-ce que le cœur de l'homme n'a pas toujours la même ſenſibilité ? Peut-il devenir indifférent & froid à la vue d'une femme accomplie, parce qu'il en aima jadis une autre auſſi parfaite ? Eſt-ce qu'une campagne agréable, le lever du ſoleil, les charmes du printems, nous font moins d'impreſſion, parce qu'ils frappent ſouvent nos regards ?

Hélas! il n'eſt que trop vrai que l'on peut aimer pluſieurs fois dans ſa vie avec une égale ardeur : je ne ſais même ſi les feux renfermés dans notre ſein ne ſont pas, comme notre âme, aſſujettis au développement du corps & aux progrès de nos connaiſſances; en ſorte qu'ils ont beaucoup plus de force & d'activité à meſure que nous avançons en âge; ainſi que les exploſions d'un volcan redoublent de violence, quand à la longue il s'eſt raſſemblé dans ſes abymes un terrible amas de matières inflammables. Ne ſoyons donc point étonnés que Pierrin ſoit auſſi épris de ſa nouvelle conquête, qu'il l'était autrefois de Suzette. Je n'ai garde de le blâmer du tendre ſentiment auquel il ſe livre; je m'indigne ſeulement du deſſein qu'il forme de triompher de celle qu'il adore. L'Amant honnête, rempli de vues légitimes, reſpecte la vertu de ſa Maîtreſſe, & trouve un bonheur inexprimable dans l'innocence de ſes feux : au lieu que l'homme vicieux, tout en adorant une Beauté naïve, cherche à la corrompre.

Mademoiſelle Morſange ne pénétra point

point l'indigne motif qui animait le Secrétaire du Marquis de....; elle ne vit que l'amour dont il était réellement épris, & qu'il exprimait avec tous les transports d'un cœur sincère. Touchée de son assiduité & des tendres regards qu'il jetait sur elle, elle ne put se refuser au plaisir de l'entendre jurer qu'il l'adorerait sans cesse.... Ah ! si elle n'eût jamais prêté l'oreille à ses discours artificieux & passionnés, que de chagrins & de remords cruels elle aurait évités ! Mais elle sourit au langage d'un Amant ; & dès cet instant sa vertu fut chancelante. Le Suborneur qui cherchait à la séduire & par amour & par libertinage, lui cacha qu'il était marié, & parut desirer vivement d'être un jour son époux. Cet espoir acheva de perdre Mademoiselle Morsange ; elle ne fit aucune difficulté de livrer son cœur à la tendresse, & se permit même de laisser éclater ses sentimens. Sa bouche innocente, interprète d'une âme naïve & pure, s'ouvrit un jour pour assurer le trop heureux Pierrin qu'il était payé de retour ; elle prononça les mots *je vous aime*, mots aussi fatal à la Sagesse que le *oui* du ma-

riage eſt ſouvent funeſte au repos de la vie.

Pierrin, ſûr de remporter la victoire, crut devoir témoigner par des préſens la vivacité de ſa paſſion, & le deſir qu'il affectait d'être au plutôt le mari de la belle Morſange. Mais je crois avoir déja dit que ſa mauvaiſe conduite & celle de Suzette avaient preſque diſſipé toute leur petite fortune : ils étaient accablés de dettes, & le revenu du Secrétariat ſuffiſait à peine aux beſoins du ménage : ce n'était pas là le moyen de fournir aux nouvelles dépenſes qu'il méditait. Cependant, les regardant comme abſolument néceſſaires, il ne pouvait ſe réſoudre à les éviter. Qu'aurait penſé, ſelon lui, Mademoiſelle Morſange ! Il lui aurait paru peu épris de ſes charmes, & nullement diſpoſé à lui donner la main ; ou elle aurait ſoupçonné ſa fortune d'être tout-à-fait médiocre ; derniere ſuppoſition qui déchirait le plus ſon cœur, parce qu'elle bleſſait davantage ſon orgueil. Un jour que, ſeul dans le cabinet du Marquis de...., il repaſſait triſtement en lui-même toutes ces idées affligeantes, il leva machinalement les yeux

sur une cassette placée auprès de lui, & à laquelle il n'avait point encore pris garde; en la fixant d'un œil distrait, il apperçut que la clef était à la serrure; & cette découverte le troubla singulièrement, sans qu'il pût comprendre d'abord la cause de son émotion. C'était dans cette cassette que le Marquis renfermait son or & ses bijoux : Pierrin ne l'ignorait pas; &, dans les circonstances où il se trouvait, il ne put voir un pareil trésor à sa discrétion, sans éprouver une violente tentation d'en profiter. Cependant, comme son âme n'était point encore accoutumée au crime, il combattit long-tems la funeste pensée de voler son Bienfaiteur. Mais quelle courageuse résistance pouvait opposer un homme sans mœurs, & qui s'était autrefois permis de corriger la fortune au Jeu? —» Si je manque cette occasion (se dit-il en lui-même, les yeux toujours attachés sur la fatale cassette); » si je n'ose me rendre heureux quand » le sort m'offre le moyen de l'être, » c'en est fait; je ne retrouverai jamais » le bonheur que j'aurai dédaigné, & » je serai contraint de fuir un objet qui

» m'eſt plus cher que la vie ».— Frappé de cette réflexion, il ſe leve tout hors de lui, ouvre la caſſette, frémit, & demeure immobile en contemplant les richeſſes dont elle eſt remplie. — » O » Dieu ! que vais-je faire, s'écria-t-il ? » je puis me réſoudre à trahir la con- » fiance que le Marquis daigne prendre » en moi ! Je ne ſerais plus qu'au rang de » ces vils Criminels en horreur à la So- » ciété, qu'elle repouſſe de ſon ſein, & » punit du dernier ſupplice.... Mais » qui ſaura mon action...., d'autant » moins coupable qu'elle reſtera tou- » jours inconnue, & qu'elle m'aſſure » le cœur de ma Maîtreſſe ? — A ces mots il s'enhardit un peu, & porte une main tremblante dans la caſſet- te..... Le crime eſt conſommé ; il prend quelques rouleaux de cent louis & une bague d'environ mille écus. A peine ſe fut-il tout-à-fait déshonoré par ce trait infâme, que la frayeur le ſaiſit, & qu'il ſortit à la hâte du ca- binet, oubliant de fermer le tréſor où il venait de puiſer.

Il courut auſſi-tôt acheter de riches bracelets & d'autres bijoux pour Ma- demoiſelle Morſange, qui, de l'agré-

ment de son père, reçut ce présent avec joie, comme venant d'un homme qui devait être son époux. En sortant de chez elle, le cœur agité d'amour & de remords, il alla déposer le diamant entre les mains de Suzette, qui ne s'inquiéta point comment il était tombé entre les mains de son mari, & le regarda comme une ressource dans la misère qu'elle prévoyait. On a prétendu qu'elle se douta des moyens qu'avait employé Pierrin, & qu'elle les excusa par une coupable indulgence: je ne prononce point sur des probabilités.

Le Marquis de.... s'apperçut en rentrant du vol qu'on lui avait fait; mais ne sachant quel en était l'auteur, & craignant que ses soupçons ne tombassent sur un innocent, il se contenta de quereller tout son monde, & se promit de fermer soigneusement sa cassette.

Pierrin n'avait pas fait quelques pas dans le crime pour s'arrêter au milieu de la carrière; il s'enhardit bientôt, & voulant continuer de faire des présens à sa Maîtresse, & de vivre dans l'aisance, il se mit à voler effrontément

le Marquis de.... dont l'usage était de laisser souvent quelques sacs d'argent sur son bureau, destinés aux dépenses imprévues. C'était dans cette mine abondante que puisait l'indigne Pierrin. Si quelquefois sa conscience lui reprochait ses mauvaises actions, il savait la tranquilliser par les réflexions suivantes. — » Pourquoi le partage des biens » n'est-il pas fait avec plus de justice ? » N'est-il pas criant que les trois-quarts » des hommes languissent dans la pau- » vreté & que l'autre quart, comme » s'il était d'une nature plus excellente, » jouïsse de toutes les commodités de la » vie ? Encore si la Fortune prodiguait » ses faveurs au mérite, ou n'accor- » dait que les dons dont on a besoin ! » mais des sots, des êtres stupides sont » souvent comblés de ses bienfaits, & » ne peuvent faire usage de tous ceux » qu'elle leur accorde, tant elle se plaît » à surpasser leurs vœux. Quel mal fais- » je donc en m'emparant du superflu » d'un homme riche ; & n'est-il pas » louable d'avoir assez d'adresse ou d'au- » dace pour rétablir les choses dans » l'ordre ? Les propriétés sont sacrées, » nous dit-on, & l'on est digne de mort

» quand on ose toucher à celles qui nous » sont étrangères..... Digne de mort! » Eh que réservez-vous au Scélérat qui » attente à la vie des Citoyens? Si le » supplice du voleur & de l'assassin est » pareil, n'est-ce pas donner à entendre » que vous estimez autant vos biens » que votre propre existence? D'ail- » leurs, qui a porté ces lois de sang, » qui font périr tous les jours sur l'é- » chafaud tant de victimes de la misère » ou des circonstances malheureuses? » Ne sont-elles pas l'ouvrage des riches, » c'est-à-dire, de ceux qui ayant quel- » que chose à conserver, tyrannisent » les pauvres, absolument privés de » tout, & se rendent en même tems » Juges & Parties »?

C'est ainsi que l'homme une fois corrompu, trouve des raisons spécieuses pour s'exciter aux plus grands forfaits. Mais le cri de la conscience s'élève, & il se sent déchiré par le ver rongeur du remords.

CHAPITRE L.

Cruelle alternative.

La trop ſenſible Morſange, qui recevait chaque jour de nouvelles preuves de l'amour dont Pierrin brûlait pour elle, & qui le regardait déjà comme ſon mari, ne s'en tint pas long-tems aux aſſurances qu'elle avait données du plus tendre retour. Elle introduiſit ſon Amant dans ſa chambre, & ne lui laiſſa aucun lieu de douter qu'il ne fût ſincèrement aimé. Ainſi Pierrin manque aux lois ſacrées du mariage, enfreint les ſermens qu'il a faits au pied des autels, & déshonore la fille d'un homme qui avait en lui toute confiance. Mais tout cela n'eſt actuellement qu'un jeu pour ſon âme perverſe. Détournons les yeux d'un objet qui ne doit plus inſpirer que le mépris & l'horreur à tout Lecteur honnête; fixons nos regards ſur l'innocente créature qu'il a trompée par une promeſſe de mariage. A peine eut-elle renoncé à l'eſtime d'elle-mê-

me, que privée de cette satisfaction intérieure qui console la Vertu des privations qu'elle s'impose, elle sentit vivement sa faute. L'espoir d'être bientôt la femme de celui qui avait triomphé de sa sagesse, put seul modérer sa juste douleur. Elle le pressait souvent de la demander à son père, & de hâter le moment qui devait les réunir; il éludait ses instances & ses prières sous différens prétextes. Trois mois se passèrent de la sorte. Le bonheur de Pierrin aurait peut-être duré plus long-tems, si Mademoiselle Morsange ne se fût apperçue qu'elle était grosse. Elle l'en avertit en répandant un torrent de larmes, & le supplia de lui sauver l'honneur, qui lui était mille fois plus cher que la vie. Alors le Suborneur troublé n'ayant point le tems de songer au parti qu'il avait à prendre, & à la défaite qu'il pouvait alléguer; touché d'ailleurs par le désespoir que faisait éclater celle qu'il adorait, se jeta tout-à-coup à ses pieds, emporté par un mouvement dont il n'était point le maître, & s'écria d'une voix tremblante: — » Que vous » allez me haïr! je suis.... je suis » marié ». — Cet aveu pénétra de dou-

leur Mademoiselle Morsange : elle voulut se plaindre, gémir, s'emporter ; mais un froid mortel vint glacer ses sens ; elle resta long-tems sans connaissance. Revenue à elle-même, elle se soulagea par un torrent de larmes, du poids qui l'oppressait, jusqu'au moment qu'elle eut la force de parler. On se doute bien des reproches que lui dicta sa triste situation. Pierrin immobile, les yeux baissés, lui laissa satisfaire en silence les premiers mouvemens de son cœur indigné, & quand il la vit plus tranquille, il entreprit de se justifier. Selon lui, un homme engagé dans le lien du mariage, ne saurait être moins sensible aux charmes des autres femmes ; pour qu'elles n'eussent aucun droit à lui plaire, il faudrait qu'elles cessassent de lui paraître aimables. Le corps seul de l'esclave, ajouta-t'il, se courbe sous la dépendance d'un Maître impérieux, tandis que son âme est libre & vole à son gré d'un bout de l'Univers à l'autre. Lorsqu'il s'était soumis au joug imposé aux époux, continua-t-il, son vœu était de se fixer pour toujours, mais rien de si téméraire & de si absurde qu'un vœu qui ne peut changer l'or-

dre des choſes, empêcher le dégoût de naître, & détruire les paſſions & l'empire de l'amour. Il n'avait point découvert tout de ſuite à Mademoiſelle de Morſange l'eſclavage où le retenaient les Lois, parce qu'il s'imagina d'abord ne former avec elle qu'une liaiſon paſſagère ; & quand il s'était apperçu de ſon tendre attachement, il avait craint de faire un aveu qui aurait pu troubler tout ſon bonheur, quoiqu'il eût dû penſer que ſon Amante avait trop d'eſprit pour ne pas s'élever au-deſſus des préjugés.

Ces vains ſophiſmes furent regardés comme d'excellentes raiſons par Mademoiſelle Morſange, qui ſe crut d'autant plus ſincèrement aimée, que les ſentimens qu'elle inſpirait avaient été combattus par le devoir, les loix & par les careſſes d'une fidelle épouſe. Mais il ne fut pas auſſi facile de la tranquilliſer ſur l'état où elle ſe trouvait ; ſa groſſeſſe était un objet fort embarraſſant, & auquel des diſcours artificieux ne pouvaient remédier. Pierrin entreprit pourtant de diſſiper les juſtes alarmes qu'elle éprouvait, & ce fut alors qu'il déploya toute la perverſité de ſon âme.

Après avoir fait observer à Mademoiselle Morsange que sa situation n'avait rien d'extraordinaire ni d'affligeant, vu qu'elle ne l'empêcherait point de trouver un bon parti, & de passer pour une vestale, à l'exemple de tant d'autres, il en vint aux moyens de faire disparaître entiérement le sujet de ses craintes; il osa lui suggérer.... Mais je frémis d'horreur; & ma plume refuse d'écrire les odieux conseils qu'il eut la scélératesse de donner.

Mademoiselle Morsange qui venait à peine de recevoir l'impression du vice, se révolta d'abord contre l'idée d'un crime; vingt fois elle fut tentée de s'exposer au déshonneur & à toute la fureur de son pere, plutôt que d'étouffer en elle les sentimens de la Nature. Mais les pernicieuses insinuations de Pierrin l'emportèrent enfin sur ses remords, & l'engagèrent à se rendre beaucoup plus coupable qu'elle ne l'avait encore été.

Comme Pierrin ignorait comment il fallait procéder aux infâmes moyens qu'il avait indiqués, il prit le parti d'avouer son embarras à sa femme. Cette épouse criminelle reçut avec dou-

ceur une telle confidence, & promit de voler au secours de sa rivale. Les gens pervers ont ordinairement une extrême indulgence pour les vices de leurs semblables, & se réjouïssent toujours quand ils trouvent une nouvelle occasion de faire le mal.... Que dirai-je de plus? L'indigne Suzette, secrètement introduite auprès de Mademoiselle Morsange, lui remit tout ce qui était nécessaire pour consommer le crime.

L'Amante de Pierrin, avant d'avaler le fatal breuvage, sentit de nouveaux troubles s'élever dans son cœur. — » Faut-il, s'écria-t-elle, qu'un » monde barbare, qui se croit policé, » ait attaché du déshonneur à remplir, » dans certaines circonstances, le vœu » le plus sacré de la Nature (1)? On » prétend qu'une fille commet une ac» tion honteuse en devenant mère; elle

(1) Je crois avoir lu quelque part que le Roi de Prusse vient d'accorder, par un Edit authentique, une certaine somme à chaque fille qui déclarera sa grossesse au Juge du lieu de sa résidence, ou qui se rendra pour faire ses couches dans les Hôpitaux destinés à cet effet.

» n'oſe lever les yeux, elle eſt mépri-
» ſée; ſes ſages Compagnes la fuient
» avec une eſpèce d'horreur. Hélas!
» cet odieux préjugé a ſouvent conduit
» au crime l'infortunée qui n'était cou-
» pable que d'une faibleſſe. Quel avenir
» ſerait réſervé à l'enfant que je porte
» dans mon ſein? Avant même qu'il
» ait vu le jour, les Lois l'ont condamné
» à l'ignominie, à vivre ſans état, ſans
» parens: & ſon exiſtence s'éleverait
» contre ſa malheureuſe mère! Ah!
» qu'il meure, plutôt que de naître
» pour ſouffrir, & pour être l'objet
» continuel de mes peines & de mon
» déshonneur!.... Mais la Nature ſe
» révolte contre mon funeſte deſſein;
» elle me donne le cœur d'une mère
» avant même que je le ſois devenue ».
— Les larmes & les ſanglots l'empêchèrent de continuer: elle allait ſe réſoudre à s'expoſer à tout ce qui pourrait lui arriver ſi ſa faibleſſe était connue; mais Suzette ſut chaſſer loin d'elle les remords & tout ſentiment d'humanité.

Il ſemble que l'infortunée Morſange ſe doutât qu'elle ſerait punie du crime qu'elle allait commettre: elle trouva la

mort en voulant ôter la vie à une innocente créature qui sortoit à peine du néant; elle expira dans des douleurs affreuses, mais moins déchirée par ses maux cruels, que par les vives angoisses que lui causait le souvenir de ses fautes.

CHAPITRE LI.

Catastrophe terrible.

Le châtiment s'apprêtait à descendre aussi sur la tête de Pierrin & de Suzette, & il devait être autant affreux que leur conduite avait été répréhensible, afin d'être à jamais l'exemple & l'effroi de tous les cœurs pervers. S'ils avaient toujours vécu vertueux, ils auraient joui d'un bonheur tranquille, & se seraient éteins doucement à leur dernière heure; au-lieu qu'ils menèrent une vie sans cesse agitée, dont la fin malheureuse fut une suite de leurs égaremens.

Pierrin chercha les moyens de se consoler de la mort d'une personne qu'il avait véritablement aimée, & reprit avec une nouvelle fureur son goût pour les plaisirs. Mais comme le manque d'argent l'embarrassait quelquefois, il résolut de voler encore le Marquis de.... La voix de sa conscience ne l'arrêta plus; il ne fut retenu que par la difficulté de l'entreprise; car la cassette était toujours fermée, les sacs pleins d'argent ne traînaient plus dans le cabinet, & aucune armoire ne restait ouverte. Après avoir tout examiné du coin de l'œil, Pierrin forma la résolution de forcer la serrure de la cassette, qui contenait tout l'argent en or du Marquis de..... Un jour qu'il était seul dans le cabinet de ce Seigneur, il exécuta son criminel dessein, bien persuadé qu'aucun soupçon ne tomberait jamais sur lui. Les plaques de fer n'avaient pu résister à ses efforts; il puisait à pleines mains dans un trésor qu'il regardait comme le sien, lorsqu'un Valet-de-chambre du Marquis le surprit dans cette occupation. Lui sauter au collet, le saisir, l'entraîner dans la rue, appeler la Garde, le faire

conduire chez un Commissaire, qui l'envoya tout de suite en prison, avec ordre de l'enchaîner dans le fond d'un cachot, tout cela fut presque l'ouvrage du même instant.

Revenu de l'étourdissement & de la honte que lui avait causé sa fâcheuse aventure, Pierrin se flatta qu'il serait bientôt renvoyé absous; il fondait son espoir sur le crédit & sur la bonté du Marquis de..... L'espérance, cette consolation des malheureux, accorde même ses douceurs à l'homme le plus criminel, & l'accompagne jusqu'au pied de l'échafaud. Mais le Marquis de.... était à la campagne lorsqu'il apprit la dernière action de son Secrétaire; accourant trop tard à son secours, il ne put le soustraire à la rigueur des Lois. La seule inquiétude qui tourmentait Pierrin, c'était l'impossibilité de faire savoir de ses nouvelles à Suzette, accoutumée à le voir passer plusieurs jours sans qu'il vînt coucher à la maison. Il attendit qu'on lui accordât un peu de liberté, afin de mander à sa femme tout ce qui venait de lui arriver. En attendant il s'arma de courage & d'effronterie, & soutint au

premier interrogatoire, qu'il était innocent; que le Valet-de-chambre lui-même avait commis le vol, & l'en accusait pour rejeter son crime sur un autre, ainsi que la punition qu'il avait méritée. Comme il n'y avait point de témoins, & que l'Accusateur se trouvait compliqué dans l'affaire, les Juges craignirent de se tromper, malheur qui leur arrive quelquefois; ils ordonnèrent une visite exacte dans l'appartement qu'occupait Pierrin, & l'on y découvrit non-seulement le diamant qu'il avait volé au Marquis de...., mais encore plusieurs autres effets qu'il avait furtivement dérobés dans différentes maisons, tant l'amour du Libertinage avait su le conduire au Crime! Alors plus de doutes; le cœur pervers de Pierrin fut tout-à-fait connu, & Suzette fut jetée dans la demeure des Scélérats, comme suspecte d'avoir participé aux vols de son mari & de les avoir recélés. Envain elle essaya de se défendre; sa conduite passée s'éleva contr'elle, & servit d'indices pour la condamner. Elle ne revit celui qu'elle avait tant aimé, & qui lui était encore cher, que lorsqu'ils furent mutuelle-

ment confrontés comme de vils criminels. Malgré l'audace dont ils s'étaient armés, ils ne se fixèrent qu'avec une extrême émotion, & quelques larmes s'échappèrent de leurs yeux, quoiqu'ils s'efforçassent de les retenir....

Mais le Lecteur trop délicat s'indigne peut-être que j'attire son attention sur deux personnes souillées de crimes.... Eh! pourquoi donc a-t-il pris la peine de lire leurs premières faiblesses, s'il ne peut soutenir la gradation du vice? Songez que je suis l'Historien de la fragile Suzette & du trop coupable Pierrin : parvenu à cet endroit de mon Livre, n'accusez point le mauvais goût de l'Auteur de vous présenter des images affreuses & terribles, qui vous font frémir quand vous ne voulez être qu'ému; prenez-vous-en à la marche des passions humaines, & à cette justice inévitable qui punit tôt ou tard les actions perverses.

C'est en dire assez pour faire entendre quelle catastrophe terrible termina les jours de Pierrin.... Mais pourquoi ménager la prétendue délicatesse de quelques Lecteurs? Est-ce que le spectacle d'une mauvaise action n'est

pas auſſi affligeant que le ſupplice des Scélérats ? En un mot, Pierrin fut condamné à être pendu, & Suzette à être témoin de l'exécution au pied de la potence, & enſuite renfermée pour le reſte de ſes jours. Malgré la ſenſibilité de mon cœur, je dois préſenter l'effrayant tableau de ce châtiment exemplaire & mémorable.

L'heure fatale eſt arrivée : Pierrin tout échevelé, la pâleur de la mort ſur le front, & l'horreur du crime empreinte ſur tous ſes traits livides & défigurés; le miſérable Pierrin ſort à pas lents de ſon cachot, & ſe croit encore environné de ténèbres, quoiqu'il jouïſſe de la lumiere qui va lui être ravie; les yeux fermés, l'âme oppreſſée & comme anéantie, il s'approche du funeſte tombereau deſtiné à le conduire au ſupplice. Des gémiſſemens longs & douloureux parviennent par degrés à ſon oreille; il lève à demi la tête, laiſſe tomber autour de lui ſes yeux mourans..... O Dieu! qu'entrevoit-il ? Suzette luttant entre la vie & la mort, & portée dans les bras de deux Satellites du Bourreau. A cet affreux ſpectacle ſa poitrine s'enfle avec

violence, il veut jeter un cri, mais ſa langue glacée ne forme que des ſons inarticulés ; le cri de douleur qu'il croyait élancer dans les airs, retentit ſeulement dans le fond de ſon âme.

Les voilà ces deux malheureux, que l'Humanité ne pourra s'empêcher de plaindre, tout coupables qu'ils ont été ; les voilà l'un & l'autre au pied de l'échafaud ; déjà Pierrin eſt ſur le point d'être élancé dans la nuit éternelle. Le Peuple avide s'empreſſe de contempler un ſpectacle qui fait frémir le Sage, & qu'il eſt peut-être néceſſaire d'offrir aux regards de la Populace.... Tout-à-coup des cris perçans ſe font entendre du milieu de la foule ; deux Vieillards reſpectables & une femme âgée, fondant tous en larmes, s'écrient, en s'arrachant les cheveux : — » O Ciel ! ayez » pitié de nous ! mon fils.... ma fille » !

Ils fendent la preſſe, chacun leur ouvre un paſſage ; ils s'avancent vers le lieu de l'exécution, en témoignant le plus violent déſeſpoir : les Gardes veulent envain les retenir, ils s'élancent, ils ſe précipitent vers les deux Criminels,

& tombent sans connaissance en s'efforçant de leur parler. Pierrin croit entendre la voix de son père, & soulevait ses bras garrottés pour implorer sa bénédiction ; mais l'Exécuteur, effrayé du tumulte, se hâte en ce moment d'immoler la victime aux Lois & à la Justice. Pour Suzette, épouvantée des tristes accens des auteurs de ses jours, qui lui semblent la voix tonnante d'un Dieu juste & vengeur, & déchirée par ses remords, ainsi que par le supplice de son cher Pierrin, & souhaitant de se cacher à la Nature entière, elle ne peut résister à tant de tourmens à-la-fois ; le reste de ses forces l'abandonne, elle meurt en poussant un cri sourd & plaintif.

On emporta loin de ce lieu d'horreur la femme désolée & les deux Villageois, dont les cheveux blanchis & la physionomie vénérable inspiraient le respect & attestaient la vertu. Hélas ! le père & la mère de Suzette, & l'autre Vieillard avait donné le jour à Pierrin ; ils accouraient à Paris pour embrasser leurs chers enfans, & pour les féliciter sur leur mariage : en passant par hasard à la Place de Grève, la

curiosité les avait engagés à s'arrêter un instant. Ils retournèrent à leur Village, en gardant un profond silence, qu'ils n'interrompaient que par des soupirs & des larmes.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans la seconde Partie.

CHAP. XXIX. *Suzette se fait Comédienne*, page 1
CHAP. XXX. *Ne vous y fiez pas!* 13
CHAP. XXXI. *Voyons une Actrice hors de la Scène*, 17
CHAP. XXXII. *Le Spadassin*, 27
CHAP. XXXIII. *Maladie qui n'est point une preuve de sagesse*, 37
CHAP. XXXIV. *Consultation des Médecins*, 43
CHAP. XXXV. *Éloquence de Suzette en pure perte*, 56
CHAP. XXXVI. *Elle quitte le Théâtre*, 63
CHAP. XXXVII. *Voilà pourtant à quoi nous réduit le Libertinage!* 72
CHAP. XXXVIII. *Le dernier degré du vice*, 85
CHAP. XXXIX. *Les Joueurs.* 96
CHAP. XL. *On a dû s'y attendre*, 111
CHAP. XLI. *Maudite habitude!* 128
CHAP. XLII. *L'Hypocrisie*, 136
CHAP. XLIII. *Nouvel excès du Libertinage*, 147

CHAP.

CHAP. XLIV. *L'Incrédule*, 160
CHAP. XLV. *La vertu des Femmes tient quelquefois à peu de chose*, 169
CHAP. XLVI. *Monseigneur est puni*, 173
CHAP. XLVII. *Autre punition aussi frappante*, 177
CHAP. XLVIII. *Le mariage.* 182
CHAP. XLIX. *Le crime succède souvent au vice*, 189
CHAP. L. *Cruelle alternative*, 200
CHAP. LI. *Catastrophe terrible.* 207

Fin de la Table de la seconde Partie.

PQ
2015
N6S8
1780

[Nougaret, Pierre Jean Baptiste]
Suzette et Pierrin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY